Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/posiesdeguilla00ader

POÉSIES

DE

GUILLAUME ADER

Il n'a été tiré de cet ouvrage que 300 exemplaires.

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

1re SÉRIE. TOME IX.

POÉSIES
DE
GUILLAUME ADER

PUBLIÉES AVEC NOTICE, TRADUCTION ET NOTES

I
LOU GENTILOME GASCOUN

PAR
A. VIGNAUX
Avocat à la Cour d'Appel,
Membre de la Société historique de Gascogne et de la Société archéologique du Gers.

II
LOU CATOUNET GASCOUN

PAR
A. JEANROY
Professeur à l'Université de Toulouse.

TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)
PARIS, ALPHONSE PICARD ET FILS, RUE BONAPARTE, 82.
1904

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

SEP 24 1931

189

INTRODUCTION

I.

VIE DE GUILLAUME ADER.

Guillaume Ader, docteur en médecine, auteur du *Gentilome gascoun*, du *Catounet gascoun* et des autres ouvrages énumérés dans la bibliographie qui fait suite à ce travail, naquit à Lombez[1] à une date qu'aucun document ne permet de fixer. On ne sait rien non plus sur le lieu où il fit ses premières études.

Le plus ancien document qui le concerne est la mention sur un registre des Pénitents bleus de Toulouse[2], à la date du 25 mars 1587, de « Guillaume Dader, escolier, de Gascouigne ». Il devint le confrère d'Antoine Mongaillard, d'Aubiet, membre de la confrérie depuis le

1. Voir Appendice II.

2. Manuscrit appartenant à M. le comte de Pibrac, auquel j'adresse mes remerciements pour l'obligeance qu'il a eue de me le communiquer, et d'où j'ai tiré les renseignements qui suivent.

25 mars 1580, plus tard jésuite, auteur de l'ouvrage dont il est question dans l'Appendice II. On trouve dans le même registre les noms de Simon Labat, de Gimont, marchand, capitoul de Toulouse en 1611-1612, admis le 2 avril 1591; de Lausin, « escolier », reçu le 18 mars 1593, auteur probable du sonnet gascon signé : « Lauzin, Gimontois », publié par M. Michelet[1]; de Pierre Lacarry, procureur en la Cour, Gascon, admis le 25 septembre 1587. Enfin, Jean de Lacarry, de Toulouse, « escolier », depuis conseiller au siège de « Leytoure », entra dans la même confrérie le 19 mars 1604.

Ader étudia la médecine à Toulouse et non à Montpellier, comme l'a prétendu M. Michelet[2]. Il nous apprend, en effet, dans son livre *De Pestis cognitione et remediis*[3], qu'il fut l'élève de Mercier, médecin du cardinal de Joyeuse, archevêque de Toulouse. Il donne ce renseignement dans la description de la peste qui sévit, en 1590, dans l'armée de Joyeuse, campée devant Narbonne. Il était là, nous dit-il[4]. Une armée en campagne était en effet une merveil-

1. J. Michelet, *Poètes gascons du Gers;* Auch, T. Bouquet, 1904, p. 476. Il faut lire sans doute, après le titre, *tindet* au lieu de *qindent*.

2. *Ibid.*, p. 102.

3. « His medebatur præceptor meus Mercerius, cardinalis Joyosæ archiatros... » (P. 79.)

4. *De Pestis cognitione et remediis*, p. 25.

leuse clinique et fournissait de nombreux sujets pour les dissections. Agrippa d'Aubigné raconte[1] qu'à la prise de Bouteville par Mayenne, en 1577, le capitaine Lucas, qui commandait le château, ayant sauté dans le fossé pour s'évader, se cassa une cuisse et fut accablé d'arquebusades. « Plusieurs soldats, ajoute-t-il, m'ont dit que les chirurgiens de l'armée, pour ce que c'estoit un bel homme, en firent une anatomie et qu'ils avaient commencé à l'inciser avant qu'il fust expiré. »

Ader avait épousé Magdelaine de Lux (ou Delux) avant 1603, car le 9 juillet de cette année « Jeanne d'Ader, fille de Guillaume Ader, docteur en médecine, et de Magdelaine de Lux », fut baptisée à Gimont[2]. Cela ne prouve pas qu'il exerçât sa profession à Gimont; pas plus d'ailleurs que la dédicace du *Catounet*, datée de cette ville le 1er octobre 1607. Le contraire résulte d'un passage de son livre sur la peste, dans lequel il dit qu'au mois de juin 1607 il était médecin de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques de Tou-

1. *Histoire universelle*, éd. de Ruble, V, p. 213.

2. Il est bon de prévenir les lecteurs qui n'ont pas consulté les registres paroissiaux de cette époque que toujours les noms de femmes sont précédés, dans ces registres, de la particule *de*, qui n'a jamais été d'ailleurs un signe de noblesse. La note 1, p. 271, du livre de M. Michelet montre qu'il en était de même à Auch. J'ai constaté que la même pratique existait à Toulouse.

PC
3428
.A5

louse[1]. Un fils, Pierre Ader, fut baptisé à Gimont le 27 juillet 1608[2].

C'est sans doute à cette époque qu'il fit les leçons dont il nous a conservé une partie dans son livre sur la peste. Il dut les rédiger pour l'impression peu après l'époque où il les prononçait. Peut-être même le faisait-il avant de les prononcer et les lisait-il. Il est à remarquer que quelques pages à peine séparent le passage écrit en 1607, que je viens de citer, du récit d'un fait qui se passa à Gimont en 1608. Il s'agit d'un nommé Pontic, de Gimont, ouvrier à la manufacture de laine, à Toulouse, qui, se sentant malade un vendredi, revint à pied à Gimont le lendemain, s'alita et mourut dans la nuit du dimanche. Les consuls, effrayés de cette mort si prompte d'un homme venant de Toulouse, où sévissait la peste, font appeler Ader qui ne veut

1. P. 92 : ... « Xenodochio divi Jacobi huius urbis Tolosæ, quorum saluti præsum, dum hodierna die, undecima junii, anno septimo supra mille sexcentesimum, hæc scribo. »

2. Ce renseignement, ainsi que tous ceux concernant l'état civil d'Ader et des siens, est tiré des registres paroissiaux de Gimont, actuellement aux archives de cette ville, et dont M. de Sevin, maire de Gimont, m'a facilité le dépouillement avec une obligeance dont je tiens à le remercier. Il est regrettable qu'un de ces registres, celui des baptêmes et mariages de 1600 à 1622, n'ait pas été versé à la mairie et soit dans les archives de la fabrique, où il est inaccessible au public. Il contient peut-être des renseignements sur Ader, la date de son mariage, celle de la naissance de son fils Laurent et d'autres enfants dont il sera fait mention.

pas se prononcer avant d'avoir vu le cadavre à la lumière du jour. Le lendemain, il l'examine avant le lever du soleil, « matutino crepusculo », assisté d'un habile chirurgien, et déclare que Pontic est mort de la peste[1]. C'est ainsi que la peste envahit Gimont. Ce médecin que les consuls font appeler, qui ne répond qu'à son heure, qui est assisté d'un chirurgien auquel il décerne en passant un éloge dont la condescendance n'est pas exempte de dédain, a bien les allures d'un praticien renommé, exerçant dans une grande ville, et qui veut bien mettre ses lumières au service de ceux parmi lesquels il passe quelques jours.

Dans la préface de son livre sur la peste, Ader fait allusion à des leçons professées par lui sur un sujet tout différent[2]. Faut-il conclure de là qu'il fut professeur à l'Université de Toulouse? Je ne le crois pas, quoique Pierre Bienassis[3] l'appelle « mon maistre ». Il n'a jamais pris dans aucun ouvrage le titre de professeur, bien qu'il nous fasse connaître, en 1620, que depuis trente ans il étudie, professe et exerce la médecine. Le

1. *Op. cit.*, pp. 94-96.

2. « Ad morbos pectoris externos dum hodierna die exercitatione... » (*Op. cit.*, début de la Préface.)

3. *Briesve methode pour se conserver en temps de peste;* Toulouse, Raimond Colomiez, 1629, p. 105. Renseignement communiqué par M. le médecin principal de Santi.

livre dans lequel il donne ce renseignement[1] est aussi composé d'une suite de conférences faites à Toulouse. A la fin se trouve la leçon d'ouverture, en latin, comme le reste de l'ouvrage, qui fut prononcée en 1617. Elle est divisée en deux parties. La première expose que Jésus-Christ est le médecin de toutes les maladies. La seconde est dirigée contre ceux qui promettent de guérir tous les maux à l'aide de remèdes « ab arte petitis inscienter » ou inventés par les démons. Ceux qu'il traite ainsi sont les médecins spagiriques[2], qu'il attaque avec fureur dans ses deux ouvrages de médecine et qu'il appelle « fumivendulos chimistas » dans la dédicace de son livre sur la peste, en les recommandant aux rigueurs du Parlement de Toulouse, auquel est dédiée cette œuvre. Il est difficile d'admettre que le même personnage habitât Gimont et fît à Toulouse un cours ou des conférences de médecine.

Mais il est certain qu'il vint s'y établir avant 1625. C'est ce qui résulte de l'acte de mariage de sa fille Françoise avec Antoine Lavigne, de Toulouse[3]. Cette cérémonie fut célébrée, à Gi-

1. *Enarrationes de ægrotis et morbis in euangelio*, etc. *Præfatio* (non paginée), avant-dernière page.

2. Chimistes.

3. Voy. Pièce justificative I. Dans le registre des Pénitents bleus, déjà cité, figurent Hugues Lavigne, marchand, admis

mont, le 5 juillet 1625. On ne peut supposer que deux familles habitant Toulouse se soient transportées à Gimont pour y célébrer un mariage.

Voilà donc Ader installé à Gimont, dont il était sans doute devenu citoyen par son mariage. Deux de ses enfants au moins y sont nés. Trois de ses filles y habitent avec leurs maris, car Antoine Lavigne est venu s'y établir. C'est alors qu'il dut s'occuper de faire imprimer ses leçons sur la peste, qui virent le jour en 1628, en même temps que sa dernière œuvre connue. Cet opuscule, découvert par M. L. Couture à la bibliothèque Sainte-Geneviève et signalé par lui dans un article du *Bulletin du Bouquiniste*[1], est écrit en français, en français de province, bien entendu, et a pour titre : *De la méthode de consulter les maladies chirurgicales*[2]. Il parut la même année que le livre sur la peste. Mais

le 4 avril 1601, et Antoine Lavigne, marchand, admis le 5 mars 1602.

1. 4e année, 1er semestre, p. 293, n° du 15 mai 1860. Je dois la connaissance de cet intéressant travail à M. Adrien Lavergne, vice-président de la Société historique de Gascogne et de la Société archéologique du Gers, qui a bien voulu le copier à mon intention. Je dois à cet érudit et aimable compatriote des remerciements pour cet acte de complaisance et pour beaucoup d'autres services du même genre dont je lui suis redevable. Je regrette que sa modestie m'empêche de faire connaître au public le bien que je pense d'un travail récent dont l'auteur entend rester caché.

2. Voir la note bibliographique.

tandis que ce dernier sortait des presses d'un imprimeur toulousain, l'autre paraissait à Paris chez Cardin Besongne, « au second pilier de la grande salle du Palais ». Je n'ai pas eu la faculté de consulter l'exemplaire, peut-être unique, qui se trouve à Paris. Mais ce qu'en dit M. Couture suffit pour m'en consoler. « C'est, dit-il, un opuscule curieux, que l'on pourrait appeler la « Rhétorique des chirurgiens ». On serait même tenté de croire, ajoute-t-il, que les médecins de M. de Pourceaugnac avaient étudié les exemples et les remèdes qu'on y trouve. » La lecture, même rapide, des deux ouvrages latins d'Ader confirme l'impression ressentie par le savant et délicat critique[1].

La ville de Gimont était, au commencement du dix-septième siècle, un séjour très agréable pour un homme comme Ader, d'une instruction au-dessus de la moyenne et qui paraît avoir été nourri de belles-lettres plutôt que de science. C'était une petite ville habitée par une bourgeoisie nombreuse et instruite. Il y avait un tribunal, inférieur il est vrai, dont le président, peut-être juge unique, portait le titre de vice-sénéchal[2]. Cette institution nécessitait la pré-

1. « Quæritur sexto cur febres putridæ non sint contagiosæ. Responsum facile est, quia non habent contagium. » (*De Pestis cognitione*, pp. 24-25.)

2. Cette fonction subsista jusqu'à la Révolution.

sence d'un procureur du roi et d'avocats[1]. Beaucoup de ces avocats étaient docteurs en droit. On en trouve parmi les signataires des pièces liminaires des œuvres d'Ader. Il y a même un sous-diacre, docteur en droit et en théologie[2]. C'était, a dit un doctrinaire cité par M. L. Couture[3], une des plus agréables villes de France. Elle donna naissance, au cours du dix-septième siècle, à quelques écrivains qui jouirent d'une certaine notoriété[4], parmi lesquels je ne citerai que Jean Dupuy, augustin, professeur à la Faculté de théologie de Toulouse, un des signataires de l'approbation du livre d'Ader sur les miracles de l'Evangile, et Pierre de Marcassus, le fécond écrivain dont le souvenir n'est pas encore tout à fait perdu[5]. C'est en 1621 que les

1. L'un d'eux, Pierre de Saint-Romain, ou Romain, fut assassiné à Toulouse, en 1608. Le nombre et la qualité de ses assassins fit de cette affaire une cause célèbre. Le conseiller Guillaume de Ségla publia l'*Histoire Tragique et arrest de la Cour de Parlement de Tholose contre Arrias Burdeus, religieux augustin, maistre François Gairaud, conseiller au sénechal de Tholose, damoiselle Violante de Bats du Chasteau et autres.* Paris, Gilles Robinot, rue Saint-Jacques, aux deux Colomnes. MDCXIII, in-8.

2. François Lagausie (Gausianus). C'est celui que M. Michelet (*Op. cit.*, p. 145, n. 1) appelle « Gausiau ».

3. *Les Ecrivains de Gimont*, dans *Rev. de Gascogne*, XVIII (1877), p. 295 et suiv.

4. Voy. leur énumération dans l'article que je viens de citer.

5. Voir sur ce dernier un article très complet de M. Adrien Lavergne, *Rev. de Gascogne*, XL (1899), p. 547.

consuls de Gimont confièrent aux Pères de la doctrine chrétienne le collège, fondé en 1555 par lettres patentes de François Ier[1], qui ne paraît pas avoir fonctionné régulièrement avant cette époque. C'était alors la ville la plus importante et une des plus peuplées du pays. En 1580, le maréchal de Biron passait en revue son armée devant la ville de Montfort qu'il venait de prendre, lorsque son cheval glissa, tomba sur sa jambe gauche et lui rompit l'os au-dessus de la cheville, « et fut porté à une petite ville nommée Gymond, où il a été pensé et y a séjourné »[2].

Les dernières années de Guillaume Ader s'écoulèrent dans cette ville, au milieu de sa famille. Il mourut le 23 juin 1638[3]. Il y exerçait son art, car il est qualifié, dans le registre, de docteur en médecine et médecin de la ville de Gimont.

Cette fin de carrière, passée à Gimont, est une des raisons qui m'ont porté à croire qu'il ne fut jamais professeur à l'Université de Toulouse, car il n'aurait pas abandonné cette position à

1. R. Dubord, *Le Collège Saint-Nicolas de Gimont;* Auch, impr. Foix, 1878, in-8°, 86 pp. (Extrait de la *Rev. de Gasc.*, année 1877.)

2. *Journal de Syrueil*, dans *Arch. hist. de la Gironde*, XIII, p. 329.

3. Voy. Pièce justificative II.

l'heureuse époque où la limite d'âge était inconnue[1].

Je n'ai pas voulu faire entrer dans le récit de la vie d'Ader la légende de ses rapports personnels avec Henri IV, qui, selon un érudit moderne, « ressentait pour lui une profonde estime

1. Je ne crois pas inutile de faire connaître ceux de ses enfants dont les registres paroissiaux permettent de retrouver la trace. Ader en eut au moins cinq : deux garçons et trois filles. L'aîné des garçons, Laurent, est connu par la pièce de vers latins adressée par lui à son père et imprimée en tête du livre sur les maladies dans l'Evangile. Ader s'était occupé particulièrement de son éducation, car Laurent l'appelle « patri nec non præceptori reverendo ». Laurent eut un fils, Louis, qui fut baptisé le 22 septembre 1641, et une fille, Françoise, baptisée le 20 février 1644. Il figure, comme témoin d'une donation, à la date du 12 février 1646, dans les minutes de Me Vernis, notaire à Gimont, avec le titre d'écuyer. Il était mort avant le 4 décembre 1664, car l'acte de décès de « damoyselle » de Jacquinot porte qu'elle était veuve de Laurent Ader, « escuyer ».

L'autre fils, Pierre, déjà mentionné, fut baptisé à Gimont, le 27 juillet 1608.

Je ne puis déterminer la date de naissance que de l'une des trois filles, Jeanne, baptisée le 9 juillet 1603. Elle épousa Blaise Daran et en eut une fille, Magdelaine, qui fut baptisée le 17 février 1634, à la maison, par Magdelaine de Lux, sa grand'mère. Les cérémonies de l'église furent faites le 7 avril suivant.

Antoinette avait épousé Arnaud Ducasse et en eut deux fils : Guillaume, baptisé le 22 mars 1628, et un autre Guillaume, baptisé le 8 juin 1633. Tous deux eurent pour parrain leur grand-père maternel.

Françoise Ader est celle qui épousa, le 5 juillet 1625, Antoine Lavigne, qui vint habiter Gimont. Ils eurent un fils, Antoine, baptisé le 13 mars 1634.

et avait vainement essayé de l'attirer à sa cour »[1]. Si Ader avait refusé les faveurs du roi, il nous aurait certainement fait part de cet acte héroïque qui lui eût permis de se comparer à son maître Hippocrate.

Lorsque Ader commençait à étudier la médecine, en 1590, Henri IV, roi de France, ne courait plus les chemins de Gascogne. Le poème où Ader le glorifia fut écrit très tard, à une époque où il n'y avait plus de danger à le faire. Ader, ne l'oublions pas, était, en 1590, dans l'armée de Joyeuse qu'il qualifiait encore, en 1607, de « generosum ducem »[2], avant de nous conter sa défaite.

Henri IV n'affectionnait pas particulièrement les hommes de lettres. Il accorda bien une pension à Malherbe, mais il chargea le duc de Bellegarde de la lui payer. Il appréciait surtout ceux qui pouvaient le servir utilement ou qui avaient combattu pour lui, et Ader n'était pas de ceux-là[3].

C'est encore une autre légende, à mon avis, que la prétendue célébrité du poème d'Ader.

1. J. Michelet, *op. cit.*, p. 102.

2. *De pestis cognitione, loc. cit.*

3. Si Ader porta jamais les armes, c'étaient non point celles dont le bruit retentit dans son poème, mais celles dont usait son maître (je complète la citation faite plus haut, p. VIII, n. 3) : « His medebatur præceptor meus Mercerius, cardinalis Joyosæ archiatros, clysteribus. »

Il ne faudrait pas que le nombre et le tour lyrique des pièces liminaires nous fît illusion ; elles sont l'œuvre de Gascons louant un Gascon d'avoir célébré la Gascogne, et surtout de Gimontois exaltant un compatriote d'adoption. Mais ce qui est significatif, c'est qu'Ader ne soit nommé ni par Larrade, ni par Baron, ni par Goudelin, ni par d'Astros[1] Comme une « conspiration de silence » n'est guère vraisemblable, nous devons conclure que le poème d'Ader passa inaperçu de ses confrères.

II.

LE « GENTILOME GASCOUN ».

Une étude littéraire et historique n'aurait pas sa place dans la présente édition, qui a surtout pour but de mettre sous les yeux de ceux qu'il peut intéresser un texte que l'on peut dire à peu près introuvable. On m'excusera cependant de protester contre quelques jugements un peu trop sommaires portés sur le *Gentilome gascoun*.

1. Goudelin, fils et frère de chirurgien, était bien placé pour connaître Ader ; ils avaient de plus le même éditeur, R. Colomiés, qui publia, dans la même année 1610, le *Gentilhomme gascon* et les *Stances de Goudelin sur la mort de Henri IV*.

D'après le P. Lelong[1] le *Gentilome gascoun* serait un poème « burlesque et macaronique ». Je ne trouve dans l'œuvre du poète gimontois rien qui justifie cette appréciation. Selon le docteur Noulet[2], ce n'est « qu'une suite de récits sans couleur et sans vie, platement versifiés, où ne se fait jamais jour, même pour un instant, le sentiment poétique ».

Ce n'est pas la couleur qui manque à Ader. Elle est plutôt un peu forte et manque de variété et de nuances. On ne peut du moins lui refuser la verve et l'animation. Ses récits de chasses, de luttes, de combats sont pleins de feu, et son style, heurté et vigoureux, est bien celui qu'il fallait pour peindre un héros dont on pourrait dire avec raison qu'il s'agite à l'excès.

Ader est loin d'être un grand poète, mais la platitude est, à mon sens, le moindre de ses défauts. Sans s'élever jusqu'à la haute poésie, ses vers ont parfois une certaine ampleur.

Des vers comme ceux-ci :

Lou galop pé-leugé, cot-tenut, horte aléne[3]

1. *Bibliothèque historique de la France*, éd. 1769, II, p. 382.

2. *Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi de la France aux seizième et dix-septième siècles ;* Paris, Techener, 1859, p. 51.

3. V. 121.

ou

Abrigue gens de ben l'oumbre de nostes armes[1]

ne manquent ni de couleur ni d'harmonie. De temps en temps, il glisse un proverbe malin et railleur.

Bet huge dab la poou n'ei jamés debesat[2],

dit-il, et il fait songer aux fameux vers de la *Ménippée :*

Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

On trouve aussi quelques descriptions, sobres et fines, qui montrent que l'auteur n'était pas insensible à la fraîcheur d'un joli coin de paysage, d'un vallon où l'on peut se délasser des fatigues de la chasse en écoutant

l'aiguete
Que gargote en l'arriou, douce, clare é hresquete[3].

Il décrit aussi bien l'hiver, pendant lequel

La cendere ei perdude é lou moun herissat[4],

1. V. 1015.
2. V. 900.
3. V. 357-8.
4. V. 1055.

que le printemps qui s'éveille au chant du gai rossignolet.

Ce qui domine chez lui, c'est la description de la guerre, depuis sa préparation par l'éducation martiale et un peu barbare du jeune gentilhomme jusqu'à la fin du poème, où le bouclier d'Henri IV ne représente que faits et gens de guerre avec, dans un coin, un frais paysage idyllique à peine indiqué.

Négligeant le côté littéraire, je préfère montrer brièvement quels renseignements peut tirer de la lecture du *Gentilome gascoun* l'historien des mœurs et des usages.

Ce « gentilhomme » ressemble à tous les belliqueux Gascons qui ont inscrit leur nom dans l'histoire, depuis La Hire jusqu'au maréchal Lannes ; et les qualités qu'Ader célèbre en lui ont été reconnues même par ceux qu'agaçaient la « piaffe » gasconne. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire ce qu'écrit des Gascons Agrippa d'Aubigné dans la préface du *Baron de Fœneste*.

Ader, qui écrivait avant que ce livre eût paru, a trouvé de son côté la caractéristique de son héros dont il dit : « embejous de pareche » (v. 597). Voilà le « paraître » retrouvé sous la plume du catholique gascon comme sous celle du huguenot saintongeois.

Le héros d'Ader n'est pas de ces enfants qui « portent l'écritoire à la ceinture ». Il hait comme

la mort notaires et sergents; il refuse de se laisser commander et veut être traité « en monsieur[1] ». Ses plaisirs sont les jeux de force et d'adresse, l'escrime, le manège, la chasse, le jeu de bagues. Puis vient la guerre. Nous assistons au passage des recruteurs, dont le tambour fait retentir les rues de la petite ville, qui engage ceux qui veulent s'enrôler à se rendre autour du drapeau, et fait luire à leurs yeux la solde qu'ils toucheront tout de suite[2].

Notre cadet prend les armes et son équipement nous est décrit avec minutie. Puis viennent les aventures de guerre.

Les descriptions d'Ader, qui avait vécu dans les camps, sont vives et précises; elles ont l'intérêt de nous décrire non seulement les menus faits de la vie en campagne comme la manœuvre du drapeau, la retraite au camp, mais surtout de nous faire assister à cette misère des paysans qui a ému tous les poètes gascons de cette époque et dont on retrouve l'écho des pastorales de Garros aux joyeux noëls de Dastros. L'épisode de la chasse aux pillards[3] est d'un intérêt poignant et doit être rapproché de la description de la terreur qui saisit les habitants des campagnes au bruit de l'armée en marche[4].

1. V. 69 et suiv.
2. V. 161-404.
3. V. 907 et suiv.
4. Début du livre IV.

A travers ce tumulte, ces cris, ces arquebusades, ces massacres, on entrevoit quelques tableaux de la vie de tous les jours; la description d'une basse-cour de ferme[1]; la ménagère avec sa provision de lin, ses anneaux de fin argent[2]; le paysan guilleret qui, dans une noce, conduit les danses, le ruban au béret, la pomme et la serviette au bout de l'aiguillon[3]; le forgeron qui jette de l'eau sur le charbon pour en faire jaillir les flammes; les commères du hameau qui se réjouissent à grand bruit de la prise du renard. Enfin, voici la foire avec ses marchands qui se rangent sous les auvents, le long des devantures, sans se confondre, marchands de fer d'un côté, regrattiers de l'autre, plus loin les chapeliers.

Ces tableaux de genre, qui ne sont pas rares, me paraissent les meilleures parties du poème.

J'ai cru devoir donner une reproduction littérale de l'édition du *Gentilome gascoun,* évidemment imprimée sous les yeux de l'auteur. J'en ai respecté toutes les fantaisies orthographiques. Chaque fois que j'ai fait une correction, j'ai mis en note le texte. Quelque étonnantes que soient certaines graphies, je prie le

2. V. 1170 et suiv.
3. V. 1853 et suiv.
4. V. 2073 et suiv.; cf. *Rev. de Gascogne*, XLV (1904), p. 393.

lecteur de ne pas me condamner sans avoir examiné les pièces, c'est-à-dire l'édition originale. Il ne faut pas oublier que si Ader a voulu écrire en gascon, il avait passé sa jeunesse et une partie de sa vie à Toulouse, et que son livre a été imprimé par des typographes toulousains.

M. Jeanroy a bien voulu collationner soigneusement sur l'original une épreuve déjà corrigée par moi; j'ai donc tout lieu de croire que la présente reproduction est tout à fait exacte[1].

1. [Les inconséquences de graphie me paraissent plutôt moins nombreuses ici que dans maint texte français de la même époque; elles n'affectent guère que quelques sons, celui de l'*o* fermé, par exemple, tonique ou atone, écrit le plus souvent *ou*, comme il était prononcé, mais parfois *o*, à l'antique ou à la française (*pauquillon* 73, *poultron* 659, *mourrion* 1195, *compaignie* 546, *mosquet* 667), de *n* mouillé (*pugnau* 177), à côté de *puignau* et *puignalet* 79), et du *c* vélaire (écrit presque toujours *qu* (cf. pourtant *cau* 821, *escana* 565, *escala* 584). Ader me paraît au contraire avoir appliqué avec une rigueur suffisante (mais tempérée par d'assez nombreuses négligences ou distractions) quelques principes tendant nettement à une orthographe phonétique. L'emploi des accents, auquel nous n'avons rien changé, est également soumis à quelques règles assez fixes : il n'y en a jamais dans le corps des polysyllabes masculines et ils ne servent malheureusement pas à distinguer la qualité des *e*. L'accent aigu, si on excepte quelques monosyllabes comme *có*, *bó*, est réservé à l'*e* et se trouve ordinairement dans les monosyllabes (*bét*, *més*, *é*) et à la finale des mots masculins (*capdét*, *cabaillé*); il devrait donc se trouver à la finale des troisièmes personnes singulier des imparfaits et conditionnels, mais il y manque toujours à ce dernier temps (*sabere* 77, *hugere* 1775). Il est placé aussi parfois sur la syllabe tonique des mots féminins, mais rarement et sans raison particulière (à côté de *coulere*, *cere* 97-8, *pagere*, *cere* 109-10, on

Quant à la traduction, elle est destinée à ceux-là seulement qui n'ont pas l'habitude ou qui ne veulent pas faire l'effort de lire les textes gascons. Je l'ai écrite avec l'espoir de leur donner l'envie et de leur faciliter les moyens de lire celui-ci, en souhaitant qu'ils deviennent capables de rectifier les erreurs qu'elle peut contenir. J'ai cherché la fidélité plus que l'élégance du style, mais je n'ai pourtant pas osé, étant donné ceux pour qui j'écrivais, traduire trop littéralement. Mon œuvre se ressentira peut-être de ces

trouvera *bourmére*, *coulére*, 933-4, *noubélle*, 1771). L'accent grave est réservé au monosyllable *a*, qu'il représente *ad* ou *habet* (dans ce dernier cas nous l'avons supprimé), l'accent circonflexe à *ô* devant vocatif. Mais ce qui est tout à fait flottant, c'est la ponctuation et l'emploi du tréma, de l'apostrophe et du tiret; aussi, sur ces trois points, tout en conservant le plus possible la leçon originale, avons-nous cru pouvoir en user plus librement. La ponctuation fausse souvent le sens. Le tréma se trouve ordinairement sur *e* après voyelle, mais aussi parfois sur *o* et *u* devant voyelle (*joüi* 484, *üe* 561, *espaoüenten* 1349, *aöuets*, *aöuanse* 695); son emploi sur l'*i* est tout à fait flottant (*païrin* 1096 et *pairin* 1103; *maïrie* 1103 et *mairie* 1110). L'apostrophe est placée à tort et à travers : on a souvent *qu'an* pour *quando*, *quan* pour *quod habent*, *d'oun* pour *deunde*, *s'es* pour *sine* (de même *nage* 70 pour *non habeat*, *si* pour *si ibi* 88, *qu'adeun* 1273, *joubs* 1265). Le tiret sert ordinairement à relier les éléments d'un mot composé; nous en avons régularisé l'emploi. Nous avons remplacé par *m* et *n* les tildes qui en tiennent lieu. Nous avons écrit enfin à l'initiale *v* au lieu de *u* et *j* au lieu de *i*. (Les formes avec *j* sont au reste nombreuses : *jou* 663, *ganjouse* 1304). Nous avons supprimé, sauf dans la dédicace, les majuscules, très nombreuses, comme dans tous les imprimés de cette époque. — A. J.]

deux préoccupations. Elle ne s'adresse donc pas aux philologues. Je prie ceux-ci, s'ils veulent bien la lire, de ne pas me juger trop sévèrement et de se souvenir que j'ai eu, pour mettre sous leurs yeux un texte qui les intéressera sûrement, la patience de copier, sans compter les pièces liminaires, deux mille six cent quatre-vingt-dix vers.

A. Vignaux.

III.

LE « CATOUNET GASCOUN ».

On ne saurait s'attendre à trouver dans le *Catounet* ni les brillantes qualités, ni les grossiers défauts qui s'étalent dans la *Henriade* gasconne — et ultra-gasconne — que M. Vignaux vient de caractériser brièvement. C'est, dans un genre inférieur, une œuvre modeste, qui, si elle vaut bien la plate compilation qui lui a servi de premier modèle, reste bien inférieure à l'œuvre, alors toute récente, d'un illustre compatriote d'Ader, que celui-ci n'a certainement pas ignorée [1]. On chercherait en vain — et il serait in-

1. Il cite dans sa dédicace les Quatrains de Pibrac, dont il a rigoureusement reproduit la forme, quant à la dimension des vers et à l'entre-croisement des rimes,

juste de le faire — dans les vers de notre médecin de petite ville[1], ce style d'une gravité un peu hautaine, et cette envergure philosophique que M. H. Guy nous faisait récemment admirer dans les Quatrains de Pibrac[2]. Cette morale en patois est de la morale pour petites gens, dont les devoirs sont humbles et l'horizon borné : travailler du matin au soin, faire des économies, éviter les mauvaises fréquentations, fuir le cabaret, être loyal en affaires, franc mais réservé dans ses propos, respecter les grands et les saluer du plus loin possible, se marier dans son monde, laisser à sa femme une juste part d'autorité en ayant soin de la reléguer dans son ménage et de la surveiller un peu : voilà les prescriptions essentielles de ce code du paysan, dont les cent articles pourraient aisément être réduits des deux tiers. Ce qui en fait le mérite à nos yeux, ce sont moins quelques vers d'une frappe nette

1. Les arguments de M. Vignaux ne m'ont pas persuadé que Ader ait habité Toulouse au delà de 1610. Le seul fait certain, c'est qu'il y résidait encore le 11 juin 1607 (voy. plus haut, p. x, n. 1). Mais la dédicace du *Catounet* semble bien indiquer qu'il était devenu citoyen de Gimont avant le 1er octobre de cette année; il devait l'être en tout cas au moment où il publia le *Gentilome* : le fait que presque tous les auteurs des pièces liminaires qui indiquent leur patrie (six sur huit) sont Gimontois, et que parmi eux on ne trouve aucun Toulousain, me paraissent constituer contre la thèse de M. Vignaux de sérieuses objections.

2. *Annales du Midi*, XV, 457-60.

et ferme, que les expressions de terroir, les naïves locutions du bon vieux temps dont il est émaillé, et surtout les innombrables proverbes qui en forment la trame.

L'érudition d'Ader devait être assez courte; s'il en était autrement, il n'en a guère usé pour la composition de ses quatrains. Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu de tenter, à propos de ceux-ci, un travail analogue à celui qui a été récemment consacré à l'opuscule de Pibrac. Ader a certainement connu le vieux « Caton », cher au moyen âge, mais il l'a imité d'assez loin, laissant de côté beaucoup de distiques, donnant des autres une interprétation plutôt qu'une traduction[1]; il a rappelé deux ou trois maximes bibliques et paraît s'être souvenu de quelques quatrains de son prédécesseur immédiat[2]; mais surtout il a largement puisé à la source, alors si abondante, des proverbes dont le tour naïf et le style pittoresque convenait si bien au public auquel il destinait son œuvre[3].

1. On trouvera en note, cités *in extenso*, les passages qu'il paraît avoir voulu traduire; là où la ressemblance est moins frappante, je me suis contenté d'un simple renvoi. Je cite (faute de mieux) l'édition Panckoucke (à la suite du *Lucilius*). Une partie de ces rapprochements avaient déjà été faits dans l'édition d'Auch.

2. L'éditeur d'Auch invite à rapprocher les quatrains 2, 4, 5, 20, 23, 43, 47 d'Ader, et 1, 35, 31, 30, 34, 111, 25 de Pibrac, qui présentent en effet des ressemblances plus ou moins sensibles.

3. J'aurais pu, en recourant aux recueils de proverbes fran-

Cette édition a été conduite d'après les mêmes principes que celle du *Gentilome*. La graphie de l'original a été scrupuleusement respectée, sauf dans les cas où elle eût pu, sans aucun profit, dérouter le lecteur, mais la ponctuation a dû être complètement modifiée[1]. La traduction est aussi littérale que possible[2]; j'ai commenté

çais, multiplier beaucoup les rapprochements; j'ai cru préférable de me borner à deux recueils dont l'un (Voltoire) a été formé à l'époque et dans le pays même d'Ader, et l'autre (Hatoulet-Picot) dans une région toute voisine. La ressemblance entre certains passages d'Ader et quelques proverbes de ce dernier est telle qu'on incline à penser que ces proverbes, loin d'être la source de son recueil, sont dérivés de son texte même (voy. surtout mes notes sur XXXI, 4; XLVIII, 4; LXVII, 4; LXVIII, 1); ce serait un curieux témoignage de la diffusion des quatrains. Nous en trouvons un autre, plus probant, dans le nombre des éditions et surtout dans le caractère populaire de la plupart d'entre elles; Ader était certainement devenu le Pibrac de la Gascogne.

1. Les principes (ou plutôt les habitudes) graphiques du *Catounet* sont à peu près les mêmes que celles du *Gentilome*, notamment en ce qui concerne les accents; la ponctuation y est plus illogique encore, de même que l'emploi de l'apostrophe; celle-ci manque souvent là où on l'attendrait, et est souvent employée à tort. Les mots sont souvent mal coupés. Enfin il y a quelques énormes fautes d'impression qui pourraient bien prouver que nous n'avons pas affaire à une édition *princeps* (voy. XVII, 4; XXII, 1; LV, 1; LXXXVI, 4). Pour la façon dont j'ai traité ces différents points, voy. p. XXV, n. 1. — On trouvera en note les principales variantes des éditions de 1612 et de 1628, parfois plus correctes.

2. Cette littéralité même a souvent amené entre ma traduction et celle de l'éditeur d'Auch des ressemblances que je n'ai pas cherché à éviter. Les divergences, d'autre part, sont nombreuses, et je n'ai pas cru utile de les signaler toutes. Je dois

dans les notes les passages obscurs et signalé tous ceux qui me paraissent avoir besoin d'un supplément de recherches[1].

A. Jeanroy.

dire, au reste, que je lui dois beaucoup; mon édition serait certainement plus médiocre encore si je n'avais pas trouvé beaucoup de difficultés déjà résolues dans ce travail vraiment consciencieux et méritoire.

1. MM. Jean Ducamin et Georges Millardet ont bien voulu revoir une épreuve de mon travail et me communiquer de précieuses observations; celles-ci sont imprimées entre crochets et suivies de leurs initiales. C'est à l'obligeance de M. l'abbé F. Sarran que je dois les variantes des éditions de 1612 et de 1628.

APPENDICES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

APPENDICE I.

Note bibliographique.

I. Lou Gentilome gascoun, *é lous heits de gouerre deu gran é pouderous Henric Gascoun, Rey de France é de Nauoarre. Boudat a Mounseignou lou duc d'Espernoun per Guillem Ader Gascoun.* Tolose, Ramond Colomies, 1610, petit in-8°, 7 ff. préliminaires, 125 pp. chiffrées, non compris les deux dernières et le privilège. Le texte est tout entier en italiques; les manchettes (titres de paragraphes) en romaines. Rarissime.

Existe à la Bibliothèque nationale et à celle de l'Arsenal. Etait, il y a quelques années, à celle de Bordeaux, dont il semble avoir disparu. Le volume sur lequel j'ai établi ma copie, il y a plusieurs années, est à la Bibliothèque de Toulouse et provient du cabinet du Dr Desbarreaux-Bernard, dont il porte l'*ex libris*. C'est un joli volume, relié en maroquin rouge, à grains longs, par Courteval, et en bon état, avec quelques légères traces de raccommodages. Le titre est reproduit typographiquement en tête du présent volume, sauf la vignette représentant les armes du duc d'Epernon : parti d'argent au noyer de sinople, et de gueules à la croix vidée, cléchée et pommetée d'or, le chef de gueules chargé d'une croix potencée d'argent, et, sur le tout, d'azur à la croix d'argent, bataillée de sable; l'écu est entouré du collier de l'ordre et surmonté d'une couronne de duc.

II. *a*) Lou Catounet gascoun, *boudat a Mousseigne de Fontarailles.* Tolose, I. Boude, 1611, petit in-8° de 32 pp.

b) ..... Toulouse, I. Colomiés et R. Colomiés, 1612, 24 pp.

c) ..... Toulouse, veuve Colomiés, 1628, 24 pp. Il existe à la Bibliothèque nationale un exemplaire de cette édition portant

le timbre de Falconnet. C'est celui que Ch. Brunet a mentionné par erreur comme daté de 1678[1].

d) ..... Toulouse, S. Hénault, 1764, in-12, 22 pp.

e) ..... Limoges, Alexandre Combes fils aîné, rue d'Enfer, 1784, 22 pp.

f) ..... Bordeaux, impr. Degreteau, s. d. (1865), in-12, x-26 pp. Réimpression par G. Brunet, sous ce titre : *Lou Catounet gascoun, par Guillaume Ader. Tiré à 60 exemplaires. Tolose, 1605* (sic); cette réimpression, affreusement incorrecte, paraît avoir été faite sur une mauvaise édition du dix-huitième siècle. Voy. à ce sujet L. Couture dans *Revue de Gascogne*, VI (1865), 403.

g) ..... Auch, impr. Cocharaux, 1904, in-8°, 69 pp. non compris la Table. Publié par la Société archéologique du Gers.

III. Guillelmi Ader medici Enarrationes de ægrotis et morbis in euangelis. Tolosæ, typis Ramundi Colomerii, 1620, in-8°, 12 ff., 450 pp. chiffrées, non compris 3 ff. d'index. Sur le titre, les armes de M. Daffis, évêque de Lombez.

Une édition du même ouvrage, parue à Toulouse à la même date, se trouve à la Bibliothèque municipale de Toulouse et ne diffère de la description donnée du précédent par l'éditeur de la Société archéologique du Gers que par le nom de Dominique et Pierre Bosc, substitué à celui de B. Colomiez, et par le nombre de pages du texte, qui est de 458. Sur le titre, au lieu des armes de M. Daffis, évêque de Lombez, une vignette représentant un berger assis et deux moutons.

IV. De Pestis cognitione et remediis... Tolosæ, typis Ramundi Colomerii, 1628, in-12, 36 pp.

V. De la méthode de consulter les maladies chirurgicales..., *par Guillaume Ader, Corningeois* (sic). Paris, chez Cardin Besongne, au second pilier de la grande salle du Palais, 1628, in-12, 35 pp. Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque Sainte-Geneviève où il fait suite au *Parfaict chirurgien* de P.-M.-A. Calmette (en latin), traduit par M. Jean Vigier, docteur-médecin à Castres.

1. Voy. édit. d'Auch, p. 13.

VI. Citons pour mémoire un poème en vers français sur le bézoar que l'on ne connaît que par le passage suivant du livre *De Pestis cognitione*[1] : « De bezoar editum est a nobis poëma Gallicum. »

APPENDICE II.

Du lieu de naissance d'Ader.

Le seul renseignement positif que l'on ait sur le lieu de naissance d'Ader se trouve dans le *Gentilome gascoun*, v. 2479 et suiv. Ader parle des hommes de guerre et dit :

Lombes, aunou de Saoue,
Lou men cariau païs, més que péire ni graoue,
S'a bist deguens soun claus é nouirit à l'entour
Mille balents gouarrés.....

Le Dr Noulet en a conclu qu'Ader était de Lombez. M. L. Couture a soutenu que ce passage ne prouvait pas qu'Ader ne fût pas de Gimont. Il s'appuie pour cela d'abord sur un texte du P. Mongaillard, qui, dans un ouvrage manuscrit sur la Gascogne, parle d'Ader comme d'un Gimontois. Si Ader nomme Lombez, c'est, dit-il, parce que Gimont était du diocèse de Lombez. Enfin, l'épithète de « Commingeois », prise par Ader, prouverait qu'il était de Gimont en Comminges.

Les récents biographes, M. Michelet et l'éditeur d'Auch, ont suivi cette opinion. Le premier se contente des deux autorités du P. Mongaillard et de L. Couture. Le judicieux éditeur de la Société archéologique du Gers, tout en reproduisant l'argument tiré de ce que Gimont était du diocèse de Lombez, en ajoute un autre, tiré de ce que la dédicace du *Catounet* est datée de Gimont et que les pièces liminaires du *Gentilome* sont signées par des Gimontois.

Mais on ne prétendra pas, sans doute, que la dédicace du

1. Page 52.

Catounet fut écrite nécessairement dans la ville où l'auteur était né. Cela prouve simplement qu'en 1607 Ader était à Gimont et il pouvait ne s'y trouver qu'en passant, puisqu'il était alors médecin de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques, à Toulouse. Il y était sans doute attiré par son mariage et les relations que celui-ci lui avaient permis d'y nouer et dont témoigne le grand nombre de Gimontois qui ont écrit ses louanges en grec, en latin, en gascon, et, hélas! en français. On trouvera, d'ailleurs, parmi ces amis, un Pégot, de Saint-Gaudens, et un Labadie, d'Auradé. Nous voici dans la vallée de la Save, sur le chemin de Lombez.

Il est enfin un argument que l'éditeur d'Auch invoque, et qui paraît peu solide : Ader, selon lui, ne parle pas le gascon mêlé de languedocien qui règne dans la vallée de la Save. Il faut distinguer. Le languedocien, il est vrai, a fort altéré le gascon que l'on parle à Grenade, mais très peu celui que l'on parle à L'Isle-en-Dodon; et la Save arrose ces deux villes. La langue de Gimont est aujourd'hui très influencée par le languedocien, beaucoup plus que celle de Lombez ou de Samatan, mais il est très difficile de savoir s'il en était de même au dix-septième siècle.

Quant aux deux raisons alléguées par L. Couture, la première repose sur un texte et la seconde sur une épithète. Je n'ai pu retrouver le texte dans l'énorme manuscrit du P. Mongaillard, qui se trouve à la Bibliothèque de Toulouse, et ne puis savoir si le savant jésuite disait en propres termes qu'Ader était né à Gimont ou s'il faisait suivre son nom du génitif *Gimundi* (cité par Michelet[1]), qui signifierait Ader de Gimont. Cela peut s'appliquer à tout habitant d'une ville, même né dans une autre. Mais à supposer que le texte soit explicite, ce n'est encore qu'un argument d'autorité. En cette matière, c'est Ader lui-même et Ader seul qu'il faut croire. Le titre de Commingeois pris par notre auteur paraît décisif à ceux qui le disent né à Gimont. Il l'est, mais contre leur opinion. Gimont, en effet, n'a jamais été en Comminges. Gimont était du comté de Toulouse, puis de la jugerie de Verdun, et enfin du pays de Rivière-Verdun lors de la création, au quinzième siècle, de

1. *Op. cit.*, p. 102, n. 1.

cette unité plus administrative que géographique. A mon avis donc, si Ader appelle Lombez son pays, c'est qu'il y est né. Ader précise, d'ailleurs, que les guerriers qu'il célèbre sont nés dans la ville (*claus*) ou aux environs. Les terres de ceux qu'il nomme sont proches de Lombez et très loin de Gimont. Il suffit de nommer Savignac, Péguilhan, et de savoir qu'Aubijoux était seigneur de Sauveterre et Massez, d'Esclassan, pour se rendre compte que ce n'est pas un Gimontois qui pouvait se flatter d'être leur compatriote.

APPENDICE III.

La prétendue édition du « Catounet gascoun » publiée en 1607.

Je n'ai pas mentionné dans la « note bibliographique » l'édition du *Catounet* que Ch. Brunet[1] dit avoir été imprimée en 1607. Le savant bibliographe qui a préparé l'édition d'Auch ayant admis l'existence de cette édition, je crois devoir exposer les raisons sur lesquelles je me fonde pour la nier, du moins jusqu'à plus ample informé.

Le *Manuel du libraire* la cite sans autre désignation que le lieu et la date : Tolose, 1607. Cela prouve que Ch. Brunet n'en avait pas vu d'exemplaire. Le supplément, plus explicite, n'est cependant pas plus satisfaisant. Il donne les mentions suivantes : « Thoulouse, Jacques et Ramond Colomiez, 1607, pet. in-8°, 32 pp. Edition originale. Un exemplaire court de marges, vente Burgaud des Marets, 40 fr. »

Le nombre de pages est le même que celui de l'édition de 1611. L'orthographe du lieu d'impression : « Thoulouse » paraîtra suspecte à tous ceux qui ont vu beaucoup d'ouvrages imprimés dans cette ville à cette époque et même à ceux qui remarqueront que l'édition de 1611 porte « Tolose ». La mention « vente Burgaud des Marets » paraît indiquer que c'est

1. *Manuel du Libraire*, I, *s. v°* Ader.

par un catalogue que les auteurs du supplément ont connu l'existence de cet exemplaire. Il faut se méfier des catalogues de vente ; on en trouvera la preuve dans la partie bibliographique de l'édition d'Auch (p. 62-3) qui relève, précisément à propos du *Catounet*, et d'après M. Ch. Samaran, archiviste aux archives nationales, une erreur de Ch. Brunet qui a faussement daté, de 1678 d'après un catalogue, l'édition de 1628. J'ai failli être moi-même victime d'une erreur semblable lorsque j'ai cru avoir découvert l'introuvable édition de 1607 dans le catalogue d'une vente faite à Toulouse, en 1863. Une note ajoutée aux mentions bibliographiques faisait connaître que le titre était manuscrit. On sera pleinement édifié quand on apprendra que la bibliothèque mise en vente était celle de Dumège. L'ouvrage fut vendu 8 fr. 25 c.

La date de la dédicace ne prouve rien. Elle a pu être faite quand l'ouvrage a été terminé, et quatre années ont bien pu s'écouler avant son impression. On a vu un intervalle beaucoup plus long séparer le privilège et la publication.

Il est donc plus prudent de s'abstenir de mentionner cette édition dans une bibliographie. C'est évidemment par distraction que le docteur Noulet dit[1] que le *Catounet* fut publié en 1607, puisque, dans son appendice bibliographique[2], il ne cite que l'édition de 1611. J'ajoute que jusqu'à sa mort le docteur Noulet ne cessa de s'occuper de compléter sa collection et sa bibliographie. Je possède son exemplaire de travail de l'*Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi de la France*, enrichi de nombreuses additions bibliographiques manuscrites; il n'y a aucune mention du *Catounet* de 1607.

En résumé, cette édition n'est citée que dans le *Manuel du libraire* et dans son *Supplément*. Il est évident que la première mention n'est pas faite d'après un exemplaire et que la seconde l'est d'après un catalogue. A toutes les raisons générales de suspecter cette dernière s'ajoute l'orthographe inexacte du lieu d'impression.

1. *Op. cit.*, p. 51.
2. *Ibid.*, p. 225.

APPENDICE IV.

Poésies liminaires du « Gentilome gascoun »[1].

I.

Ad Lectorem
F. Malbesii Doctoris Medici.

Epigramma.

Quid spiret teneris Aquitanica pubes ab annis,
Quæ trahit a vera nobilitate genus,
Quos agitet mores quando venabula captet,
Utque libens dociles flectat ad arma manus,
Robore firmato quantos interrita casus
Audeat ingenito Martis amore pati,
Utque veternosæ despectans otia vitæ
Impigra continuo membra labore ferat,
Ut domitis insultet equis quæsitaque bello
Vulnera proposito laudis honore ferat,
Ut meritas tandem lauros optataque belli
Prœmia famosa morte paranda putet,
Quæ successuros sint ornatura nepotes
Et quæ perpetuum sint meritura decus,
Hæc tibi nativo decantat Aderius ore,
Pulsans indigenæ fila canora lyræ.
Vasconum proprios vix dedignabere cantus,
Vasconum virtus si placitura tibi.

1. [Les dix premières pièces sont placées en tête du volume, après la dédicace (sur quatre feuillets non numérotés), les sept autres après le texte, au verso de la page 125 et au recto d'un dernier feuillet non paginé. La ponctuation des auteurs est absolument fantaisiste; celle que j'ai adoptée se ressent de l'incertitude où je suis souvent resté au sujet du sens. — A. J.]

II.

ΑΔΕΡΙ ΕΝΔΟΞΩΤΑΤΩ[1]

Εἷς Φοῖβος μουσῶν τέχνη σώξουσαν ἔζευζεν
Εἷς μετὰ τοῦτον Αδὴρ, *ergo fatere pares.*

III.

Idem Eidem.

Carmen Ulisseæ superat molimina mentis,
Vincit et Æneæ facta Maronis opus.
Quis negat hoc ? Tamen hoc etiam quicunque fatetur,
Concedit tantos plus potuisse duces.
Hic secus est : æquo miles gradiuntur et author,
Iste gradu, non plus ille, nec iste potest.

Y. de Sainct-Martin,
Juris Doctor, in sup. curia advoc.

IV.

In G. Aderii
vasconiaden.

Instas? Digna Maro, rapidis tua carmina flammis
Dignus Ader terris arma virumque canit.

De Sabole, *Gimont. Iuris Doctor.*

1. Je reproduis scrupuleusement dans ce distique les barbarismes et fautes d'accentuation.

V.

D. Aderio Poetae

Medicoque celeberrimo nobilem Vasconem nobilissimo carmine nobilitanti.

Arma ciens superas veniat si rursus in auras
Unus cui soli non satis orbis erat,
Non ideo felix illi dicetur Achilles
Quod canat hunc cæci musa pelasga senis ;
Gloria Vasconis superare videbitur illi
Mæonio; major vates et hujus erit.
Scrinia si victo Persa pretiosa reportet
His, istæc solum condere scripta volet,
Denique tam charo reliquis præponet amore
Ut sub pulvillo pugio et ista cubent.

VI.

Eidem Ejusdem

retrogradum distichon.

Concelebrant tua dum Vasconem carmina, tanges
Æthera divinis tu modo nominibus.

F. Gausianus, *Gimontensis.*

VII.

Prosopopée de la Gascouigne sur l'œuvre de Monsieur Ader.

Idole de la guerre, unique object de Mars,
J'ay produit par le fer un monde de miracles,
Mais le demon ingrat qui preside aux oracles
N'a voulu loing chanter l'honneur de mes hasars,

Il bruit l'armée Grecque et les Troyens rampars,
Des vaisseaux eschoüés desolés habitacles,
Et il couvre, muet, les glorieux spectacles
Qu'au champ de ces vainqueurs j'ai gravé de mes dars.

Le ciel, vengeant ce tort, adjouste un grand poëte
A ces enfans guerriers pour vaincre où je souhaite
Celuy-la par doux charme et ceux-ci par effort.

Un seul bien aux vaincus la nature n'envie,
C'est que sa plume d'or pourra remettre en vie
Ceux à qui mon espée aura donné la mort.

Fr. de Nicolas, *Gimontois.*

VIII.

D. D. Guillelmi Aderii
Medici et Poetæ celeberrimi
geminum anagramma.

Guillermus Aderius,
SUM Delius lauriger
Diu eris laus Regum.

Cum tua Laurigerum celebrarent carmina Regem,
Laurigero dignum nomine Phœbus ait.
Quodque tibi sacro dederat tunc omine nomen,
In proprium vertit numen Apollo tibi.
Vatibus hinc vatum numen *Sum Delius* (inque)
Lauriger et *Regum laus eris* inde *diu.*

Bart. Rolletus, *Gimont.*

IX.

Lou Madish au noste Gran Homere Gascoun, Moussur Ader.

Epigramme.

Touts aqueris grans Grecs que s'escharpen à trosses
Per poude recrouba d'un Homere lous osses,
Nou se poden banta d'aoue tant coume nous,
Qu'aouem aquere aunou que de bioue dab bous,
Qu'ets en aquest païs, en aqueste tecouere,
Més que nou houc jamés à soun païs Homere.
Car bous sabets lou grec auta ben coume et
Plus enquoué lou gascoun é nou hasé pas et.
Enquoué que per aquo se senten fortunadis,
Nous lous aouém à touts d'un aute punt passadis :
Ets an Homere mort, é nous, per la morbiou,
Quets besem quan mous plats, é bous aouem tout biou.

X.

Doctissimo D. Aderio *Celeberrimo Medico et Vasconum delio.*

Arma virumque canens, itala se jactet in aula
Virgilius, Teucro gaudeat elogio.
Smyrna, Rhodos, Salamin stirpem testentur Homeri,
Quo sua Peleides principe facta canit.
Herculis hic nostri præfulget carmine vatum,
Qui modo nostratum gloria surgit, Ader.

Dicavit S. Pegotius, *Sengaudensis.*

IX. — Tous ces grands Grecs qui s'écharpent et se mettent en morceaux pour pouvoir recouvrer les ossements d'un Homère ne se peuvent vanter d'être aussi heureux que nous; car nous avons cet honneur de vivre avec vous, qui êtes dans ce pays, dans cette contrée, plus que ne fut jamais dans son pays Homère. Vous savez le grec aussi bien que lui, et de plus le gascon, qu'il ne sut jamais. Encore que pour cela ils se sentent fortunés, nous les surpassons tous sur un autre point : ils ont Homère mort, et nous, par la morbiou, nous vous voyons quand il nous plaît, et nous vous avons vivant.

XI.

In D. Aderii illustre poema.

En novus Æneas, novus en surrexit Achilles
Vergilioque recens junctus Homerus adest.
Tertius exoriens obscurat facta duorum
Atque novo veterum credere dicta vides.

Jean de Balmane, *Gimontensis.*

XII.

Ad ejusdem librum.

Arma virumque canis, quem splendida Gallia regem
Miratur, tantaque salit Tiryntius heros
Prole, quod Herculeos non sit mentita labores,
Quem colit invictis Delphin, spes altera Gallis;
Hic nati laudes, hæc principis, ille parentis,
Et belli lauros celebrari carmine gaudent.
Atque tibi toto spondent commercia mundo
Alcides cœlis, Delphin mare, Gallia terris.

P. de Marquassus, *Gimontensis.*

XIII.

Doctiss. G. Aderio medico.

Epigramma.

Fama est Vascones potius præclara gerendo
Quam fando eximios. Verum arguis istud (Aderi),
Et queis victrici cingit Mars tempora lauro,
Hos tua Palladio donat facundia ramo.

D. Cassaigneus, *Vasco.*

XIV.

Lou Madish aus Gascous.

Quatren.

Pregats Diu que loung temps Ader bisque, Gascous :
S'un cop la mort lou tenc sa muse debat terre,
Bous aus nou troubarax qui d'un Rei pouderous
Descriugue ta plan qu'et, é lous heits é la gouerre.

XV.

A Monsieur Ader,
L'honneur des Gascons.

Gentilhomme Gascon, enserre ton espée,
Ne crains de ton honneur les aboyans haineux,
Puisqu'Ader t'a donné, de ton heur désireux,
Sa plume pour guider au ciel ta renommée.

XVI.

Oueiten.

Tous berses destillats deu ceu en tas cerberes
Hén que lou que tu hés Gentilome Gascoun
Semble n'este nescut en aute loc deu moun
Ni aouë habitat que de Mars las tecouéres.
Aquo madish me hé pensa deguens lou có,
En besen en tous bers tas béres paradures,
Que tu n'as demourat dab autes creatures
Que dab las que toustem soun au cap d'Helicó.

B. Labadie, *Auradellois.*

XIV. — Priez Dieu qu'Ader vive longtemps, Gascons. Si jamais la mort enferme sa muse sous la terre, vous n'en trouverez plus qui, d'un roi puissant, décrive aussi bien les faits et la guerre.

XVI. — Tes vers, distillés par le ciel dans ton cerveau, font que celui que tu présentes comme Gentilhomme Gascon paraît n'être né dans aucun autre lieu du monde ni n'avoir habité d'autre contrée que le royaume de Mars.

Cela même inspire à mon cœur cette pensée, en voyant tes vers si bien ornés, que tu n'as demeuré avec d'autres créatures que celles qui habitent le sommet d'Hélicon.

XVII.

Au mesme.

Quatrain.

Docte Gascon qui vas descrivant les faites d'armes
Du valeureux Henry, terreur de l'Univers,
Tu nous peins bien au vif la fureur des alarmes.
Et monstres encor mieux la douceur de tes vers.

R. Bonieu, *Gascon.*

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

ACTE DE MARIAGE DE FRANÇOISE D'ADER ET D'ANTOINE LAVIGNE.

Le cinquiesme jour du mois de juillet 1625, a été administré le sainct sacrement de mariage à Antoine Lavigne, de la paroisse St Estienne de Thle [Toulouse], et Françoise d'Ader, de ceste paroisse, après avoir faictes les deux annonces et la dispanse de mon Seigneur de Lombes des dictz deux dernières, en datte du 28 juin, an susd. signée Daffis, E. de Lombez, et dispanse de M. le Vicaire général de Tolose, à nous bailhée par led. Lavigne, en datte du 29 juin dernier, an que dessus, signée par Claret, vicaire général; en présance de Me Guilhaume Ader, médecin, père à lad. Ader, Me Blaise Dellux pbre [prêtre], Arnauld Ducasse, Pierre Masse et moy,

Boiget (?) vicaire.

II.

ACTE DE DÉCÈS D'ADER.

« Me Guilhaume Ader, docteur en médecine et médecin de la ville de Gimont », décéda le 23 juin 1638.

LOV GENTILOME GASCOVN

E lous heits de Gouerre deu gran é pouderous
Henric Gaſcoun, Rey de France
é de Naouarre.

BOVDAT

A Mounſeignou lou Duc d'Eſpernoun.

Per Guillem Ader Gascoun.

Imprimat à Tolofe per Ramond Colomiés
Imprimaire deu Rey, l'an 1610.

Dab priuiletge deudit Seignou.

ADER

AU LEGIDOU

Touts lous locs de noste Gascouigne
Se disputen deu boun Gascoun.
Coum haré jou que ma besouigne
Pousque este au grat de tout lou moun?

A L'EMBEJOUS

Aquet dira qu'aqueste mot
N'ei pas de noste fin lengouatge;
L'aute, que nou pense esta sot,
Nou presara pas fort l'oubratge.
Aquet quei boute à soun usatge
Lou boun mot é joou seguiré;
Aqueste qu'a tant de couratge
Hasse millou, joou paguaré.

A HAUT E PUCHANT SEIGNOU

I. LOUIS DE LA BALETE

DUC D'ESPERNOUN

Pa de France, Cabaillé deus Ourdes deu Rey, Goubernadou e Loctenent generau deu Rey eus Païs de Mets, Boulouigne, Lemousin, Engoumes, Xentounjes, e Courounel generau de l'Infantarie Francese, etc.

Dab iuste rasoun, gran Duc, gran é balent Cabaillé, lusent Soureil de Gascouigne, aunou deus Cabaillés de France, l'obre deu « Gentillome Gascoun » deu caje entre las bostes mas, puch qu'ere counten lous heits de gouerre deu gran é pouderous Henric Gascoun. Oun s'arruquara millou que detras lou cubert oun lous sous propis hils an troubat un abric deu mautemps, ta boun per las calourades de l'Autan que peus herissous de

---

A HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR I. LOUIS DE LA VALETTE, *duc d'Épernon, pair de France, chevalier des ordres du Roi, gouverneur et lieutenant général du Roi aux pays de Metz, Boulogne, Limousin, Angoumois, Saintonge, et colonel général de l'Infanterie française, etc.*

C'est à juste titre, grand duc, grand et vaillant chevalier, brillant soleil de Gascogne, honneur des chevaliers français, que l'œuvre du « Gentilhomme Gascon » doit être mise entre vos mains, puisqu'elle est pleine des faits de guerre du grand et puissant Henri le Gascon. Où sera-t-elle mieux logée que sous le couvert où ses propres fils ont trouvé contre le mauvais temps un abri aussi sûr contre les chaleurs de l'autan que

la Bize. Bous donc, Monseignou, qu'aouets dab tant d'ardou, autaleu cajut l'arbe Gascoun qu'asoumbraoue toute la France, pres cure deus tres engrahes qu'a lechats, per lous hé hlouri e creche à mesure que lous tres bostes boutaran la rame andeus serbi de parabent, prenets, s'ets plats, aqueste sue bansoun dab autant de joie coum aouets lous sous hils dab couratge. Aquet gran é pouderous Gascoun ere pujat ta haut per dessus lous autes qu'et aoué à cot é bras é forse d'armes ateint las hlous au bet Soumet* de l'arbe Frances; mès la nature l'aoué ajudat. A bous, Monseignou, qu'aouets urpat sus la mage branque d'aunou per dessus touts lous Gascous, noui ja arren que la boste balou, lou boun có e lou boste sabe-hè qu'ets aje heit soumparetes. Diu deu ceu bous y mantengue. Et puch qu'are toutes causes, l'embeje madiche, nesserouse de la boste fabou, se

---

contre les piqûres de la bise? Vous donc, Monseigneur, qui, aussitôt qu'est tombé l'arbre gascon qui couvrait la France de son ombre, avez pris soin des trois rejetons qu'il a laissés pour les faire fleurir et croître, pendant que les trois vôtres pousseront des rameaux pour les protéger contre le vent, prenez, s'il vous plaît, cette œuvre écrite à sa louange avec autant de plaisir que vous avez montré de courage en prenant ses fils. Ce grand et puissant Gascon était monté si haut au-dessus des autres qu'il avait, par ses bras et ses armes, atteint les fleurs au plus haut sommet de l'arbre français; mais la nature l'avait aidé. A vous, Monseigneur, qui êtes monté, par-dessus tous les Gascons, sur la plus haute branche d'honneur, votre valeur, votre bon cœur et votre savoir-faire ont suffi (?). Que le Dieu du ciel vous y maintienne. Et puisque tous, les envieux même qui ont besoin de votre faveur, se recommandent à vous

* *Ed.* soumeil.

bouden à bous coum au prumé sant de Gascouigne, a qui touts lous Frances porten candele, grasits-me que joui aporte aqueste mirgaillade de las bostes bertuts. Qu'et noui ya balent eu moun que la merite que bous, qu'aouets de la madiche faisoun de tant de grans que lou moun a bist en boste race, heit l'aprendissatge de gouerre, coum jou disi, e à la perfin passat per tant de grans coumbats, gouerres é mourtailles, que, de la bouque de touts, bous apourtats are lou nom deu prumé Gentilome deu moun. Dats-m'en dounc, s'ets plats, gran Mousseigne, lou titre en aqueste obre, atau coum bous moun aouéts héit bese de grands effeits, per amo que lou men « Gentilome Gascoun » porte lou nom d'aquet que ta plan n'amie la bite, qu'en ei de ta gran race é que tant ne parish per tout lou moun. Que s'et bous plats, Moun Seignou, de m'autreja tant d'aunou, la higue à touts aquets ques soun jamés menlats de parla de balens, perque ets anen mé[s] louing

---

comme au premier saint de Gascogne à qui tous les Français font brûler des cierges, permettez-moi de vous offrir ce tableau de vos vertus. Il n'est vaillant au monde qui le mérite plus que vous, qui avez, comme tant de grands de votre race qui ont paru dans le monde, fait l'apprentissage de la guerre, comme je le raconte, et à la fin passé par tant de grands combats, guerres et tueries que, de l'aveu de tous, vous portez le nom de premier Gentilhomme du monde. Permettez-moi donc, magnanime Seigneur, d'en donner le titre à cette œuvre, comme vous nous en avez montré les grands exploits, afin que mon « Gentilhomme Gascon » porte le nom de celui qui en a si bien mené la vie, qui est de si grande race qu'aucun du monde ne l'égale. S'il vous plaît, Monseigneur, de m'accorder tant d'honneur, figue à tous ceux qui se sont jamais mêlés de parler de vaillants : je les défie d'aller plus loin et de

ni duren més que hara l'obre que de ta boun có da e presente a la boste grandou,

Gran Duc, gran é puchant Cabaillé Gascoun,

Boste mes humble, mes
aubesient e mes lejau
serbidou,

GUILLEM ADER.

---

durer plus que l'œuvre que de si bon cœur donne et présente à votre grandeur,

Grand Duc, grand et puissant chevalier Gascon, votre plus humble, plus obéissant et plus loyal serviteur, GUILLAUME ADHER.

Lou
Gentilome gascoun
E lous héits de Gouerre deu gran é pouderous
Henric Gascoun, Rey de France é
de Naouarre
Per Guillem Ader, Gascoun.

LIBE I

DEU GENTILOME GASCOUN

Touts aquets grans Roumans, de qui la plume oun-
Ei depush tant de temps dequie nous arribade, [drade
Que banten un Hector, un balent Achillés,
Soun més genecs que jou, sabens é bet parlés.
Mes s'aquets m'an passat de science é de lengouatge,
Jou courri d'auouant ets e preni l'auouantatge
De so que jou diré, dab bertat e rasoun,
Que noun houc james un coum lou noble Gascoun,

Le gentilhomme gascon et les faits de guerre du grand et puissant Henri le Gascon, roi de France et de Navarre, par Guillaume Ader, Gascon.

LIVRE I DU GENTILHOMME GASCON.

Tous ces grands Romains, dont les œuvres tant prisées sont arrivées jusqu'à nous depuis des temps si anciens, qui célèbrent un Hector, un vaillant Achille, sont plus ingénieux que moi, savants et beaux parleurs. Mais s'ils m'ont dépassé par la science et le style, je les dépasse et prends l'avantage sur eux en disant, en toute vérité et raison, que nul ne fut jamais, autant que le noble Gascon, gentil-

Gentilome d'aunou, de bertut é de race,
10 Nou pas per un trafic, ni per croumpe d'uë place,
Més heit à forse pics eu bét miei deus coumbats,
Nouirit de forse poudre é bestit d'aquets draps
Que hilen dab martets, batanen à la horgue,
Per ana deus prumés quan lou pistoulet morgue.
15 Henric, hilh de la gouerre, é lou païdeus souldats,
Tu que t'as gouasaignat, en tant de grans coumbats,
Lou riche nom de Rei é portes sus la lanse,
Autour deu nom Gascoun, la couroune de Franse,
Grasits-me que jou digue é descriougue perfeit
20 Un boun é gran gouarré au biou de toun pertreit,
Autreje e da, s'et plets, au subjet que m'amuse,
Tas armes per patroun é ta glorie per muse.

L'arrasic deu Gentilome.

Nou i a ta petit clerc, s'a legit sa leçoun,
Que nou digue auta leu de quigne arrasic soun

---

homme d'honneur, de vertu et de race, non par le trafic ni les places qu'on achète, mais à force de coups, au milieu des combats, nourri de force poudre et vêtu de ces draps filés par les marteaux, battus à la forge, pour aller des premiers là où le pistolet mord.

Henri, fils de la guerre et père des soldats, toi qui as gagné, dans tant de grands combats, le riche nom de roi, et portes sur la lance, autour du nom gascon, la couronne de France, fais que je dise et décrive en perfection un bon et grand guerrier d'après ta ressemblance. Accorde, s'il te plaît, au sujet qui me captive, tes armes pour patron et ta gloire pour muse.

L'origine du gentilhomme. — Il n'est si petit clerc, s'il a lu sa leçon, qui ne sache quelle est l'origine des cheva-

25 Lous Cabaillés Gascouns; é qui nou sab d'oun ere
Prou recounech au hrut la souque boune e bere.
Segoun qu'ei lou terré, que bous soun lous semouats,
Nous couëillem à l'estiou las mestures é blats;
E lou can se manten nescut de boune race
30 Quan traille d'et madich, ses courdét, à la casse :
Coum en guouerre é coumbats om counech lou Gascoun
Un perigle de gouerre é lou Mars d'aquest moun,
Hilh d'aquet Herculés que de bras é man horte,
An de bate un lion nou demandec escorte;
35 Que n'augouc james poou, nou houc james bensut :
Aquet l'a, coum bous dic, per hilh recounegut,
Hereté noumentat de toute la mountaigne
A hiu, corde é ciment de la terre d'Espaigne.

La jouentat.

Lous que banten lou Pai de tant de grans eschors
40 D'aoué lou cos puchant e lous nerbis ta hors,

---

liers gascons, et celui qui ne saurait d'où vient cette souche bonne et belle, la reconnaîtrait à son fruit. Selon la qualité de la terre et de la semence, l'on cueille, l'été, méteils et blés; et le chien fait preuve de race quand il traque de lui-même, sans corde, à la chasse. De même, en guerre et dans les combats, on reconnaît le Gascon, foudre de guerre et Mars de ce monde, fils de cet Hercule au bras et à la main forte qui ne demanda pas d'aide pour venir à bout d'un lion, qui n'eut jamais peur et ne fut jamais vaincu. Celui-là, dis-je, l'a reconnu pour son fils, nommé héritier de toute la montagne, à fil, corde et ciment de la terre d'Espagne.

La jeunesse. — Ceux qui vantent le père d'avoir accompli tant de grands exploits, qui célèbrent son corps

D'este adret e balent, s'aouen biste sa race,
Beiren are queu hilh de tout aquo lou passe.
Atau de jour en jour pren sa force é bigou
La terre, l'aliment, lou gran, l'herbe, la hlou,
45 Atau de jour en jour gahe l'arbe saubatge,
Las arrasics eu bosc, la branque é lou houeillatge.
James en aquet temps nou bin atau dressats,
Ja de petit en sus, lous mes petits goujats,
A l'allarme, aus coumbats, à la lute, à l'estorse,
50 A courre, à mes sauta, à gita de gran forse
A brincasse* lou cos, a plegueja lou bras,
Da lou cap aus talous, baisa deu pé lou nas,
Coum nous besem acy lou petit Gentilome,
Esprimas de hé tout coume s'ere un gran ome;
55 Hardit, abenturat, truquassé, querelous,
Que n'endure deja mestres ni coumpaignous,

---

puissant, ses nerfs si forts, son adresse et sa vaillance, verraient, s'ils avaient connu sa race, que le fils le surpasse à présent en tout. De même que chaque jour prennent force et vigueur la terre (?), l'aliment, le grain, l'herbe, la fleur, de même chaque jour se fortifie l'arbre sauvage, les racines au bois, la branche et le feuillage, jamais on ne vit les plus petits enfants ainsi dressés à l'alarme, aux combats, à la lutte, à renverser la main, à courir, à mieux sauter, à lancer à grand'force, à s'étreindre le corps, à ployer le bras, à toucher les talons de la tête, le nez du pied; ainsi nous voyons à présent le petit gentilhomme s'appliquant à tout faire comme s'il était un homme mûr. Hardi, aventureux, batailleur, querelleur, il ne souffre déjà maîtres ni compagnons, mais il brave tout et fait par-

* Abrinçasse.

Mes ac brabeje tout, tout ac rodamontege,
Que ja de coumanda bous couneguets l'embege.
Coum un porin qu'enquoé nou s'ei bist endrabat,
60 Are au loung d'un bareit, are lou long d'un prat,
Trepeje a l'eschaurit, é gite à l'escapade
Forse de cops de pés apres uë petarrade,
Atau, si bous boulets cabesteja de prés
Lou gentilome jouen, bous beirats coum de pés,
65 De bras, de cap e d'oueil, d'uë ruste contenense,
Quan se sent trop herit, se boute en sa defense,
Grouseje tout petit é n'endure la man
Que tractat en Moussur, nou pas coume bilan.
Si bous lou hets legi, qu'aquo sie de passade
70 En un libe, s'enten, oun n'age que brabade,
Qu'armes, que houec, que sang, que murtres, que coum-
En aquere faisoun beleu ne jouyrats [bats;
D'escrioue un pauquillon, mes que legi se pousque,
Trop plan heit quan sere piri qu'un pé de mousque.

---

tout le rodomont; déjà on reconnaît chez lui l'envie de commander.

Comme un poulain qui n'a pas encore été attaché, tantôt le long d'un guéret, tantôt d'un pré, trépigne, le nez au vent, et lance en liberté force coups de pieds après une pétarade, ainsi, si vous voulez maîtriser le jeune gentilhomme, vous verrez, comme de pieds, de bras, de tête et d'yeux, rudement il se met en défense quand il se sent trop frappé ; sa petite taille se redresse, et il n'endure la main que si on le traite en monsieur et non en vilain.

Si vous le faites lire, que ce soit en passant et dans un livre, s'entend, qui ne traite que de bravades, d'armes, de feu, de sang, de meurtres, de combats : peut-être pourrez-vous ainsi le faire écrire un petit peu ; mais il faudra vous contenter qu'on puisse le lire et tolérer que ses lettres soient

75 Aquo n'ei soun umou d'aprene d'escriouans;
Qu'et haïs coum la mort notaris e sargans.
Om nou sabere hé, per forse ni per finte,
Qu'et pourtesse un pauquet l'escritori en la sinte;
Dab boun dagot s'ac age, ou quauque puignalet
80 And'ets hé ganida, s'ets arrape au coulet,
Quan bous lou gourmandats, quan om lou mastressege,
Si, coum auset de bosc, quan bo, n'alabatege.

La piquure.

Coum un brau, quan enten brouneja lou taouant,
Cabeje lou bestia queu se boute daouant
85 Coum hare suou taouant, s'eu tengue de la corne,
Bous direts que deja à noste cabdét corne
La troumpete en l'aureille. Acoueche lou bidet,
Lou bride, resoulut, i puge e s'i ten dret,
Arrapat coum uë pegue en la cere, de sorte
90 Que bous direts deja qu'ei ue pressoune horte,

---

pires que des pattes de mouche; car il n'est pas d'humeur à devenir un scribe; il hait comme la mort notaires et sergents. Ni par force ni par ruse on ne lui fera jamais porter le moins du monde l'écritoire à la ceinture. Il préfère une bonne petite dague ou quelque petit poignard pour les porter à la gorge en vous saisissant par le cou, quand vous le gourmandez ou qu'on le maîtrise, ou si on l'empêche, quand il veut, de s'envoler comme un oiseau sauvage.

La piqùre. — Ainsi qu'un taureau, entendant bourdonner le taon, se précipite la tête en avant sur le bétail qui se trouve devant lui, comme il ferait sur l'insecte s'il le tenait au bout de sa corne, on dirait que déjà la trompette sonne à l'oreille de notre cadet. Il s'approche du bidet, le bride résolument, y monte et s'y tient droit, collé comme de la poix sur la selle, de telle sorte qu'on dirait un homme fait. Il le pousse, le

Lou pousse, lou maneje, e de cops d'esperous
Muche quan d'un mes hort soun joil es berturous ;
Quan se guigne deja lou haut genet d'Espaigne
Ou lous flancs traouessats d'un courtaut d'Allamaigne,
95 Que quan et ei dessus, d'un taloun calurous
Tant lou hé trepeja é lou rent escrumous,
Lou coueite houatejant d'un debat, d'ue coulere,
Qu'a plan besoing lous joils an de cingla la cere.
L'usance, sa dits om, rent mestrie à la fin :
100 Per atau lou cabdét, qu'ame tant l'arroussin
Que de jour é de neit, à tout punt, à tout'oure
Deu bese é remira james nou s'assadoure,
L'arneche richamens de quauque bét balous,
Regat de passamans, bourdat de frangilhous,
105 Lou mors bét é daurat, au canoun, à l'oulioue,
Flouquat bride é pitrau de quauque sede bioue,
L'estriout suberdaurat, que tout caut d'un la-la,
Mes prest saute dessus que si sabé boula.

---

manœuvre, et à coups d'éperons montre que son genou pourrait serrer une bête plus forte encore; il vise déjà le haut genet d'Espagne ou les flancs zébrés d'un courtaut d'Allemagne. Quand il est dessus, d'un talon pressant il le fait tant trépigner et écumer, le maîtrise en le fouettant, lutte et l'irrite, tant qu'il a bien besoin des genoux pour sangler la selle. L'usage, dit-on, finit par rendre maître. Ainsi le cadet aime tant le roussin, que jour et nuit, à tout propos, à toute heure, il ne se lasse jamais de le voir et l'admirer. Il le harnache richement de quelque beau velours rayé de passements, bordé de petites franges, d'un mors grand et doré au canon, à l'olive, d'une bride et d'un poitrail ornés de quelque soie vive, d'un étrier surdoré; et, le flattant d'un « la-la », il saute dessus plus prestement que s'il volait. De bonne mine, droit, assis exactement

Alindat é cos-dret, de madiche pagere,
110 Entre dus assietat deus arsous de la cere,
Esquie-canaulat, joil-hrem é came-dret,
Lou pé que guigne é bat l'aureille deu genet.
Aquiou lou tour d'un rond, lou long de la passade,
Dab la late à la man coumense la balsade,
115 L'alempie de bouts, de man é de faisoun,
Coum soun mestre escudé l'anseignat la leçoun,
E d'un pas mesurat lou coundusish é pousse
Deu pas au petit trot, deu galop à la cousse.
Arrode tout prumé, leugeramens bat trap,
120 E sus lou double rond destrape, atrape é sab
Lou galop pé-leugé, cot-tenut, horte-alene,
Quan bigourous aquiou se tournege é demene;
Cour, bire, tourne, ba, maneje de touts bens,
Sus lou dret, sus l'esquer, à traoués, peus estrems;
125 Danse, saute, boundish, boultege, piroüete,
Guimbe d'un pé fougous la plasente courbete,

---

entre les deux arçons de la selle, les reins cambrés, le genou ferme et la jambe droite, son pied est dirigé vers l'oreille du genet. Une cravache à la main, il commence la valse autour d'un rond, le long d'une allée; il flatte son cheval de la voix et de la main, comme le lui a enseigné son maître écuyer, et le conduit, avec méthode, du pas au petit trot, du galop à la course.

D'abord, il (le cheval) marche en tournant à légers petits pas; sur le double rond, il allonge, s'élance et prend le galop, pieds légers, tendant le cou et respirant fortement quand, vigoureux, il tourne là et se démène, court, vire, va, manœuvre de tous côtés, à droite, à gauche, en diagonale, d'une extrémité à l'autre, danse, saute, bondit, voltige, pirouette, dessine d'un pied fougueux la jolie courbette,

Se rehausse, s'enaire, é de man releouat,
Coum s'aoué d'un auset las ales maleouat,
Double lou saut, dispost, hausse la cabriole,
130 E, poussat d'esperoun, nou cour pas, mes s'enbole,
Rede, brounent é hort, mes rede que lou treit.

L'Arroussin.

Apres qu'et quite aquet, puge l'aute arreheit,
Cap-leouat, trepejant, rede é hort, qu'a sa trouigne
Muche trop cla qu'et ei arroussin de Gascouigne,
135 Pastengat eu pays oun l'aire é l'aliment
Rehourtish lou bestia taben coume la gent.
Qu'et a lou cap petit, estelat, courte-aureille,
Gran nasic, oueil-ubert, houeguejant, toutjour-beille,
Bouque-hresc, cot-reheit, rude-cling, large-pies,
140 Ardoun-pé, came-sec, de courpere plan pres,
Peu d'alesan toustat, tubaillat, loungue couë,
Alatat de darré coum las ales d'uë houë,

---

se rehausse, s'enlève, obéissant à la main, comme s'il avait pris les ailes d'un oiseau, double le saut avec agilité, hausse encore ses cabrioles, et, piqué par l'éperon, ne court pas, mais vole, roide, bruyant et fort, plus rapide que le trait.

Le roussin. — Après être descendu de ce cheval, il monte sur un autre, reposé, la tête haute, piaffant, roide et fort, qu'à son aspect on reconnaît évidemment être un roussin de Gascogne, élevé dans le pays dont l'air et la nourriture fortifient bêtes et gens. Il a la tête petite, tachée, l'oreille courte, la bouche fraîche, l'encolure relevée, le crin rude, la poitrine large, le sabot rond, la jambe sèche, la croupe bien prise; la robe est couleur d'alezan brûlé, pommelée, la queue longue, la croupe de la couleur des ailes d'une buse. Ni trop mince, ni trop gros, de moyenne mesure, il

Entretaillat é gros, de mouïene faisoun,
Alerte, esqueriquat, coume lou mestre soun,
145 Enillant, courredou, grape-terre, sautaire,
A la cousse brounent, au maneje boun aire,
James sus lou tribail arrelopi * ni las,
Counechent de soun mestre, amic deu coutelas,
Mutin sus tout quan auich tambouris é troumpetes.
150 Aquiou nostre cabdét balsades é courbetes
Ne hé mes que suou prat quan se ben lou boun temps
Noun hén lous craboutets, lous aignerous plasens,
E ta genequamens l'amaestre é cousséje
Que direts que madish l'arroussin se maneje;
155 Direts queu cabaillé, se noou besets de prés,
Ei un ome soulet que cour a quoate pés.
La came dab l'estriout s'empeute d'atau sorte,
E la bride à la man ei ue lie ta horte
Que la coueche qu'estrein de l'arroussin lou cos,
160 La bride dab lou bras, semble d'un madish tros.

---

est alerte et sémillant comme son maître, hennissant, rapide, piaffeur, sauteur, bruyant à la course, de bonne mine au manège, jamais rétif au travail, ni fatigué, distinguant son maître et ami de l'épée, mutin surtout, quand il entend tambours et trompettes. Quand vient la belle saison, notre cadet lui fait faire plus de valses et de courbettes que n'en font sur le pré les chevreaux et les gentils agnelets; il le maîtrise et le dirige si adroitement, qu'on dirait que le roussin va de lui-même; si on n'y regarde de près, le cavalier paraît un homme qui court avec quatre pieds. La jambe adhère si bien à l'étrier, la bride à la main est si bien liée, que la cuisse qui étreint le corps du roussin, la bride et le bras semblent faire partie d'un même corps.

* arrepropi.

L'esgrime.

En aquo de prumé nostre cabdét s'endresse.
E per aoüe coum cau d'un cabaillé l'adresse,
Coum aquiou dab lous pés, are aci dab las mas,
Apren, espadassin, lou joc deu coutelas :
Per aquo dab flourets ou d'espase soulete,
Cap é cap bigourous d'un aute s'acoulete.
Qui a bist dus moustis, de coulere gahats,
Sus lou debat d'un os ou d'un pan alugats,
Abrassats cos à cos, chic é chac, à las caches,
A cops de grosses dens esquissa * las garnaches,
Aquet pot maginas aquestes ataquats,
Man é man, pé é pé, de cap é d'oueil bandats,
Targats à prim, segond, à terses ou be quartes,
D'un pas hrem é dispost abarreja las cartes,
E bire aquiou man-drets, gran rebes, cop d'estoc,
Coume quan peirabat rede é hort, cop sus cop,

L'escrime. — C'est la première étude de notre cadet. Pour acquérir l'adresse d'un cavalier accompli, après les jambes, il exerce, en spadassin, ses mains au jeu des armes. Dans ce but, avec des fleurets ou une épée, il se prend tête-à-tête, vigoureusement, avec un adversaire. Si vous avez vu deux mâtins enflammés de colère se disputer un os ou un morceau de pain, se prendre corps à corps, chic et chac, se mordre et se déchirer les flancs avec les grosses dents, vous pouvez vous représenter ces combattants, main à main, pied à pied, la tête et l'œil tendus, parés en prime, en seconde, en tierce ou en quarte, mêlant les cartes d'un pas ferme et dispos. Ils font pleuvoir, adroits, grands revers, coups d'estoc drus et forts comme

* *Corr.* esquissas (?).

Per dessus lou pugnau, per debat, entre garde,
E cauque cop suou nas an d'estaubia la harde.
Aquiou de pantacha, de bouha noui a fin.
180 Ets hén l'arresolut, contrahen lou mutin.
Mes dessus tous lous cops à la prese ei la gouerre,
Quan s'endraben lous pés an des gita per terre,
Croutzen armes é bras, oun labets qui mes bau
Deu gipoun de soun ome hé gaïne au puignau.

La casse.

185 Mesurats are aquiou le brabe * a la besouigne **
E beirats lous eschors deu cabdét de Gascougne,
Que n'a sus lou menton mes de barbe qu'un oüeu,
E mes rede ei qu'un taure ou quauque puchant boüeu.
Mes aquo n'ei arren, bous beirats d'autes causes
190 Oun et hique lou sen, oun et merse las pauses.

---

grêle, coup sur coup, par dessus le poignet, par dessous, entre garde, quelquefois sur le nez pour économiser les habits; ils ne cessent, résolus et mutins, de panteler et de s'essouffler. Leur jeu le plus fréquent consiste à se prendre corps à corps, à essayer de faire tomber son adversaire par un croc-en-jambe; ils croisent armes et bras, et parfois le plus vaillant fait de la poitrine de l'autre une gaine à son poignard.

La chasse. — Jugez donc le courage aux actes, et vous verrez le cadet de Gascogne qui, n'ayant pas au menton plus de poil qu'il n'y en a sur un œuf, est plus vigoureux qu'un grand bœuf ou un taureau. Mais cela n'est rien; vous verrez d'autres choses auxquelles il applique son esprit et emploie ses loisirs. Comme le feu de son cœur

* barbe.
** besongne.

Coum a deu houec deu có lous brasses alugats,
Nou pense en arren mes qu'en da trucs é patacs.
Be quau que sus quaucoum la fougue be se passe,
Ou que saute, ou que lute, ou que courre, ou que casse,
195 A la casse sus tout peu bosc, peus camps, peus prats,
Que la casse ei en tout magine de coumbats;
E nou se hé finesse à la gouerre, en bataille
Qu'a la casse bét souen de madish nou la faille,
E lou mage dangé c'om bé courre au souldat,
200 Souen lou cour lou cabdét en aqueste coumbat.
Coum un souldat ques deu troubas en uë bataille
S'arme de touts coustats, é bo qu'arren noou failhe
Per defendes de touts, countre touts s'ataqua,
Deliberat james nou huge ni hlaqua,
205 Atau lou cassadou, que bo qu'a toute casse
Per touts locs, per touts traucs, soun atiral se hasse,
S'arnesche coume quau de cordes, de hilats,
De balestes é d'arcs propiamens atirats *,

---

enflamme ses bras, coups et horions, voilà son unique souci ; il faut que sur quelque chose sa fougue se passe, qu'il saute, lutte, coure ou chasse. La chasse surtout lui plaît, à travers bois, champs et prés, car la chasse, c'est l'image de la guerre ; il n'est ruse à la guerre qu'il ne faille aussi à la chasse, et les plus grands dangers qui menacent le soldat, notre cadet les court souvent dans ce combat.

Comme un soldat qui s'arme pour la bataille et s'équipe complètement, de sorte que rien ne lui manque pour la défense ni pour l'attaque, décidé qu'il est à ne jamais fuir ni fléchir, ainsi le chasseur qui pratique toutes les chasses et en tous lieux s'arme, comme il convient, de cordes, de filets, d'arbalètes et d'arcs bien montés, de bâtons sifflants,

* atitrats.

De bastous eschioulans, de croc é de houchine,
210 De lebrés, cas-courens, e d'auset d'arrapine :
L'Espaignul pipatat, Perdigoun seguassé,
Lou mes courrent Thibaut, en Huraut bousquassé,
Lou basset clapridou, lou moustin gouerde-borde,
L'escharnegou campish, lou limié tire-corde,
215 Pousse-lebe courniol, lou dogue hourratgé,
Lou lebré tire-leche, a courre pé-leujé,
Aquo soun lous souldats qu'et amie en tau gouerre
Per mountaignes o nauts, per coumes é per serre.
Noui a ren que lou hugue à courre n'a boula,
220 Qu'et aporte suou puign lou to-ho-hou la la,
L'Esparbé oueil-betout, lou mestre d'arrapine,
L'astou qu'ei lou que ten gouarnide la cousine,
Lou mountaignenc lané, lou faucoun, lou gerfaut,
Lou sacre é merilloun, lou houbreau bole haut.

---

de crocs et de fourches en fer, se pourvoit de lévriers, de chiens courants et d'oiseaux de proie. L'épagneul tacheté, Perdigon fouilleur de haies, Thibaut le plus agile à la course, Huraut excellant au bois, le basset à la voix glapissante, le mâtin garde-métairie, le bâtard qui imite les autres, le limier qui tire sur la corde, Courniol pousse-lièvre, le dogue fourrageur, le lévrier au pied léger qui tire sur la laisse, tels sont les soldats qu'il amène en cette guerre. Sur les montagnes et les hauteurs, par les vallons et les collines, rien ne lui échappe à la course ni au vol. Il porte sur son poing le « toho-hou-la-la », l'épervier à l'œil perçant, le maître de rapine, l'autour qui remplit la cuisine, le lanier montagnard, le faucon, le gerfaut, le sacre, l'émerillon, le hobereau au haut vol.

La casse de l'auset.

225 E dab la un d'aquets se mire en la campaigne
Lou cabdét escoudit, é de plaze se baigne
Quan lou se be suou puing tout encapairounat,
Bandat d'oueil é de man, un pauc à l'espanat
De sous cas trailladous, é faucounié cridaire,
230 Per que doungue à l'ausét atau coume cau l'aire,
Quan bole la perdic. « Ho, traille, coumpaignoun,
« Ho, leue la d'aci, dits l'aute, Perdigoun »,
Truc de ça, truc de la, que tout d'un cop brounente
Bous besets la perdic, allarmade de crente,
235 Bisade en tau segas, quan, expert, lou cabdét
Tire lou capairoun é leche ana l'ausét.
Agare qu'et ne ba, houatejant d'ale é d'urpe
Dequie que la perdic de la man et asurpe,
L'abat d'un cop de jouil, l'atuque d'ale e bec.
240 Que si lou faucounié ei tant sie pauc durbec,

La chasse à l'oiseau. — L'alerte cadet se fait un plaisir d'aller en campagne avec un de ces oiseaux, et se baigne dans le plaisir quand il l'a enchaperonné sur son poing, l'œil bandé et tenu à la main ; il se tient un peu à l'écart de ses chiens traqueurs et de son fauconnier criard, pour donner assez de champ à l'oiseau quand la perdrix s'envolera. « Ho! traque, compagnon ; ho! fais-la lever d'ici, dit l'autre, Perdigon. » Coup par-ci, par-là ; brusquement on voit la perdrix bruyante et effarouchée, arrêtée dans la haie ; alors l'habile cadet enlève le capuchon et lâche l'oiseau. Celui-ci s'élance, agitant les ailes et les serres jusqu'à ce qu'il lie la perdrix de la griffe, l'abatte d'un revers de patte et la frappe du bec et de l'aile. Si le fauconnier est

Si n'ei boun courredou, s'ei malau de la goute,
Troubara que lous cas bouten l'auset en route :
Quan amante la prese é nou la bo lecha,
Que lou goulut Citroun coumense deu cacha.
245 Que coume lous pastous s'ahanen à la gourre,
Atau de la perdic hén lous cas à la hourre.
Arribe lou cabdét, lous countente coum pot;
A quadaun deus cas da lou boussin deu cot,
E per so que l'ausét ei mestre de la prese,
250 Bengut adret coum quau à la juste remese,
Lou se tourne suou puing an deu bailla sa part,
La coueche é lou cerbet, ou lou peich quan ei tart.

La casse des cas courrens.

Bela d'aquet journau la besouigne plasente,
Dequie que l'endouman, si lou jour l'acountente,
255 Bengue dab cas courrens é leche deus lebrés,
Per ac dise au pé junt à la lebe de prés.

---

un peu novice, s'il n'est bon coureur ou souffre de la goutte, il trouvera les chiens en train de faire disparaître l'oiseau ; l'un couvre la proie et ne veut pas la lâcher, le goulu Citron commence à la meurtrir avec ses dents, les chiens se pressent pêle-mêle sur la perdrix comme les bergers sur les porcs. Le cadet arrive et les contente comme il peut. Il donne à chacun des chiens un morceau du cou, et, comme l'oiseau qui a fondu droit sur la remise est l'auteur de la victoire, il le remet sur son poing afin de lui donner sa part, la cuisse ou la cervelle ou, quand il est tard, la poitrine.

La chasse aux chiens. — Cette journée agréablement passée, le lendemain, si le temps est favorable, il part avec les chiens courants et des lévriers en laisse pour lutter de vitesse avec le lièvre. Alors le maître de la chasse, en sif-

Aquiou d'un eschiulet lou mestre de la casse,
D'un cournet asserpat toutes sas gens amasse.
S'arruen touts de frount, coum quan ban à l'assaut;
260 La un bach, l'aute à plen, é l'aute sus un haut,
Oueil-tenut é bandat, ten lou cap é l'aureille
Per lecha lous lébres quan la lebe s'esbeille.
L'un cride : « arré curtet! » é l'aute : « ho la-la! »
« Aci drom! » sa dits un, l'aute « bele-bous-la! »
265 « Ho, pigoun, cour assiou! ha bire, bire, bire! »
E labets lous lebrés a qui mes hort s'estire,
Are au long d'un bareit, are lou long d'un prat,
Tantos haut, tantos bach, à cabsus, à cabbat;
A qui l'aura prumé, cas, lebrés se coumbaten
270 Dequie que l'arruhaut ou la lebe ets abaten,
E la hen cuiqueja. L'un l'arrape entau cot,
L'aute dret aus arneils, é l'aute coume pot.
Un pelat, un musséc, un cachat, uë dentade,
Bet souen lou cassadou la trobe miei minjade.

---

flant ou au bruit d'un cornet, réunit tous ses gens. Ils s'alignent de front comme pour monter à l'assaut, l'un dans un bas-fond, l'autre en plaine, l'autre sur une hauteur, l'œil, la tête et l'oreille tendus, pour laisser aller le lévrier, quand le lièvre s'éveillera. L'un crie : « Arrière, Courtaud! » et l'autre : « Ho! là là! » « Il dort ici! » dit l'un, et l'autre : « Le voyez-vous-là? Pigon, cours ici! Ha! tourne, tourne, tourne! » Les lévriers tirent sur la laisse à qui mieux mieux le long d'un guéret, puis d'un pré, tantôt haut, tantôt bas, montant, descendant; chiens et lévriers luttent à qui l'aura le premier, jusqu'à ce qu'ils abattent le lapin ou le lièvre. Tandis qu'il pousse son dernier « couic », l'un le saisit au cou; l'autre aux reins, l'autre où il peut; ils l'écorchent, le mordent, le déchirent si bien que, souvent, le chasseur le trouve mangé à demi.

De la boup.

275 La boup qu'enten aquo, se saube, coume pot,
Per detras lou seguas, au petit pas, au trot,
Tout dret enta la tute, ou saute en la garene.
Aquiou de touts lous cas la troupe se demene,
Que se touts n'an sentit l'esclau é lou herum ;
280 En un cop de cournet, nou n'i manque pas un.
Augits un clapiment, us lairets, uë biahore :
Nou la quiten james que nou l'agen dehore
Arrepade au coulet, oun per forse labets
Lou hén arregala la clouque é lous pourets.
285 Las hemnes sus aco leouen uë cridadere
Per tout lou bourdalat : « O coumai, gouere, gouere,
Prese é morte ei la boup, donguam aus cassadous,
Que la cause s'ac bau, lous pourets é capous.
D'autes n'esperiran, que la gourmande bouque
290 De la traidoure boup n'engloubira la clouque. »

Du renard. — Le renard, qui entend cela, se sauve comme il peut, à l'abri des haies, au petit pas, au trot, tout droit à son terrier, ou saute dans la garenne. Alors la meute se démène; si tous n'ont pas flairé la race et le fumet, un coup de cornet suffit : pas un ne manque à l'appel. On entend des glapissements, des aboiements, des cris; ils ne s'arrêtent que quand ils l'ont tiré du terrier, pris à la gorge et lui ont fait rendre par force poule et poussins.

Là-dessus les femmes se mettent à crier à travers le hameau : « Oh, commère, voyez, voyez, le renard est pris et tué! Donnons aux chasseurs, la chose en vaut la peine, poulets et chapons. D'autres nous viendront, car la bouche gourmande du traître renard n'avalera plus la couveuse. »

Bela coum lou cabdét, en nada oure deu jour
N'a cesse ni repaus, mes que l'aigue que cour,
Que deu plase qu'et pren tout lou jour à la casse,
Ses beoue ni minja tout d'ue tire lou passe.
295 Are casse lou loup, are au cerbi courrent,
Are ben ataqua lou sangla claque-dent.
Trie de touts sous cas lous mes bieils de la mute
Qu'an deu sangla sentit é lou fort é la tute;
Pren limiés, cas courrens, lou dogue abenturat,
300 Qu'a souen lou cot deu loup dab la dent mesurat;
Arme sous païsans, sous bailets, d'atau sorte
Que per s'en defensa la bestie n'ei prou horte,
Se leoue de matin, é justamens et sort
Quan lou sangla dentut s'arretire entau fort.
305 S'aüests bist l'espioun que gouerde dab finesse
Las coundutes é traucs * de quauque fourtalesse,

Voilà comment le cadet n'a, de toute la journée, aucun moment de repos, pas plus que l'eau qui court. Le plaisir que lui donne la chasse est si grand qu'il passe la journée sans répit, même pour boire ou manger.

Tantôt il chasse le loup, tantôt le cerf rapide, tantôt il attaque le sanglier grince-dents. Il choisit les plus vieux chiens de la meute, qui ont flairé le fort et la bauge du sanglier. Il prend limiers, chiens courants, le dogue avantureux, dont la dent a souvent mesuré le cou du loup. Il arme ses paysans, ses valets, de telle sorte que la bête ne pourra résister. Il se lève matin et sort au moment où le sanglier bien endenté se retire en son fort.

Comme un espion qui reconnaît habilement les chemins et avenues d'une forteresse, le cadet fin chasseur, avec son

* traues.

Ahitats lou cabdét à la casse entenut,
Quan ben dab lou limié, pas à pas, oueil-tenut,
Rebisita lou jas oun lou coumpaignon gause
310 Debat quauque bruchoc prene la hresque pause;
Quan leche finamens guisades* é seignaus,
Per nous bese suou heit ni decebut ni faus,
Merque deu pé lou loc é senteneles boute
Que didegen segu é lou pas é la route
315 A la troupe que ben assailli lou maubat.
Aquiou noste cabdét, resoulut au coumbat,
Coumense lou defis d'uë petite tan-tare,
Acarne sous souldats é de mine é de care :
« Goué l'aquiou, ho, Miraut, au, hale, can, tran tran,
320 Saube qui pousque leu lous que couratge n'an. »
Que lou porc emmalit espie oun dongue, oun morgue,
He claqueja las dents coume martets en horgue,
Hen lous cas peu bet miei coum qui hé nougaillous.
« Baul'aci, dits labets lou cabdét furious,

---

limier, pas à pas, l'œil tendu, inspecte le gîte où le compagnon ose prendre le frais sous un buisson. Il laisse habilement marques et signaux pour n'être dans son entreprise ni déçu, ni trompé, marque du pied l'endroit et pose des sentinelles pour indiquer sûrement le passage et la route à la troupe qui vient assaillir la bête féroce. Alors notre cadet, résolu au combat, commence le défi par une petite fanfare, anime ses soldats de mine et de visage : « Le voilà, ho! Miraut, au hale, chien, tran-tran, sauve qui peut pour les lâches ! » Le porc regarde, furieux, où il pourra charger et mordre, fait claquer ses dents comme marteaux en forge, découd les chiens comme on fend des noix. « Le voilà, dit alors le cadet, furieux; le voilà, le fuyard ! Hale, chien, hale,

* grisades.

325 Baul'aci lou fuiart, hale, can, hale, hale! »
Bous beirets en Brifaut é lou dogue que hale,
Ataquen à moussecs, piquen dab lou hissoun
Sus la couë au sangla, suou couechot, suou mourroun,
Chip, chap, un clapiment, us lairets, uë biahore :
330 « Bire aci, bire aquiou, aci, ô, gouere tu, lahore,
Ho, courrets l'au daouant, ho, birats per estrem,
Ho, gouereu, que s'en ba, ho, tourne aci, que ben. »
Labets noste cabdét sus tout aute s'ahane,
Debare deu chibau, gahe la pertusane,
335 S'ataque cos à cos dab lou porc herissat
Qu'arribe suou camin brounent, terre-amussat,
Courrent é furious, escrumous de coulere.
Mes atau coume bo sauta sus la cendere,
Lou casse-poou cabdét, d'un bras nerbut é hort,
340 Pousse à traoués lou flanc, l'ajace à terre mort.
Quant é quant d'un tran-tran à la retreite apere
La troupe que peu bosc esparriquade s'ere :

---

hale! » Aussitôt Brifaut et le dogue qui se précipite attaquent en mordant, piquent avec leur dard le sanglier à la queue, à la cuisse, à la hure, chip, chap : glapissements, abois, cris : « Viens ici, viens là; ho! regarde là-bas; ho, courez-lui sus, en avant, de côté! Le voilà qui s'en va, le voici qui vient. » Alors notre cadet s'empresse le premier, descend de cheval, saisit la pertuisane, attaque corps à corps le porc hérissé qui arrive sur le chemin, bruyant, le groin terreux, rapide et furibond, écumant de colère. Mais au moment où il veut sauter sur le sentier, le cadet brise-peur, d'un bras nerveux et fort, pousse l'arme dans son flanc et l'étend raide mort. Alors, d'un tran-tran, il sonne la retraite de la troupe qui s'était dispersée dans le bois : « Aux chiens! aux chiens! » crie le valeureux qui a

« Theau cas, theau cas », cride lou pouderous
Qu'ataquat cos à cos lou sangla furious.
Augits que pauc a pauc cesse la cridadere,
E besets que lous cas, taleu qu'et lous apere,
Benguen à la curée deu sang d'aquet sangla,
Qu'et hé de pauc de pan é hourmatge mescla,
Per tau qu'alicherrits à ta boune ripaille
L'aute cop au sangla ahisqua nou lous caille.

La fin de la casse.

Labets noste cabdét, alaguiat deu tribail,
Renbie entau castét las gens é l'atirail,
E s'en passe peu bosc oun la gaïe berdure
E lou houeillatge espes tremole à la hresqure
D'un eschaure à la care auta hresc é ta dous
Qu'et alempie aquiou de soun tribail audous
La pene de plase é escoute l'aiguete
Que gargote en l'arriou douce, clare é hresquete.

---

lutté corps à corps contre le sanglier furieux. On entend peu à peu cesser les cris et on voit aussitôt le chien venir à l'appel pour la curée ; on trempe un peu de pain et de fromage dans le sang de la bête, afin qu'alléchés par cette ripaille, on n'ait pas besoin à l'avenir de les exciter à chasser le sanglier.

La fin de la chasse. — Alors notre cadet, lassé du travail, renvoie au château les gens et l'attirail, et se promène par le bois où la riante verdure et le feuillage épais tremblent à la fraîcheur. Un vent frais et doux, soufflant sur son visage, calme par sa douceur la fatigue de son audacieux travail, et il écoute le murmure des eaux du ruisselet qui coulent douces et fraîches. Il regarde, l'œil tendu, la guerre

Abite, oueil-tenut, la gouerre deus auséts
360 Ques pelegen entre ets à cops d'ales é becs.
Abarrege qui pot a hiu hiu, tire-bire,
Ire lou có d'aquet, hausse, bire, rebire
Lou cabdét a la gouerre. Aquet petit coumbat
Deu noste cassadou é l'arme é lou có bat,
365 L'alugue de desi, lou hé dise eu couratge
Qu'ét se beira un jour mille cops d'aouantatge,
Més gran que sous aujos é nou soun de present,
Faute d'abenturas, la pluspart de la gent.
Se bertat ei lou brut de la noubelle dade
370 Qu'en quauque loc bét louing an gouerre publiquade,
Que la troumpete toque é que lou tambourin
Deschide lou souldat, allarme l'arroussin.

Lou commensamen de la gouerre.

Labets noste cabdét, sus aquet nom de gouerre,
Arruhe lou chapeu é trepeje la terre,

---

des oiseaux qui se déchirent à coup d'ailes et de becs. Se garde qui peut (?) à hiu, hiu, tire, vire, ire; le courage de celui-là hausse, tourne, ramène le cadet à la guerre. Le petit combat émeut le cœur et l'âme de notre chasseur, l'enflamme de désir, lui fait dire avec courage qu'il sera un jour mille fois plus grand que ses aïeux et que ne le sont la plupart de ceux d'aujourd'hui faute d'aventures. Oui, il le sera, s'il est bien vrai, comme le bruit s'en est répandu, qu'une guerre a été déclarée bien loin, que la trompette sonne et que le tambour éveille le soldat et fait dresser les oreilles du roussin.

Le début de la guerre. — Alors notre cadet, à ce mot de guerre, redresse son chapeau et trépigne, parle de

375 Parle de s'arnecha é s'en ana peu moun *
Buscailla dab aunou la glorie é la bansoun.
« Couratge, dits labets, tout en hé la camade,
Are ei la cause eu moun qu'aouïe mes desirade.
A la gouerre, à la gouerre, aquiou haram bareit,
380 Aquiou beiram lous qu'an poupat de boune leit,
Que nou soun espaurits, qu'an lou có é l'adresse
Per courouna d'aunou lou naturau noublesse. »
D'aquet pas, resoulut é bragard compaignoun **
Coum auich arretrouni lou tou-pou-tou-po-toun,
385 Que, de la part d'un tau capitani, coumande
A tout brabe souldat que bouille este de bande,
Que se rende suou loc oun beira lou drapeu
Per prene armes que quau, é la solde autaleu,
Lou seguich à l'aprés, s'enrolle coum un aute,
390 Nou pas que nescerous de la solde se chaute,

---

s'équiper et de s'en aller par le monde amasser avec honneur gloire et renommée. « Courage, dit-il en gambadant, voici ce que je désirais le plus au monde. A la guerre, à la guerre; là nous nous tracerons notre sillon et on connaîtra ceux qui ont têté de bon lait, qui n'ont pas peur et qui ont assez de cœur et d'adresse pour couronner d'honneur leur noblesse native. » De ce pas, compagnon résolu et courageux, entendant retentir le « tou-pou-tou-pou-toun » qui, de la part de tel capitaine, commande à tout brave soldat qui veut s'engager de se rendre à l'endroit où est le drapeau pour prendre les armes et toucher immédiatement la solde, il le suit et s'enrôle comme un autre, non pas que, besoigneux, il tienne à la solde, ni qu'il lui faille emprun-

* mon.
** coumpaignon.

Ni queu hasse besouing d'emprounta caucoumet,
Solde é gaing de souldat pauc de cause ei per et,
Més per aprene plan coume cau soun aufici :
Cau esta prumé clerc qu'aoue lou benafici,
395 E dits om boulentés que noui ya tau abat
Que coum aquet prumé que boun monge ei estat,
Qu'aquet enten un feit que n'a heit loung usatge;
La mestrise toustem seguish l'aprendisatge.
Et per amo d'aquo lou soldat degessit
400 Nou bo pas este cap prumé qu'aoue aubesit.
En aqueste mestié cau passa per las piques
E cau coume lou lin, quan leche les ariques,
Este maillat, bargat, é hén coume deu hust
Espiquassau prumé que n'ane dret é just.

Lou souldat.

405 Are s'arme coum quau é se boute en pousture;
Sus lou mourrioun daurat la plume à l'abenture

---

ter quelque chose (solde et gain de soldat comptent peu pour lui), mais pour apprendre bien convenablement son métier. Il faut être clerc avant d'obtenir le bénéfice, et, suivant le proverbe, il n'est si bon abbé que celui qui fut auparavant bon moine. Celui-là connaît un art qui l'a longtemps pratiqué; la maîtrise vient toujours après l'apprentissage. C'est pourquoi, devenu soldat, il ne veut pas être chef avant d'avoir obéi. Dans ce métier, il faut d'abord passer par les piques et, comme le lin, quand il laisse l'écorce, être maillé, teillé, et, comme la poutre, être équarri à la hache avant d'être droit et juste.

Le soldat. — Maintenant il s'arme comme il convient et se met en posture : sur le morion doré la plume jetée

Mesclade de coulous, tau coum a l'esperit
Alerte, abenturat, esbeillat, esmerit,
Plen d'aunou, de bertut, é ardurous d'embeje
410 Qu'a traoués lous soldats sus tout aute om lou beje,
Qu'om l'arremerque plan, queus enemics gouarrés
Parlen toujour dab et puch qu'et ei deus prumés.
Aquiou nou manque pas la mandille broudade,
La spase à soun coustat, toute suberdaurade,
415 Ab la crespine d'or lou bragart fourniment,
Lou petit pouberin dab madich parament.
Sus lou cot de Milan l'arquabouse lusente,
Qu'a plan la serpentine é fliscante é prusente,
Lou canoun arreheit sus lou boués merquetat,
420 Per qu'aje tout amasse é berou é bouentat;
Perbesit d'atirails, bales, cordes é poudres
Cache-mesche é de tout mes que noun quau de soubres.
Are bejam lou nous coum dira sa leçoun
Condusit, endressat deu capitani soun.

à l'aventure, de couleurs bigarrées, pareille à son esprit alerte, aventureux, éveillé, vif, plein d'honneur et de vertu, brûlant de l'envie de se distinguer parmi les soldats, de se faire remarquer, et désireux que les guerriers ennemis s'adressent d'abord à lui puisqu'il sera au premier rang.

Rien ne manque: mandille brodée, l'épée toute dorée au flanc, avec la crépine d'or et le brillant fourniment, la petite poire à poudre ornée de même; sur le cou la brillante arquebuse de Milan, à la serpentine cliquetante et coupante, le canon encastré dans un bois marqueté, à la fois belle et bonne. Il est pourvu d'accessoires : balles, cordes, poudre, cache-mèche; il a de tout plus qu'il ne faut.

Voyons maintenant comment, conduit et dressé par son capitaine, il dira sa leçon. Lorsqu'il conduit cette compa-

425 Que coum hique en bataille aquere coumpaignie,
La luë que peu ceu las esteles amie
Nou se prése pas tant deu lugran oueil-besiat
Coum aqueste d'aoue un ta brabe souldat.
Et l'ame subertouts, l'apere é lou coumande
430 Mes souen qu'aute souldat que sie en toute la bande.
Mande lou Capitani ou be lou loctenent,
L'enseigne ou lou sarjant, et ei tout aubesient,
Toutjour prest, affaitat, coum'en nopces d'auséres,
Nou lou trigue queu temps que hasen à de béres.
435 Bous beirats quauque cop lous souldats espaurits,
E sus ue caude allarme esglasiats, eschaurits,
Des bese à nou pensa, ses poude bouta en targue,
La troumpete suou nas que lous soune à la cargue,
Lou tambourin brounent qu'amie un terretrum
440 Qu'ademest touts aquets nou s'en trobe pas un
Mes prest é resoulut qu'aje la man à l'arme
Qu'aquet que demouraoue aureille ubert l'alarme.

---

gnie au combat, le chef apprécie ce brave soldat autant que l'astre à l'œil étincelant apprécie la lune qui mène dans le ciel le chœur des étoiles. Il l'aime par-dessus tous les autres, l'appelle et le commande plus souvent qu'aucun autre soldat de la troupe. Quel que soit celui qui le commande, capitaine, lieutenant, enseigne ou sergent, il obéit. Toujours prêt, paré comme pour une noce d'oiselle, peu lui importe le moment où il faudra le faire pour de bon. Parfois l'on peut voir les soldats épouvantés, terrifiés, glacés par une chaude alarme, entendant, au moment où ils y pensent le moins, avant d'avoir pu se mettre en garde, la trompette leur sonner la charge sous le nez et les tambours résonner à faire trembler la terre. Parmi eux tous, aucun n'est plus résolu, plus empressé à mettre la main aux armes que notre cadet qui veillait, l'oreille tendue vers l'alarme.

Seguich assegurat tout tenut é bandat
Lou capitani soun ques presente au coumbat
445 Per saluda de prés las troupes arribades
D'un salvé perfumat de forse arquabousades.
« Tire », sadits labets, d'un oueil tout escusé,
Lou Capitani soun à noste arquabousé.
Aquo dit, lou besets d'uë targue gloriouse,
450 Cos bandat é pé-ré, afusta l'arquabouse,
Tout dret à l'enemic, bandat d'oueil é de man
Per plantau suou gipoun un Requiem æternam.
Aquo heit, et recargue é biste, bale en bouque,
Se noou repoussen leu, un à un lous ajouque.
455 Queu canoun alugat s'esclatara mes leu
Qu'et se beje sadout d'embia gens entau ceu.
Brabe é scarrabeillat, que n'a ni fin ni cesse
Qu'a grans pics n'aje heit uë carrere en la presse
Doun sort tout ahumat, ahouegat é sagnous,
460 Qu'et semble un maseré demest sous coumpaignous.

Il suit avec assurance et attention son capitaine qui arrive au combat pour saluer de près les troupes ennemies d'un « salve » parfumé de force arquebusades. « Tire », dit alors à notre arquebusier le capitaine en le regardant de côté. Cela dit, on le voit tout glorieux, le corps ferme et la jambe raide, viser les ennemis de son arquebuse, l'œil et la main tendus pour planter sur leur poitrine un « requiem æternam ». Cela fait, il recharge et, vite, la balle à la bouche, s'il n'est pas repoussé, il les couche par terre un à un. Le canon enflammé éclatera avant qu'il soit fatigué d'envoyer des gens au ciel. Brave, alerte, il n'a ni fin ni cesse qu'à grands coups il n'ait fait dans la mêlée un sentier d'où il sort couvert de fumée, de feu et de sang, pareil à un boucher au milieu de ses compagnons.

Aquiou poudets counegue, en l'obre coumensade,
Quin sera aquet oubré se Diu lou da begade.
N'ei pas coume besets un tas d'aquets couquis,
Que coumbaten aus champs e marchen per païs*,
465 Que noui lechen arren, gourmanden, panoutejen,
E per amo d'aquo aquets truans gouarrejen.
Mas aquest autamens espere, tout bandat,
De gouasaignas à pics aquet nom de souldat,
Gaha sur l'enemic la boune noumeade,
470 Qu'aquo, nou pas pana, ei bioue à la souldade.
Coum arriben la neit an de s'arrepaira
Nous s'aten dab aquets que se bon empara
De quauque boun loutgis per pluma la garie
E serqua lou boun leit de l'oste, oun que ques sie.
475 Si cau s'arrepausa, qu'et se trobe un pauc las,
Se hé de la mandille un moufle matalas,
Deu fourniment cabsé, de l'aspase espounere
E l'arquabouse drom, segu, debat l'aschere.

A ce début on peut connaître ce que sera l'ouvrier, si Dieu lui prête vie. Ce n'est pas un de ces coquins qui font la guerre aux champs et foulent le pays sans y rien laisser; voraces et pillards, ces truands ne se font pas soldats pour autre chose. Celui-ci a bien d'autres visées, il veut gagner à la pointe de l'épée ce nom de soldat et acquérir sa renommée aux dépens de l'ennemi, car c'est cela, et non faire la rapine, qui s'appelle vivre en soldat.

Lorsque, à la nuit, on arrive au gîte, il ne suit pas ceux qui vont s'emparer de quelque bon logis pour plumer la volaille et prendre le meilleur lit de l'hôte, où qu'il soit. Si la fatigue le contraint à se reposer, il fait de sa mandille un souple matelas, un oreiller du fourniment, de son épée la bordure et il dort en sûreté, l'arquebuse sous son aisselle. Si

* Ce vers est placé avant le précédent et *coum baten* écrit en deux mots.

Que si ben, coum om bé, l'allarme a miege-neit
480 Jou pagaré per et si lou troben au leit.
Qu'et sent ja lou herum de prumé que l'allarme
Deu plumassé souldat n'aje heride l'arme.
Soun capitani enquoé lou leze noou da pas
Do joüi per trop souen d'aquet magre soulas.
485 Que coum lou bé esbeillat é toustem en cerbele,
Quan ei besouing la neit de pausa en sentenele
Ome que sie segu suou bét plan d'un camin,
Lou hé bouta la barbe à l'arros deu maitin,
Oun lous pés sus lou glas; las mas é lou bisatge
490 Senten lou boun soujour d'aquet aprendissatge.
Mes aquo n'ei arren, glas, tourrades é neu,
Qu'et ac hourrupe tout auta dous que lou meu :
Lou desi d'este gran en la hret l'escauhure,
L'acoustume au mau temps coume en sa noiriture.
495 Are lou general a heit commandament
De desloutja d'aquiou dab tout lou regiment

---

l'alarme sonne à minuit, comme cela arrive parfois, je jure de payer pour lui si on le trouve couché. Il flaire d'avance le danger, avant que l'alarme n'ait glacé le cœur du soldat trop ami de la plume.

Son capitaine ne lui donne pas trop souvent le droit de jouir de ce maigre repos. Le voyant éveillé et la tête toujours en travail, quand il faut placer, la nuit, une sentinelle sûre au beau milieu d'un chemin, il lui fait mouiller sa barbe à la rosée du matin; les pieds sur le sol glacé, ses mains et son visage éprouvent les délices de cet apprentissage. Mais cela n'est rien : glaces, frimas et neige sont pour lui aussi doux à savourer que du miel. L'ambition lui tient chaud quand il fait froid et lui fait supporter le mauvais temps comme une chose toute naturelle.

Voici que le général a commandé au régiment de dé-

Per ana, resouluts, en toute diligence,
Abate quauque fort ques boutaoue en defense,
Que s'arrehortichsé de murrailles, souldats,
500 Per empacha lou feit doun soun deliberats,
Oun per tan de grans pics, tan de cops d'arquabouse
Que da noste souldat, l'entreprese ei urouse.

Heits de gouerre.

Are soun commandats coume gens de bigou,
Qu'an lou houec en la man, en la teste l'aunou,
505 Daouant quauque gran fort, en bile ou en bourgade,
Per leouan l'enemic que la ten assietgeade,
Ou per anai deguens, é soustengue l'assaut,
Doun noste gran souldat, trop ardurous é caut,
Aporte dab aunou, d'ademest la mourtaille,
510 Mille pics, ta pregount ere sus la bataille.
Are an lou mandament de passa à tout traoués
D'un troupét que n'a fin de tant d'arquabousés,

---

camper pour aller résolument et vite abattre une redoute qui se mettait en défense, se fortifiant de murailles et de garnison pour s'opposer à l'exécution de leur plan. Notre soldat, par ses grands coups d'épée et ses arquebusades, contribue au succès de l'entreprise.

Faits de guerre. — Tantôt ils reçoivent l'ordre, comme gens d'énergie qui ont le feu à la main et l'honneur en tête, d'aller devant quelque place forte, ville ou bourgade, pour en chasser l'ennemi qui l'assiège, ou de s'y enfermer pour soutenir l'assaut; là notre grand soldat, trop ardent et chaud, rapporte du milieu de la boucherie mille blessures honorables, s'étant jeté en pleine mêlée. Tantôt on leur confie la mission d'enfoncer une nombreuse troupe de piquiers, hallebardiers, mousquetaires et gendarmes à travers

Piqués, halabardés, mousqueterous, gendarmes,
Per un camp alugat é de houec e d'alarmes,
515 Oun lous pics é lous cops plaouen, coum en aoust
Peirabat hort espes suou cabeil, sus lou moust.
Tant qu'en despieit deu camp ets carregen l'ourdille
E lous bioures doun bon abituailla la bile,
Passen, baten à pics, à cops de touts estrems,
520 Hen un camin tout nau, abarregen* las gens.
Aquiou noste souldat escriou sa nomeade
Sagerade deu ploum de mante arquabousade,
Passe de la faissoun en touts autes coumbats,
Benguts à nou pensa, ou be deliberats.
525 Deja tout entenut, tout ginéc, tout adresse,
Tout sen, tout esperit, tout bragard, tout noblesse,
Desirous d'este dit prumé d'armes é có
Sus tout aute souldat que desire é que bó
Merita en breu de temps las charges aunourades
530 En tout un gran païs, é puchantes armades.

---

un camp plein de feu et d'alarmes, où les coups pleuvent épais comme la grêle en août sur le maïs et la vendange.

En dépit du camp, ils transportent les effets et les vivres pour ravitailler la place, passent frappant d'estoc et de taille de tous côtés et percent un chemin tout neuf en balayant les ennemis.

Là, notre soldat écrit sa gloire, scellée du plomb de mainte arquebusade, et passe de même sorte en tous autres combats livrés à l'improviste ou prémédités. Déjà entendu, habile, tout adresse, tout sagesse, tout esprit, brillant et plein de noblesse, il désire surtout être dit le premier, d'âme et de cœur, parmi tous les autres soldats, mériter vite les charges honorées dans tout un grand pays et dans de fortes armées. Le nom de grand guerrier est l'ardent tison qu'il a

* abarrege.

Lou nom de gran gouarré ei l'ardurous tisoun
Qu'et a pres eu cendré de s'antique maisoun
Per un jour l'aluga, é serbi de lanterne
A tout un moun de gens qu'a la fin et gouberne.

Lou sietge.

535 Are bous lous besets, arme en man, oueil-tenuts,
A la teste d'un camp autant d'enfans perduts,
Peu païs enemic espourga la carrere,
Per que pousque au segu de l'armade gouarrére
Passa tout lou traïn, bagatges, mounitious,
540 Armadures é gens, atirails é canous,
Tout dret enta la bille é plasse ja merquade,
De tout aquet païs la prumere assietjade;
Aquiou ei lou plasé de bese aqueherit,
Empressat de la man, de cos é d'esperit,
545 Noste balent Gascoun, que passe d'industrie
Touts lous brabes souldats d'aquere compaignie,
Deu bese eu gran desi qu'et a d'este loutjat
A pam de gat deu fort, à ribe deu foussat,

---

pris au foyer de son antique maison pour l'allumer un jour et en faire le flambeau de tout un peuple qu'il gouvernera.

Le siège. — Alors on le voit, armes en mains, œil tendu, à la tête d'une troupe d'enfants perdus, faire place nette à travers le pays ennemi pour que tout le train, bagages, munitions, armes et gens, attirails et canons arrivent droit à la ville que l'on a décidé d'assiéger la première. Là on a plaisir à voir, ardent, empressé de la main, du corps et de l'esprit, notre vaillant Gascon, le plus industrieux de tous les soldats de cette compagnie, de voir son ardent désir d'être logé au pied du fort, au bord du fossé,

Tout ris de l'esperoun, prés de la case-mate,
550 Per esta deus prumés quan l'armade se bate,
Quan hassen uë sourtide é quan lous assietjats
Lous bouilen empacha d'este ta prés loutjats.
Aquiou n'arren que pics é cops d'arquabousades,
Force cops de mousquets, force de canounades,
555 Injuries é grans crics : « Ha, gregous! Ha, poultrous!
« Lairous, coucuts, pé mots, canaille, boujarrous! »
Ajustats man é man, pé é pé, terre à terre,
Puing é puing, bras à bras, d'uë coulerouse gouerre,
Se gita de grans pics, grans cops de coutelas,
560 Abraqua came é cot, debara muscle é bras
Sus lou debat d'un pas, d'uë paret, d'uë barriere,
Que per gouarda lou fort lous hé grane nescere,
Oun bous besets toutjour noste brabe cabdét
A gorge de canoun, à punte de coutét,
565 Escana de sa man é paoua aquere terre,
Mes espes que caillau de la gent qu'et aterre.
Aquiou donc s'enhortish, hé lou retranchament
Lou mestre hasardous deu prumé regiment.

---

au ras de l'éperon, près de la casemate pour combattre au premier rang, quand les assiégés sortiront pour les éloigner de la ville. Alors ce ne sont que coups et arquebusades, mousqueterie et canonnades, injures et grands cris. « Hé gredins! hé poltrons! voleurs, cocus, pieds-mous, canailles, gens de rien! » Main à main, pied à pied, terre à terre, poing à poing, bras à bras, ils se battent, furieux, se lancent de grands coups de pointe, abattant avec l'épée jambe et cou, défont épaules et bras en se disputant un passage, un mur, une barrière qui commandent la forteresse. Là, on voit toujours notre brave cadet, à la gueule du canon, à la pointe du couteau, assommer les gens de sa main et en paver la terre plus épais que cailloux. Alors le chef

E lou souldat gascoun hurate é contournege
570 Per bese s'ets auren de sorti nade embege.
Nou se cesse james de tira de grans cops,
Afustat d'arre-oueil en touts traucs, en touts locs,
Suou trauc d'un gabioun, d'un craneau, d'uë tourrelle
Per trauqua lou gipoun de quauque sentenelle.
575 E l'armade entretant, loutjade coume quau,
Atele lou canoun, coumense d'aproupiau,
Béc é béc, nas é nas, de la bile assietjade,
Amantat soulamens de quauque gabiounade.
Are en un terre-plan, are à ris deu foussat,
580 Per bese en breu de temps aquet loc eschalat,
De gabious, boulouars, de defense é murraille
Coum un triste casau ses clede ni barraille.
Are donc d'un coustat lous canous baten hort,
Lous autes per darré ban escala lou fort,
585 Ou hén un terre-plen que la bile domine,
Hotgen é neit é jour uë large contremine

---

hasardeux du premier régiment se fortifie et se retranche. Le soldat gascon rôde et furette de tous côtés pour voir s'ils auront envie de sortir. Il ne cesse jamais de tirer de grands coups, l'œil au guet derrière toutes les ouvertures, en tous lieux, au trou d'un gabion, d'un créneau, d'une tourelle, pour trouer la poitrine de quelque sentinelle. L'armée cependant, campée comme il convient, attèle le canon pour l'approcher bec à bec, nez à nez de la ville assiégée, protégé par de simples gabions, tantôt en un terre-plein, tantôt au ras du fossé, pour que bientôt cette ville, escaladée avec ses gabions, ses boulevards, ses défenses et ses murs, soit comme un jardin ravagé, sans claie ni clôture. Pendant que d'un côté les canons font rage, les autres essaient par derrière d'escalader le fort ou font un terre-plein qui domine la ville, creusent nuit et jour une large contre-mine

Debat un boulouart, ou quauque grosse tour
Que puch à nou-pensa lous jogue un maubés tour;
Esbrandish tout lou fort, la muraille s'esclate
590 Que semble que lou ceu sus la terre s'abate.
Aquiou noste souldat, bras d'assé, co-de-hér,
A la pique en uë man, l'aute lou palahér.

Recouneschense de la breche.

E taleu coume be la muraille esdentade,
S'aouets biste la ma, quan ere ei courroussade,
595 S'alata, s'esplandi, brouni de touts estrems,
Trese de l'estoumac la tempeste é lous bens,
Atau bourish soun có, embejous de pareche;
Deu gran desi qu'et a de l'ana recouneche,
Que dei coumbida touts n'a ni cesse ni fin.
600 E per so qu'en y a paucs gourmans d'aquet boussin,
Paucs s'en troben aquiou que lou donguen paraule,
Push que de poudre é houec ei l'entrade de taule.

---

sous un boulevard ou quelque grosse tour, qui pourrait leur jouer, à l'improviste, quelque mauvais tour. Et toute la forteresse est ébranlée, la muraille éclate, on dirait que le ciel tombe sur la terre. Là notre soldat, bras d'acier, cœur de fer, a d'une main la pique et de l'autre la bêche.

Reconnaissance de la brèche. — Dès qu'il voit la muraille édentée, comme la mer courroucée s'élève, s'étend, mugit de toutes parts, fait sortir de son sein la tempête et les vents, son cœur, envieux de paraître, bout d'une impérieuse envie de l'aller reconnaître et ne cesse d'exciter tous les autres à le faire. Comme peu sont friands d'un tel morceau, rares sont ceux qui ont promis de l'accompagner, car pour entrées de table il n'y a que feu et poudre. Dès que le

Taleu queu general a sentit soun talent,
Lou da dé tout soun có aquet goubernament.
605 Et ne ba, resoulut, espie, gouerde é mire
Ses s'arresta de poou per aquet que lou tire ;
E plauguen y lous cops, espes coum peu suou cap,
Nou s'en tourne james dequie que tout ac sab,
Counde puch, arribat, d'esperit e d'adresse,
610 La bréche qu'et a biste, é quigne fourtalesse
A heite l'enemic per defende l'assaut.

Lou Gascoun enseigne.

Soun perpaus boute-có rent bigourous é caut
Lou mosseigne deu camp, mestres é capitanis
Enseignes é sarjans qui, tant petits que granis,
615 Criden touts : « A l'assaut ! é bibe lou Gascoun ! »
Besets que quant é quant lou capitani soun,
Arrisent é gaujous, tau coum l'a meritade,
L'aporte de present l'enseigne bigarrade :
Lou souldat, coum hounest, arrefuse un tau ben.
620 Mes quant é quant, courtes, en la baisa la pren,

---

général connaît son projet, il lui confie volontiers la direction de cette entreprise. Celui-ci part, résolu, regarde, inspecte, se rend compte, sans que les coups qu'on lui tire l'intimident. Ils peuvent pleuvoir, drus comme les cheveux sur la tête : il ne s'en va pas avant d'avoir tout vu. A son retour il décrit avec intelligence et finesse la brèche qu'il a vue et les travaux faits par l'ennemi pour résister à l'assaut.

Le Gascon enseigne. — Ses propos encourageants inspirent la vigueur et l'ardeur au chef du camp, aux colonels et capitaines, enseignes et sergents ; tous, petits et grands, crient : « A l'assaut et vive le Gascon ! » Son capitaine, riant et joyeux, lui remet aussitôt l'enseigne bigarrée, qu'il a bien méritée. Le soldat, bien appris, refuse un tel hon-

E coumense auta leu, de joïe é d'alegrie,
Houateja lou drapeau daouant la compagnie.
Are dessus lou cap, are debat lou bras,
Camine à bets sautets, coumense à dondejas,
La man gauche au coustat, lou chapeu sus l'aureille.

Deliberation de l'assaut.

Cependent tout lou gros de l'assaut s'acousseille,
E james dei ana lou jour n'ei resoulut.
S'aouets eu miei d'estiou tout d'un cop entenut
Un eslaouas brounent, uë tempeste, un perigle
D'eslambrets alugats, d'un trounament tarrible,
Que tout s'esclate é hen, s'atuque, peirabat,
Que la terre é lou ceu s'ajusten au coumbat,
Bous besets tout menat aquest eschoc de gouerre,
Oun a ta gran marmut qu'on n'auich ni ceu ni terre.
Las troumpetes é cors s'enrauquen de souna,
Lous tambouris brounens bon la bile estouna :

---

neur, mais à la fin il la prend, la baise courtoisement et commence aussitôt, avec joie et allégresse, à brandir le drapeau devant la compagnie; le portant tantôt sur la tête, tantôt sous le bras, il chemine en bondissant et se met à se dandiner, la main gauche sur la hanche, le chapeau sur l'oreille.

L'assaut décidé. — Cependant, on tient conseil au sujet de l'assaut et jamais on n'en fixe le jour. Vous avez sans doute, au milieu de l'été, entendu un déluge bruyant, une tempête, un orage d'éclairs allumés, un grondement terrible; tout éclate, se fend et s'abat; il grêle, la terre et le ciel semblent se préparer au combat : tel est ce grand choc de guerre dont le bruit empêche d'entendre terre et ciel.

Trompettes et cors s'enrouent à sonner, les tambours retentissants vont épouvanter la ville d'un « ton ton à bon

Deu toun-toun, à boun-toun, fanfare, la tarare,
A l'allarme, à l'assaut, ha, bire, tourne, gare,
Bous besets toutes gens, tant de pé qu'à chibal,
640 S'arrouda coum un cercle autour deu general.
Quan ourdene l'assaut, partich l'infantarie,
En bataillous arruats, merque la coumpagnie
Que prumere anira dab lous enfans perduts.
Bo que lous mes balens é lous mes entenuts,
645 Coume noste Gascoun, sien lous prumés en danse.
Tabenc ei tout goujous lou prumé que s'aouanse,
De oueil, de man, de có, ja tout abenturat,
Brabe mes que james aquet jour esperat.

Perpaus deu Gascoun.

« Jou boui (dits d'et madich), ma nouirice Gascouigne,
650 « Tu que m'as apoupat, que n'ages pas bergouigne,
Que mon pai, mous aujos, lous antics é mes biels,
Quan m'aperen lou hilh, n'abachen pas lous oueils.

---

ton, fanfare la tarare, à l'alarme, à l'assaut, hé, vire, tourne, gare ». On les voit tous, gens de pied et de cheval, faire cercle autour du général. Au moment d'ordonner l'assaut, celui-ci partage l'infanterie en bataillons rangés et désigne la compagnie qui partira d'abord avec les enfants perdus. Le chef veut que les plus vaillants et les plus entendus, comme notre Gascon, soient les premiers à la danse. Aussi celui-ci s'avance-t-il en tête, tout joyeux, l'œil, la main et le cœur à l'aventure, plus brave que jamais en ce jour espéré.

Propos du Gascon. — « Je veux, dit-il, Gascogne, ma nourrice, que tu n'aies pas honte de ton nourrisson, que mon père, mes aïeux, tous mes aînés et anciens ne baissent pas les yeux quand ils m'appelleront leur fils. Ils ont fait

Ets an heit mar-é-mont en assauts, en batailles,
En lous grosses coumbats, en las mages mourtailles;
655 Tout james lous prumés é lous qu'an heit l'eschoc.
Jou boui atau madich, are en aqueste cob,
Qu'ets me banten lou hilh d'espase e d'armadure,
Coume joun soui sourtit de race é de nature,
Jou nou seré james ni pauruc ni poultron,
660 Ni noui ya coutelas, halabarde, canoun,
Que de puja cabsus m'arreste é m espaurisque
Si rede nou m'abat é gouerde que nou bisque.
Anem, dits aus souldats, hasets touts coume jou;
Pugem prene assiou haut é la glorie é l'aunou. »
665 D'aquet pas bous augits tambouris é troumpetes,
E noui ya ni canoun, arquabouse, escoupetes,
Pistoles, pedrinals, mosqueteres, mosquets,
Estocs ni coutelas, espasas é mandrets,
Halabardes, bourdous, piques é pertusanes,
670 Houchines, armedast, bastous e bigatanes

---

mer et mont en assauts, en batailles, dans les grands combats, dans les plus grandes tueries; toujours ils ont été les premiers à la rencontre. Moi aussi je veux mériter qu'ils me disent leur fils, d'épée et d'armes, comme je le suis déjà par la race et selon la nature. Je ne serai jamais peureux ni poltron. Ni épée, ni hallebarde, ni canon ne m'empêchera de monter ni ne me fera peur. Celui qui ne m'abattra pas raide mort aura fini de vivre. Allons, dit-il aux soldats, faites comme moi, montons chercher là-haut gloire et honneur. »

De ce pas on entend tambours et trompettes; il n'est canons, arquebuses, escopettes, pistoles, poitrinaux, grands et petits mousquets, estocs, coutelas, épées, mandrins, hallebardes, bourdons, piques et pertuisanes, fourches, lances, bâtons et javelots qui ne dressent la tête comme de

Que nou dressen lou cap coume jouens garrigats;
N'ei d'arren mes question que de trucs é patacs.

L'Assaut.

Doune, doune, labets, are, are, donc, tarare,
Toque lou tan quan dan, cops de canous, é gare,
675 Contre-escarpe à la part, barriquade à l'estrem,
A cops, pousses é pics, qui da, qui tourne é pren;
Doune, doune à capsus, e bire d'arrouquades,
Miugranes, cercle à houec, grosses arquabousades,
Tire bales, baloun, bras birat à grans cops
680 De piques, d'armedast, houec de lanses é pots;
Doune, doune deguens, passe la faschinade,
Saoute lou qui pouira la poste claouerade.
A trucs, truque au tric-trac, pare pic, pare cop,
A l'espase, au puignau, au coutét, à l'estoc,
685 Passe, enseigne, sus touts, pousse la compagnie.
Dedans! billegaigné! mon Diu! berges Marie!

---

jeunes chênes. Il n'est question que de blessures et de coups.

L'assaut. — « Donne, donne maintenant! Allons, allons! Donne, tarare, rends-lui tous ses coups! Le canon tonne. Gare à la contrescarpe à côté, à la barricade à l'extrémité. Coups, heurts, chocs. On donne, on prend, on reçoit. Donne, donne en haut; évite pierres, grenades, cercles à feu, grosses arquebusades, tire balles, grandes et petites. Tourne le bras! Donne de grands coups de piques, de lances, feu de lances et pots! Donne, donne dedans, franchis les fascines, passe qui pourra par-dessus la poutre ferrée. A coup, frappe, au trictrac, pare pointe, pare taille! A l'épée, au poignard, au couteau, à l'estoc! Passe, enseigne, le premier, entraîne la compagnie dedans! « Bille gagnée! Mon Dieu! Vierge Marie! A mort, à feu, à sang! »

A mort! à houec! à sang! E labets lou Gascoun
Ahumat é sagnous, lou mes balen deu moun,
Sus la breche, bragard, l'enseigne crierade,
690 Coum un praube perrec de pics esgondrillade,
S'aouanse, abenturat, truque, pousse, coumbat,
E de force cos morts enjunque lou paouat,
Condusish cap-daouant l'armade furiouse
En l'aupiniastre loc, per la porte sagnouse,
695 S'aouanse mes cabens e perseguish, mutin,
Nou pas en piquouré quauque triste butin,
Mes murrailles é tours, é d'un balent couratge
Hurate s'ei a arren que pousque hé damnatge,
Seguish, ba, tourne, ben, tracte lous enemics
700 Lous paurucs dab pietat, lous rebelles à pics,
Espourgue lous cantous, balege la carrere
De so que nose pot à l'armade gouarrere.

En ce moment, le Gascon, couvert de fumée et de sang, plante fièrement sur la brèche le drapeau criblé, mis en loques comme un chiffon. Il s'avance à l'aventure, frappe, pousse, combat, et jonche le pavé de force cadavres. Il prend la tête de l'armée furieuse et la conduit dans la ville opiniâtre, par la porte ensanglantée. Il pénètre plus avant et cherche avec acharnement, non en pillard quelque triste butin, mais murailles et tours, et, d'un cœur vaillant, regarde partout s'il n'y a plus rien qui puisse nuire. Il suit, va, tourne, vient, traite les ennemis qui ont peur avec pitié et frappe les rebelles; il fait place nette dans tous les coins et balaie la rue de tout ce qui pourrait nuire à la troupe guerrière.

LIBE II

DEU GENTILOME GASCOUN

Lou Cousseil.

Coume d'aquets grans cops lou perigle ei passat,
Lou fort pres é rendut, l'enemic acassat,
E deja per touts locs la bictorie cridade,
Atau parle au cousseil lou cap d'aquere armade :
« Dignes é grans gouarrés, nou gaigne pas lou fort
Qui per lou defensa n'ei suffisent é hort.
Qu'aprouheite d'aoué alugat tant d'alarmes,
Empleguat au mestié tant de brabes gendarmes,
Heit mouri tant de gens, aoüe tant ahanat,
Apraubit un païs, lou poble arroüinat,
Tant de beres maisous aploumbades en patis,
S'om pert lou loc suspres en un nomine patris?

LIVRE II DU GENTILHOMME GASCON.

Le Conseil. — Quand cet orage de coups est calmé, que le fort est pris et rendu, l'ennemi chassé et la victoire déjà proclamée partout, le chef de l'armée parle ainsi au conseil : « Dignes et grands guerriers, celui-là n'est pas maître de la forteresse qui n'est pas capable de la défendre. A quoi bon avoir suscité tant d'alarmes, mis tant de braves gens d'armes en mouvement, fait mourir tant de monde, pris tant de peine, ravagé un pays, ruiné ses habitants, transformé tant de belles maisons en terres incultes, si l'on laisse surprendre la place en aussi peu de temps qu'il n'en faut pour dire un *nomine Patris?* A quoi serviront l'hon-

715 Que serbira l'aunou, la glorie é la bansoun
Qu'esparriquade aouem é bentade peu moun?
Arren que d'uë cansoun, que mous cantaran mille,
Si coum prese l'aouem nou defendem la bile,
Si lou qu'en prenera la charge entre bous aus
720 N'a toutjour l'oueil bandat dessus touts lous assaus
Que l'enemic, expert à cautele é finesse,
Lou pot da per reprene aqueste fourtalesse. »
E coume ere aus coumbats deu sietge aqueherit,
Beu disé souen lou có deguens soun esperit,
725 Que lou souldat gascoun d'adresse é balentise
Hasé tout aprendis oubratge de mestrise,
Qu'et ere be de nom aquiou simple souldat,
Mes de heit é de dit capitani passat,
Digne d'amia pertout lous souldats à la gouerre
730 D'aoüe coumandament en toute boune terre.

Lou Gascoun chibau leugé.

Per tau coum lou bo da de coumanda sa boux,
Trobe ja lou Gascoun en la bouque de touts.

---

neur, la gloire et la renommée que nous avons éparpillés à tous les vents du ciel? Au lieu d'une chanson, mille seront chantées si nous ne défendons la ville comme nous l'avons prise, si celui de vous qui en aura la charge n'a pas toujours l'œil tendu vers l'assaut que peut tenter, pour reprendre la forteresse, l'ennemi cauteleux et fin. » Il juge en lui-même qu'aguerri par les luttes du siège, le soldat gascon, par son adresse et sa vaillance, a fait, quoique apprenti, œuvre de maître; que, soldat de nom, il est de fait, et de l'aveu de tous, passé capitaine, capable de conduire les soldats dans toutes les péripéties d'une guerre, et de commander dans toutes les bonnes terres. »

Le Gascon chevau-léger. — Aussi, comme le chef va lui

E d'un en aute atau l'aupinioun cour é hile
Que digne ei lou Gascoun de gouberna la bile.
735 En aquere electioun degun nou countredits.
Augits aprés peu camp l'un é l'aute que dits :
« Jou soui dab lou Gascoun, s'et lou plats que jou sie
De sous chibaus leugés. » — « Jou de l'infantarie,
Dits l'aute, push qu'et a dab lou goubernament,
740 E lous chibaus leugés é mes lou regiment. »
Taleu donc que deu fort se despartish l'armade,
Coume l'arrous soureil, d'uë neit emperiglade
Acasse lou maitin las broumes é lou bent,
Atau noste Gascoun s'esburbe, diligent,
745 D'assersoula las gens é remete en sa place,
Coum ére de daoüant, la praube populasse ;
Apaseugue pertout se qu'aoué, tempestous,
Esglasiat, eschaurit l'assaut ta furious.
Ordenne sous estats, gouarnis sas compaignies,
750 Nou s'atraçen dab et aquets casse-garies,

---

donner le commandement, le nom du Gascon est dans toutes les bouches, et, de l'un à l'autre, l'opinion se répand que le Gascon est digne de gouverner la ville.

Personne ne proteste contre ce choix et l'on entend aussitôt dans le camp : « Je suis avec le Gascon s'il m'accepte parmi ses chevau-légers; moi dans l'infanterie, puisqu'il a le régiment avec le commandement de la place et les chevau-légers. »

Aussitôt donc que l'armée a quitté la forteresse, comme au matin le soleil d'or chasse les nues et les vents d'une nuit orageuse, notre diligent Gascon s'emploie à rassurer les gens et à rendre la sécurité aux malheureux habitants. Il apaise tous ceux qu'avait épouvantés l'assaut furieux.

Il met tout en ordre, organise ses compagnies, formées non de ces chasseurs de volailles, pillards, ventres mous,

Piquorés, bente-mots, pane-baques, poultrous,
Més, triats a cabeil, lous bragards compaignous,
Gens qu'an bist é patit, qu'an aprese la gouerre
En estrange païs é hore de lou terre,
755 Gens de có, gens de man, qu'amen més que l'argent,
L'aunou d'ana serbi un ome ta balent,
Atirats à sa glorie, à sous heits aunorables
Coum un poble que cour au sant que hé miragles.
Labets à préts d'argent se croumpe é se causis
760 Las armes que lou cau, lous balens arroussis,
Nescuts sus lou païs, tirats d'estrange terre,
Adestrats aus coumbats é mestié de la gouerre :
Lou courtaut alamand, lou bon barbou turques,
Lou montaignenc gascoun, lou coursié calabres,
65 Lou brabachou espaignol, l'aunou d'Andelousie,
Saube-bite genet, hlou de l'escudarie.
Aquet porte, bouhant, lou panachat chanfrin,
Las alas de la cere, arsoun é troussequin

---

voleurs de vaches, poltrons; mais il choisit un à un de braves compagnons qui ont vu et souffert, qui ont appris la guerre hors de chez eux, en pays étranger, gens de cœur et de main, qui préfèrent à l'argent l'honneur de servir sous un si vaillant homme, séduits par sa gloire et ses hauts faits, qui accourent à lui comme la foule s'empresse vers le saint qui fait des miracles.

Alors à prix d'argent il se procure les armes nécessaires, les vaillants roussins nés dans le pays ou venus d'ailleurs, dressés au combat et au service de campagne : le courtaud allemand, le barbe turc, le montagnard gascon, le coursier calabrais, le bravache espagnol, l'honneur de l'Andalousie, le genet aux pieds rapides, fleur de l'écurie. Celui-ci porte, écumant, le chanfrein empanaché, les ailes de la selle, l'arçon et le troussequin couvert d'or fin richement gravé,

Caperats de fin or en riche graouadure,
770 Que bous direts qu'et ei arroussin de pinture.
Et quan lou cabaillé, ademest l'arramat,
Puge dessus aquet, de toute pece armat,
Alindat, teste dret atau que paille d'ordy,
Lou direts tout menat au cabaillé Sant Geordy,
775 Un brabachou Roulland, Rodamont furious,
Un beray Herculés de mine é de faisous.

La gouerre.

Coumense brabejant à bate la campaigne;
Coum un taure amarriat, debarat de montaigne
Deguens lou plat païs, ademest d'un troupét,
780 Se sent lou mes puchant, lou mes hort, lou mes bét,
Tume tout, assaillis, teste-leouat, cabeje,
E de la corne bat au prumé que l'aoueje,
Atau noste balent, noste bragard Gascoun
A toute gens bo hé la lei é la leçoun.

---

semblable aux roussins que l'on voit dans les tableaux. Et quand le cavalier, armé de toutes pièces, au milieu de l'armée, saute sur ce genet, bien campé, droit comme un épi d'orge, on le prendrait pour le chevalier saint Georges, le brave Rolland, Rodomont furieux, Hercule lui-même dont il a la mine et les façons.

La guerre. — Il commence, menaçant, à battre la campagne. Tel qu'un taureau furieux, descendu de la montagne dans la plaine, au milieu d'un troupeau, se sentant le plus puissant, le plus fort, le plus grand, fonce sur tout, attaque, la tête haute, et frappe de ses cornes le premier qui l'ennuie, notre vaillant et fier Gascon veut faire à tous la leçon et la loi. Il mande par ses trompettes aux villes et

785 Mande per sa troumpete en biles é bilatges
Que s'et n'ei, coume bo, d'ets é de touts passatges
Recounegut seignou, gran mestre é majourau,
James ets nou s'an bist un ta maubés journau.

Brabade deus enemics.

« Bengue, bengue l'ausart, dits la terre enemigue,
790 Que nous aus nous hretem lou temps é l'oure trigue.
Allarme! Aquet ei mort, sanburre, la morbiou. »
Direts qu'an lou Gascoun en la poche tout biou.
« Arrecule *, troumpet, que si mes mous embuës
Mes leu que de boun pan t'esdejuaram de pruës. »
795 La troumpete s'en tourne é counde tout lou feit :
Lou perpaus qu'an tengut, las measses qu'an ** heit.
Quant é quant s'aouets bist quauque cob sus la horgue
Per amo que lou houec contre lou carbou morgue,

---

villages que, si on ne le reconnaît, comme il l'entend, seigneur maître et gouverneur du pays et des habitants, ils n'ont jamais connu de si mauvais jours.

Bravade des ennemis. — « Qu'il vienne, qu'il vienne, l'audacieux, disent les habitants du pays ennemi, il nous tarde de nous frotter à lui. Alarme, il est mort, samburre, la morbiou! » On dirait qu'ils tiennent le Gascon tout vif dans la poche. « Demi-tour, trompette! si tu continues à nous ennuyer, tu recevras des prunes plutôt que du pain. »

Le trompette revient et conte ce qui s'est passé, les propos qu'ils ont tenus, les menaces qu'ils ont faites. Peut-être avez-vous vu parfois, dans une forge, jeter de l'eau sur le charbon, à l'aide d'un balai, pour activer la combustion; de

* Arrecale.
** qu'a.

Gita dab l'escoubas d'aigue quauque goutet,
800 Atau lon gouberneur, deu perpaus deu troumpet,
Alugue lou soun có, perpause é delibere
Deus hé touqua deu dit quin ome ei, coum s'apere
Lou Gascoun resoulut que coumande au païs.

Coumbat de passade.

D'aquet pas de bet jour lous ba da lou defis,
805 Teste leöuat, tout dret, à la barbe d'uë bile,
Ta hort dab cent chibaus, coume s'en aoué mille.
Pren dab lous à chibal, quauques arquabousés
Qu'et coumande, coum quau, d'aouansa lous prumés,
An de lous tarraigna per bese s'an couratge
810 Deu boule, coum an dit, debesa lou passatge.
Se sarre cependant é demore* embousquat
Coum s'engourruche, fin, sus l'arratere un gat.
Quant é quant bela l'orde, don, don, don, à l'allarme.
L'un cour à l'arquabouse é l'aute, espaurit, s'arme

---

même les paroles du trompette enflamment le cœur du gouverneur, qui se propose de leur faire toucher du doigt quel homme est et comment se nomme le Gascon résolu qui commande le pays.

Escarmouche. — Aussitôt il va les défier en plein jour, tête haute, à la barbe d'une ville, aussi résolu avec cent chevaux qu'avec mille. Avec les cavaliers il prend quelques arquebusiers auxquels il ordonne, comme il le faut, d'avancer en tête pour provoquer l'ennemi et voir s'il sera assez courageux pour vouloir, comme ils l'ont dit, refuser le passage. Il fait serrer sa troupe et reste embusqué, comme un chat rusé qui se tapit près de la souricière. Bientôt voilà l'ordre; donne, donne, à l'alarme! L'un court à l'arquebuse, et l'autre, épouvanté, s'arme de cuirasse,

* domore.

815 De couirasse, brassals, gouantelets é mourrioun,
Aquet pren l'armedast, aqueste lou bourdoun,
Asset la pertusane é l'aute l'allabarde,
Brounens coume taoïans, tout dret au cos de garde,
E sorten desbandats, mau abisats, brouillous,
820 Coum d'un tounét de bin gessen lous mouscaillous :
Eris soun forse gens, ets caperen la terre;
Mes paucs qu'ajen apres coum cau ana à la gouerre.
Countre un tau capitani ets se bouten en joc;
Cad'un s'assaje aquiou de plan tira soun cob.
825 Lous assaillens un pauc de finesse reculen,
Lous autes, ja touts fiers, direts que lous aculen.
Arribe lou Gascoun, lou coutét à la man,
Que lous da més de pics que de trosses de pan.
Aci n'esquane cent, aquiou ne pren cinquante.
830 Bei hil de boune mai qui de trucs nou se bante,
Cour rede sus darrés que, d'esglasi eschaurits,
S'en soun, counils paurucs en la tute hugits,

---

brassards, gantelets et morions; celui-ci prend l'arme d'ast, celui-là le bourdon, l'un la pertuisane et l'autre la hallebarde. Bourdonnant comme des taons, ils vont droit au corps de garde et sortent débandés, sans direction, en désordre, comme les moucherons d'un tonneau de vin. Ils sont fort nombreux et couvrent la terre, mais il y en a peu d'aguerris. Ils engagent la partie contre un tel capitaine; chacun essaie de bien tirer son coup. Les assaillants reculent un peu, par ruse; les autres triomphent déjà comme s'ils les acculaient.

Le Gascon arrive, l'épée à la main, et distribue plus de coups que de morceaux de pain. Il en assomme cent, en prend cinquante; fils de bonne mère, il ne se vante pas de ses coups. Il court vite sur les derniers qui, glacés de peur, se sont enfuis comme des lapins timides dans leur clapier, effrayés de le voir à l'entrée de la

Saubats sus la herou, quan an ja bist qu'et ére
Suou goulet deu pourtau, nou housse la barriere
De cadees et pons, d'arbes apalissats
Que tenguen lous camis de la bile barrats.

Combat.

Et ramasse sas gens, hé souna la retreite,
Sarre deguens soun gros la prese qu'et a heite,
Tire lous courredous é se boute à camin.
L'alarme ei eu païs; tout lou poble besin
Pense deu toque-sen estouna lou gendarme.
Mes et s'arregausis quan auish touqua l'allarme,
Coume quan om enten à nopces lou biouloun.
Qu'et sab be qu'en breu temps augiran d'aute soun,
Qu'et lous hara touqua é dansa tout amasse.

Desseite.

N'a pas heit cinc cens pas qu'a biste d'u'aute plasse,
Uë furiouse embousquade assail lous courredous.
Tout à cob, tric é trac, lou pistoulet humous

---

porte, arrêté seulement par la barrière de chaînes, de ponts, d'arbres en palissades qui ferment les chemins de la ville.

Combat. — Il rassemble sa troupe, fait sonner la retraite, place ses prises au centre, lance les coureurs et se met en marche. Le pays est en alarme, les gens des environs pensent intimider les gendarmes par le son du tocsin. Mais lui, entendant sonner l'alarme, se réjouit comme quand le violon se fait entendre à une noce. Il sait que bientôt ils entendront une autre musique, qu'il les fera jouer et danser en même temps.

Défaite. — Il n'a pas fait cinq cents pas, qu'en vue d'une autre place, une embuscade furieuse assaille les éclaireurs.

Apere lou Gascoun au secous, à la cargue :
850 « Doune », dits et labets, d'uë generouse targue,
« Doune, doune dessus, galoupem, coumpaignous,
Acoi ja bibalat, ets nou soun pas per nous. »
Lou troumpet d'un tarare au coumbat lous apére,
Hume lou pistoulet à traoués la bisiére.
855 « Arrebirem aquet que cai de l'arroussin,
Porte biague an asset qu'ei deja à Monflanquin ;
Apere asset que huch ; gouere aquet que trespasse ! »
Couratge, coumpaignous, digne la coutelasse ! »
Sa cride lou Gascoun. En un birat de man
860 Aquets praubes perduts barbejats lous mous an.
Bela coum lou Gascoun, dab sa troupe souldade,
Dab sous chibaus leugés, hé morde la brabade
Aus brabachous bilas que nou bon aubesi.
Un més gran pensament, més alugat desi
865 Nou l'ahlame lou có, nou l'escauhure l'arme
Que tengue l'ennemic tout james en allarme.

Tout à coup, tric et trac, le pistolet fumeux appelle le Gascon au secours, à la charge. « Donne, dit-il alors d'un cœur généreux, donne, donne dessus ! Galopons, compagnons ! Le foin est râtelé, ils ne sont pas pour nous. » La trompette, d'un tarare, les appelle au combat, le pistolet fume à travers la visière. « Relevons celui-là qui tombe, porte du vinaigre à celui-ci qui est déjà à Montflanquin, appelle celui-là qui fuit, regarde cet autre qui trépasse. Courage, compagnons, faisons dîner l'épée, » crie le Gascon. En un revers de main, ils ont fait la barbe à ces pauvres diables.

Voilà comme le Gascon, à l'aide de ses soldats et de ses chevau-légers, renfonce la bravade dans la gorge des vilains fanfarons qui ne veulent pas se soumettre. Une préoccupation constante, un ardent désir enflamme son cœur et échauffe son âme : tenir l'ennemi en de continuelles alarmes.

Are medish a pres uë messioue que dits
Que dab forse butin, gran troupe d'enemics
Deu passa sus la neit, doussamens, ses augide,
870 E qu'et n'entene pas é sente la hremide.
Mes n'a taleu legit l'istorie d'aquet feit
Qu'a sa troupe balente, en da lou mot deu goueit,
A nau houres de neit hé souna la sourdine.

Embousquade.

Cere é bride tout caut; s'aouets biste la mine
875 Deu qu'ei à la demore é qu'escoute, escounut,
Treit afustat é prest, oueil ubert, bras tenut,
Quan passe l'arruhaut é sorte à la hrescure,
Atau lou cabaillé sus la neit s'abenture.
Tout aureilles é oueils, s'embosque au millou loc,
880 E doun pense à plase de maneja lou joc,
Hé bese à l'enemic, sus la hresque maitiade,
Coume arroses de mai, uë blanque camisade
E sus lou gran camin finamens l'atrapa.

Justement il vient de saisir une missive annonçant qu'une nombreuse troupe d'ennemis, avec force butin, doit passer, la nuit, en silence, pour qu'il n'entende ni ne flaire rien. Aussitôt qu'il a pris connaissance de ce projet, il donne le mot du guet à ses vaillants soldats; à neuf heures de la nuit il fait sonner la sourdine.

Embuscade. — Il selle et bride en tapinois. Sans doute, vous avez vu la mine du chasseur à l'affût, qui guette, caché, l'arbalète armée et prête, l'œil ouvert, le bras tendu, les pas du lapin qui sort au frais : tel le chevalier s'aventure à la nuit. Tout oreilles, tout yeux, il s'embusque à l'endroit où il croit pouvoir jouer la partie à son avantage, montrer à l'ennemi, à la fraîcheur du matin, une blanche camisade, et le surprendre habilement sur le grand chemin.

Desseite.

L'arroussin enillant coumense de grapa,
885 Enteste l'enemic é lou baille l'allarme.
« Qui bibe? Qui bela? Doune! Doune! Arm', arm', arme! »
Aci que quau pensa de lecha lou butin,
De par Dius é sa mai, ou bira lou camin.
« Atuque, entruque, ataque, ane la camisade,
890 Passe, repasse, dau, toume la pistoulade,
Chique lou coutelas, dau, dau, dits lou Gascoun,
Sapien aquestes gens en quine terre soun.
Tue, doune au chic chac, pele, repele encouére,
Tire, dau au defaut, à traoués la bisiere! »
895 L'un mourish suou chibal, l'aute ei desarsounat,
Aquet, rennes coupat, d'augide n'ei anat,
Asset a un pic suou cap, l'aute l'a sus lous brasses.
Aquet cride : « Moun Diu! » aquet coueite lous passes.
Ahute, pé de lebe, adiu, came-agusat :
900 Bet huge dab la poou n'ei james debesat.

Défaite. — Le roussin hennissant commence à gratter la terre. Il avertit l'ennemi et lui donne l'alarme. « Qui vive? Qui va là? Donne, donne! Arme, arme, arme! » Il faut alors se décider à lâcher le butin, de par Dieu et sa mère, ou à revenir sur ses pas. « Frappe, touche, attaque, allons, la camisade, passe, repasse, donne, que la pistolade donne, que l'épée morde, je donne, je donne, dit le Gascon; que ces gens apprennent en quel pays ils sont. Tue, donne, au chic-chac, pèle, repèle encore, tire, je donne au défaut, à travers la visière. »

L'un meurt à cheval, l'autre est désarçonné; celui-là, les rênes brisées, a fui d'épouvante; celui-ci est blessé à la tête, cet autre aux bras. Celui-ci crie : « Mon Dieu! » celui-là presse le pas. Fuis, pied de lièvre! adieu, pieds

Atau dab lou lugran, suou maitin, segue é lie,
Daouant que lou soureil bengue esclari lou die,
Lou cabaillé Gascoun, abenturat toutjour
En toute terre é loc, sie de neit, sie de jour,
905 A chibal ou pietoun, en toute sorte d'arme,
Man de lion aus cops, oueil de gat à l'allarme.

Casse de piquourés.

Are sous enemics benguen à bets millés,
De grosses regimens, troupes de cabaillés,
Dab uë couë de gens, un tas d'arregachaille,
910 De truans mauhasecs, qu'amen mes la bituaille
D'un arreferi gras sus lou praube pages,
Sus lou mestre-bailet de quauque boun bourges,
Que l'aunou d'un coumbat, d'uë bataille sagnouse,
D'un assaut dangeirous, susprese furiouse.
915 O praube païsant, ô triste pé-terrous!
Las garies é pouts, lous goutouses capous

---

agiles! Fuir à grande course est toujours permis quand on a peur. Ainsi, à la clarté des dernières étoiles, avant que le soleil n'amène le jour, le cavalier gascon moissonne et lie dès le matin, s'aventurant toujours, en tous lieux, nuit et jour, à cheval ou à pied, à toutes armes, main de lion pour les coups, œil de chat pour l'alarme.

La chasse aux pillards. — Maintenant ses ennemis viennent en grand nombre, gros régiments, cavaliers, suivis de force gens de mauvaise mine, truands malfaiteurs qui préfèrent les victuailles volées à un pauvre paysan ou au maître-valet de quelque bon bourgeois à l'honneur d'un combat, d'une bataille sanglante, d'un assaut dangereux, d'une surprise furieuse.

O pauvre paysan! O triste pieds crottés! Les poules et

Nou toundren mes lou sol ni la mainatjarie.
Qu'ets an à miei gaüt lou quu de la garie
E lous oüeus englaupats que nou soun miei pounuts.
920 Nou soun miei cornetreits lous aignerets lanuts
Qu'aquets gorge-paouats lous rebiren la peille.
L'un pren d'aquet coustat, l'aute besets que beille,
Hurate per la borde é descroubis, mes fin,
Oun la doune a escounut las hardes é lou lin.
925 Riffe, raffe qui pot, que cade un asarpe
E jogue ab lous cinc dits, coum om dits, de la harpe.

Plaing des païsans.

Qu'aquere praube gent, quan se besen perduts,
Tournejats tout james d'esglasis é de trucs,
Hugen esbalaurits à la merse deu mounde,
930 A la merse d'aquets qu'en bon hé mes de conde
E de boune fortune, allarmats coum ets soun,
Cagen entre las mas deu pietadous Gascoun,

---

les coqs, les chapons savoureux n'ornent plus la terre ni la basse-cour. Ils ont à mi-gosier le cul de la poule, et les œufs sont engloutis avant d'être à demi pondus. Les agnelets couverts de laine ont à peine la corne qu'ils sont écorchés par ces gorges pavées. L'un prend d'un côté, un autre fait le guet, un autre cherche comme un furet dans la métairie et, plus fin, découvre l'endroit où la ménagère a caché hardes et lin. Riffe, raffe qui peut, que chacun prenne et, comme on dit, joue de la harpe avec les cinq doigts.

Plainte des paysans. — Quand ces pauvres gens se voient perdus, abrutis par la peur et les mauvais traitements, ils fuient, hagards, à la merci du monde, à la merci de celui sur lequel ils croient pouvoir compter. Comme ils sont dans les transes, leur bonne fortune les fait tomber entre les mains du compatissant Gascon.

Tristes é có-herits, touts lermes é bourmére,
A benjanse alugats d'espauride coulére,
935 Tout en arretoursen lou berret à la man,
Preguen lou cabaillé, deu millou sen qu'ets an,
En aqueste faisoun : « Seigne, Diu bous mantengue!
Lou que per nous boulem aquet mau bous abengue!
N'aurats pas bous pietat d'aquest praube païs?
940 E nou boulets pas bous, de ta machans besis
Espourga lous countours, coum suou cap de l'anade
Nous arrigam deus blats la birague escheguade,
Acassa per james malananse é mau temps,
E de la boste man empeuta lou boun temps?
945 O bragard cabaillé, de l'espase trinchante
Arbajats lous troupéts *d'aquere gent machante,
Mauhasecs é truans, gahetes é lairous,
Pane-baque ahamats, man-crocs, cure-maisous.

Tristes, le cœur meurtri, couverts de larmes et le nez coulant, enflammés à la vengeance par la peur qu'ils ont eue, tout en tournant leur béret dans la main, ils s'adressent au cavalier dans les meilleurs termes qu'ils peuvent trouver : « Que Dieu vous maintienne, seigneur, en l'état où vous êtes! Qu'il ne vous advienne pas d'autre mal que celui que nous souhaitons pour nous! N'aurez-vous pas pitié de ce pauvre pays, et ne voulez-vous pas purger la contrée de ces méchants voisins, comme vers la fin de l'année nous arrachons l'ivraie qui est née parmi le blé, chasser pour jamais misère et mauvais jours, et greffer de votre main le bon temps? O fier chevalier, de votre épée tranchante balayez la troupe de ces méchants, malfaiteurs et truands, filous et larrons, voleurs de vaches, affamés, mains-crochues, vide-maisons, qui, pour nous enlever le

* d *est imprimé au dessus de la ligne.*

950 Que per nous asarpa nostes susous é penes,
Mous cassen neit é jour peu bosc, per las garenes,
Esquissen lou peillot, arrousseguen, brounens
Enherriats é batuts, en uë clote à cabens.
Qu'ems an ta souen las mas au grillet meserades
955 En un trauc de biroun las ungles pauhiquades,
Arrouts au broque-quu, plegats coum un anquet,
Arretoursut lou nas en mange de brouquet,
Engarlandat lou cap dab la corde ou l'endorte,
Esglahats lous cinc dits com uë nose entre porte,
960 Hissats é puntejats d'esplingues, d'aguillous,
Toursut cames é bras, piquats deus esperous;
Qu'et noui ya có de her, nou sera creature
Que bisque en aquest moun s'aqueste malheur dure.
O pouderous gouarré, ô cabaillé balent,
965 N'aurats pas bous pietat de tant de praube gent?
N'aurats lou có doulent, la boste arme heride
De bese toute gent castioüamens peride,

---

fruit de nos sueurs et de nos peines, nous pourchassent nuit et jour par les bois et les garennes, déchirent nos guenilles et nous traînent, essoufflés, enchaînés et battus, au fond d'une mare. Ils ont souvent pris mesure de nos mains avec les poucettes, troué nos ongles d'un vilebrequin, nous ont embrochés, pliés comme un hameçon, tordu le nez en manche de fausset, entouré la tête d'une corde ou d'une branche flexible, écrasé nos cinq doigts entre une porte, comme une noix, enfoncé dans le corps des épingles, des aiguillons, tordu jambes et bras, piqué des éperons. Ni cœur de fer, ni créature quelconque ne pourra vivre en ce monde si ce malheur dure. O puissant guerrier, ô chevalier vaillant, n'aurez-vous pas pitié de tant de pauvres gens? N'aurez-vous pas le cœur et l'âme attendris de voir tous ces malheureux

Asoumbrade de poou, esglesiade peu moun,
Delechade de touts, boutade à l'abandoun ? »

Coumbat sus piquourés.*

970 Lou Gascoun que toutjour s'arme per la defense
Deu praube home de ben é tracte dab coussiense
La terre doun se trobe, auta leu dit que heit,
S'en cour per atrapa la heratge suou feit.
Pren la guise qu'en pot adressau eu passatge
975 Per oun ban à cubert dret an aquet bilatge.
Coume lou cassadou que per bach ou per haut
Perseguish a la piste uë lebe, un arruhaut,
Dequie que dab lous pés à la came lou lute,
Ou be d'oueil affustat la gorge de la tute,
980 Atau lou cabaillé galope, furious,
Ateing lous piquorés suou hurt de las maisous,
E ses prese ni mese, à gouerre desbrembade,
Lous hé peta brounent lou cop de pistoulade

---

chétifs, stupéfiés, glacés par la peur, parcourant le pays, abandonnés de tous, laissés à l'abandon ? »

Lutte contre les pillards. — Le Gascon, qui s'arme toujours pour défendre les gens de bien, et traite avec douceur le pays où il est, aussitôt dit que fait, s'empresse pour prendre sur le fait les bêtes féroces. Il prend adroitement le chemin qui lui permettra d'aller à couvert tout droit à ce village.

Comme le chasseur qui, par monts et par vaux, poursuit un lièvre ou un lapin jusqu'à ce qu'il le touche du pied au gîte, ou que son œil voie l'entrée du terrier, tel le chevalier galope furieusement ; il surprend les picoreurs pillant les maisons, et sans prise ni mise, sans quartier, il leur fait péter bruyamment le pistolet sous le nez : « Tourne

* piquarous.

Sus lou humet deu nas : « Bire houec, bire crics;
985 Trucs deça, trucs dela, à pousses, à grans pics,
Couratge, païsant, arrebire la daille,
Desbosque aqueste jour lous arrats de la paille.
Hé t'en bere la man, é benget* aquest cob
Deu que t'a heit ta souen bouta man à l'esclob.
990 Dau, dau, cour à l'aprés, goué que gaignen la borde.
Barren, piegen, hen fort, bouten man à la corde,
Affusten l'arcabouse é s'eschorsen, perduts,
De hé, qui mau qui ben, mine d'arresoluts.
« Ane, dits lou Gascoun, goué que degun nou sorte;
995 Pausem en diligense un petart à la porte.
Escales per assi, houec alugat assiou;
Allarme, piquorés, couhessats-bous à Diu!
Tue, doune, deguens, saute, puge, debare,
Ahisque, toupou-toun! acarne lous, famfare! »
1000 Aquiou lou païsant, sagnous dequie la dent,
Daille cames é cot à la perdude gent.

---

feux, tourne cris, coups deçà, coups delà; on enfonce et on tranche. Courage, paysan, retourne le fer de ta faux, débusque aujourd'hui les rats de la paille, fais-toi bien la main, et venge-toi cette fois de celui qui t'a fait prendre si souvent les sabots à la main. Donne! donne! Cours après lui! Vois, ils gagnent la métairie. » Ils ferment, étayent, se fortifient, saisissent la corde, visent avec l'arquebuse et, se sentant perdus, tâchent de faire, à tout hasard, mine de gens résolus. « Allons, dit le Gascon, qu'on ne laisse sortir personne! Posons vite un pétard à la porte. Des échelles par ici, mettez le feu là. Alarme, pillards, confessez-vous à Dieu! Tue, donne! Dedans, saute, monte, descends, excite, tambour! Acharne-les, fanfare! »

Alors le paysan, sanglant jusqu'aux dents, fauche jambes

* eschenget.

Tout à mort, tout à sang, tout à houec, tout à terre,
E ses trebe ni pats, passe lou trauc de gouerre.
Picouré cure-borde, adiou, quite lou mon,
1005 Be bese en paradis si prenen arransoun.
Aquoi be ta menut deschiquetat en place
Que noui demore un peu per hé digna l'agasse,
E si ben lou courbas mingea d'aquet hachis,
Nou s'escanara pas de force grans boussis.

Perpaus deu Gascoun.

1010 « Anem, coume daouant, famfare la trompete!
Nou lechem deu gouarré la campaigne soulete,
Dits lou brabe labets, huratem lou païs,
Netejem de lairous passatges é camis.
Hassam parla de nous, anem, brabes gendarmes,
1015 Abrigue gens de ben l'oumbre de nostes armes.
Hasse, balent é just, la troupe deu Gascoun
Que sie tournat coum quau à cade-un lou soun,

---

et cous de ces misérables perdus. Tout à mort, tout à sang, tout à feu, tout à terre, et, sans trêve ni paix, subis la loi de la guerre, pillard dévastateur de métairies! Adieu, quitte ce monde, va voir en paradis si l'on accepte des rançons.

Le voilà gisant par terre, coupé si menu qu'il n'en reste pas un cheveu pour faire dîner la pie; et si le corbeau vient manger de ce hachis, il ne s'étranglera pas en avalant de trop gros morceaux.

Propos du Gascon. — Allons, continuons! Que la trompette sonne! Ne laissons pas la campagne sans soldats, dit alors le brave, furetons partout, nettoyons de larrons les passages et les chemins. Faisons parler de nous, allons, braves gens d'armes, que l'ombre de vos armes protège les braves gens; que la troupe du Gascon agisse avec vaillance et justice, que chacun recouvre ce qui lui appartient, qu'en

Que pousque lou pages acoueitioua sa terre,
Trafiqua lou marchant en despieit de la gouerre. »

Effeits de gouerre.

1020 Labets bous entenets qu'abenturat é hort
Ei anat de plen jour escala quauque fort
Doun hasé l'enemic qu'aquiou ajoucat s'ere,
Dessus lou gran camin uë auejouse barriere,
Prene, gahaoue tout, ensacaoue, mutin,
1025 Deu païs é passans la richesse é butin.
Aprés bole d'aquiou, s'en ba louing à la gouerre
E mant'un arroussin à la cousse desherre,
Per de neit é de jour troubas prumé que nat
A la prese d'uë bile oun et ere assignat.
1030 Rede de l'esperon, soubte, dret à l'allarme,
Qu'et a lou houec eu cos deu gran brasiou de l'arme.
S'açi lou besets ouei, à dets letgoues douman,
Augits que balurous, a jaougat de la man,

---

dépit de la guerre le paysan puisse cultiver le sol et le marchand trafiquer.

Faits de guerre. — Alors on apprend qu'aventureux et brave il est allé en plein jour prendre quelque forteresse, dont l'ennemi, qui s'y était juché, avait fait une odieuse barrière sur la grande route, prenant, volant tout, faisant son butin de la richesse du pays et des voyageurs.

Ensuite il s'en va se battre au loin, chevauche nuit et jour et déferre maint cheval pour arriver le premier à la prise d'une ville où on l'a convoqué. En descendant de cheval il court au danger; le feu de son âme allume son corps.

S'il est ici aujourd'hui, on apprend que demain, à dix lieues, il a joué vaillamment des mains, alarmé un

Allarmat un païs, escalade uë bile,
1035 En un furious combat escanat més de mille,
Perseguide uë armade é batude ta hort
Que coustreignude l'a de gouasaigna lou fort,
Saubas coum a poudut é perde daouantatge
L'atirail deu canoun dab forse de bagatge.
1040 Atau mile béts heits courounen lou Gascoun;
Sa glorie s'esplandish coume lou ceu peu moun.
La sue espase aus coumbats coum un soureil lambreje;
Soun creignut estandart coum la luë lugreje
En batailles, assaus; forse preses, coumbats,
1045 Allarmes, houecs é sang, queréles é debats,
Pics é trucs é patacs, en mante uë bictorie
Soun esteles é hlous sus lou ceu de sa glorie.

La garnisoun.

1050 Casse la gouerre un pauc l'iouér hret é ploujous.
Lou bent, lou glas é neu acule en las maisous

---

pays, escaladé les murs d'une ville, en un combat furieux égorgé plus de mille ennemis, poursuivi une armée et remporté une telle victoire que l'adversaire a dû regagner le fort à la débandade, abandonnant canons et bagages.

Ainsi, mille hauts faits couronnent le Gascon. Sa gloire s'épanouit comme le firmament sur le monde; son épée flamboie dans les combats comme un soleil, son étendard redouté brille comme la lune dans les batailles et les assauts. Prises de villes, combats, alarmes, feu et sang, querelles et débats, coups d'estoc et de taille donnés en mainte rencontre étoilent et fleurissent le ciel de sa gloire.

La garnison. — L'hiver froid et pluvieux chasse la guerre pour un temps. Le vent, la glace et la neige enferment les gens dans les maisons. On ne voyage plus, et on ne

Toute sorte de gent. Om nou ba ni tribaille;
Las obres nou soun més que de houec ou de haille.
L'aigue ten lou camin, lou pas embardissat;
1055 La cendere ei perdude é lou moun herissat.
Barbe-jouen, moun amic, que legisses l'istorie
De so qu'an lous antics heit de boune memorie,
Quet plases en lous heits d'aprene ta leçoun,
Sabi dab lou Gascoun, deguens la guarnisoun,
1060 Oun podes més aprene en uë simple mesade
Que nou hés à legi tout lou long de l'anade.
Legi tant que se bouille en libe lou més bét,
Qui noui hique la man tout james ei naoüét.
Sabi dab lou souldat d'aqueste noble terre
1065 Qu'enseigne en garnisoun lou mestié de la gouerre,
Ahane, suse, endresse, ahile came é pés
A tout joc oun s'apren l'adresse des gouarrés,
La souplesse deu cos, lou maneje é las targues
De l'espase é l'estoc, bastous é halabardes,

---

travaille qu'à faire du feu et de la flamme. L'eau embourbe routes et chemins, le sentier est perdu et la montagne hérissée.

Jeune ami qui lis le récit des exploits des anciens, instruis-toi, s'il te plaît, par les actes. Viens çà; pendant qu'il tient la garnison, le Gascon t'en apprendra plus dans un mois qu'une année employée tout entière à lire. On a beau lire les meilleurs livres, sans la pratique on restera toujours novice. Viens donc t'instruire avec le soldat de ce noble pays qui enseigne en garnison le métier de la guerre, se démène, sue, exerce, aiguise jambes et pieds à tous les jeux qui développent l'adresse des guerriers, la souplesse du corps. Il enseigne à ses hommes le maniement et les parades de l'épée et de l'estoc, du bâton et de la hallebarde.

1070 Dresse la man é l'oueil à cops de pistoulets,
Dessus lou pont merquat de quauques courselets;
Tire countre lou blanc d'arreoueil amussade
Ses hé bach ni cousté la drete arquabousade.
Esmerit é gaujous, atrempit é galant
1075 Quan gite lou baloun, pousse lou bout'aouant,
Ou la paume ou la bole é jocs deus quaus l'aufici
Amasse la bertut é acasse lou bici.
Are donc, sus l'iouér, noste balent Gascoun
Ourdene à sous gouarrés lou loc de guarnisoun;
1080 Recoumande aus souldats l'aunou, la courtousie,
Defen cartes é dats, jocs de baratarie.
A* lou có subertout que nous baten entr'ets,
Que nou frequenten locs rufians é caouarets.
N'ame pas per l'iouér d'abandouna las armes
1085 Que per aquo da souen quauques fausses alarmes,

Il dresse leur main et leur œil en les faisant tirer au pistolet sur quelques corselets marqués d'un point; visant d'un œil assuré, il tire une arquebusade et, sans qu'elle se perde ni trop bas, ni à côté, met la charge dans le blanc : toujours vif et joyeux, dispos et galant, soit qu'il lance le ballon ou qu'il pousse le boute-avant, la paume ou la boule, qu'il se livre enfin à ces jeux honnêtes qui fortifient le courage et détournent du vice.

L'hiver arrivé, notre vaillant Gascon désigne à ses soldats l'endroit où ils tiendront garnison, leur recommande l'honneur et la courtoisie, interdit cartes et dés, jeux de tricherie, les duels et la fréquentation des mauvais lieux et des cabarets.

Il ne permet pas qu'on délaisse les armes à cause de l'hiver; aussi donne-t-il souvent de fausses alertes.

* Au.

Perpause jocs de préts, lous deshise bét souen,
E, bandat countre ets, de galant ome pren
La pique é coutelas, l'arquabouse ou la lanse,
E sus loc assignat gaujousamens s'aouanse.

Cartel.

1090 Au prumé jour publique un cartel countre aquet
Qu'en bouille per plase à la lisse dab et,
Lou mande per touts locs, é ses truffes ni faules,
Brabeje* lous gouarrés en aquestes paraules :
« Deu Gascoun generous Herculés ei lou pai,
1095 E, peu dise de touts, Piréne ere sa mai.
Mars ere soun païrin é Venus sa mairie.
Que d'aquets grans coumpais Herculés hec la trie.
Soun paï é soun païrin, quan l'anén hé lejau,
Lou boutén en las mas l'espase é lou puignau.
1100 Sa mairie é sa maï, per aunoura la heste,
De gais liris é hlous l'engarlandén la teste.

Il organise des jeux avec des prix, les défie souvent et lutte contre eux; et, prenant galamment la pique et l'épée, l'arquebuse ou la lance, se rend joyeusement à l'endroit désigné.

Cartel. — Il publie d'abord un cartel contre celui qui voudra descendre avec lui dans la lice. Il le fait proclamer partout et, sans feintes ni fables, il provoque les guerriers en ces termes : « Le Gascon généreux a pour père Hercule, et, au dire de tous, pour mère Pyrène. Mars fut son parrain et Vénus sa marraine; c'est Hercule qui choisit ce compère et cette commère. Son père et son parrain, quand ils l'instruisirent dans la chevalerie, mirent dans ses mains l'épée et le poignard. Sa marraine et sa mère, pour hono-

* Barbeje.

Soun pai lou bo balent é sa mai amistous,
Soun pairin plen de houec, sa maïrie de hlous,
Que s'ét ei amourous é balent tout amasse,
De la cresme qu'eu dén benaside ei la race.
S'ét n'ame arren deu moun que hemne é arroussin,
Et ei hilh de soun paï, hillo de soun païrin.
Bela per que balent, é piquat d'amistance
Countre touts bo mantengue, à la punte d'uë lanse,
L'aunou des hé banta, aqueste jour, peu moun
Lou soulet faborit de Mars é Cupidoun.
Bengue qui boulera é dab hér é dab hlames
Debate countre aquet la berou de las dames;
Arriben à chibal, s'armen de cap à pé,
Qu'et se bante és hé hort de lous debara à pé,
De lous desarsouna é biraus de sa lanse
Lous oueils à la cabsus peus arraja la panse. »

---

rer la fête, enguirlandèrent sa tête de lis et d'autres jolies fleurs. Son père le veut vaillant et sa mère gracieux; son parrain plein de feu, sa marraine couvert de fleurs. S'il est tout ensemble amoureux et vaillant, la race est bénie par l'onction qu'il reçut d'eux. N'aimant rien au monde que les femmes et les chevaux, il est fils de son père et filleul de son parrain. »

Voilà pourquoi, vaillant et jaloux de plaire, il veut maintenir contre tous, à la pointe de la lance, l'honneur d'être reconnu ce jour-là, par tout le monde, le seul favori de Mars et de Cupidon. Vienne qui voudra, avec fer et flammes, disputer contre lui la beauté des dames; qu'ils arrivent à cheval, armés de pied en cap, il se vante et se fait fort de les mettre à pied, de les désarçonner et de leur tourner, de sa lance, les yeux en haut et le ventre au soleil. »

La lisse.

James lous cabaillés n'an legit tout aquo
Qu'augits que quant é quant lou troumpet boute-co
1120 Coumbide entau coumbat la lanse é la couirasse
E lou poble que cour sus lou loc prene place.
A chibal! A chibal! tarare alegrament!
Besets tout à l'entour de la lisse la gent
Esparpilla lous oueils, ahita dab embeje
1125 Lou bragard cabaillé que ta plan se maneje
A passades é bouns sus lou genet armat.
Et que, taleu qu'et ei d'uë famfare allarmat
N'ei pas més rede é horte uë tempeste é bentade
Que sus lou miei d'aoust lou perigle a alugade.
1130 Coume part de la man, bigourous, lou balent
Abat trap a l'arrest, bire countre tenent,
Pare-trap, lanse au ceu, à trosses, à briquailles.
Adiu lou coumpaignon per lou souste é las pailles,
A terre l'arroussin, de l'ahan alaguiat,
1135 Acroupit sus lou quu, mounine cupelat.

La lice. — Les chevaliers n'ont pas fini de lire ce cartel qu'on entend le trompette boute-cœur appeler au combat la lance et la cuirasse, et le peuple courir pour prendre place à l'endroit désigné.

A cheval! A cheval! Tarares joyeux! On voit autour de la lice les gens écarquiller les yeux, fixer avec envie le brillant cavalier qui fait parader si bien, par passades et bonds, son genet armé, qui, enflammé par la fanfare, est aussi raide et fort qu'une tempête de vent soulevé par l'orage à mi-août. Il le fait partir de la main, vigoureux et vaillant, le ralentit à l'arrêt, retourne contre son tenant, pare de pied ferme, lance au ciel, à morceaux gros et menus. Adieu le compagnon : il n'est bon qu'à mettre sur la paille de la litière, le cheval essoufflé de fatigue, accroupi sur le der-

La troumpete femfare é nouï ya qu'alegrie
« O bisque lou Gascoun », cride la coumpaignie.
Noui ya degun aquiou que nou bante aquet heit.

La barrière.

Més james lou Gascoun n'ei sourtit d'aquet feit
1140 Qu'et ne perpause un aute, oun la forse é l'adresse
Escauhe à la bertut lou có de la noublesse.
Tourne dounc sus lou tart, armat leugeramens,
De lutzes enhaillat, countournejat de gens,
En loc é large é gran, per rompe à la barriere
1145 De sous bras houatejant, d'uë man brusque é leugere,
La pique sus aquet ques gause, bigourous,
S'esbate alegramens en joc ta dangeirous.
Aquiou de cot é bras é de toute sa forse,
Coume besets bét souen qu'om* se bat à l'estorse

---

rière, singe cul-pelé. La trompette sonne, la joie éclate. « Oh! vive le Gascon! » crie l'assemblée; et tous célèbrent cet exploit.

La barrière — A peine l'a-t-il accompli, le Gascon, qu'il s'en propose un autre pour enflammer, par sa force et son adresse, le cœur de la noblesse au courage. Il revient donc, sur le tard, armé légèrement, étincelant de lumières, au milieu d'un cortège, dans un vaste espace pour rompre à la barrière, de son bras souple, d'une main prompte et légère, sa pique sur celui qui, confiant dans sa vigueur, s'ébattra gaiement à ce jeu si dangereux. Alors du col et des bras, et de toute sa force, comme quand on se prend corps à corps, il se met en garde, lance contre lance, intrépide, trépignant, souple comme un

* quon.

1150 S'ajuste hust é hust, atrempit, trepejant,
Souple coum un arquet, rede coum bout'aouant,
E countre soun tenent hé casquailla la pique,
Coum hé parla la daune en espourga l'arique,
Las bargues en aoust. Tire just, pousse hrem,
1155 E, segu de l'un pé, de l'aute tourne é ben,
Entruque-ataque enfin, que de sas piques béres
Noou demore en la man arren que las estéres.
A pics, man au coutét, arrebire qui pot,
Pare la bourguignote, arruque se lou cot,
1160 Gran merses au berret si noou hrete l'arrouigne,
Si noou merque lou cap d'un « Datum » de Gascouigne.
Bela de prumé reng lous gaujous passetemps
De qui noste balent alugue toutes gens.
Amuche sus lou joc oun nou hén à de males
1165 Coun hare si hasen é dab poudre é dab bales;
Tout-jour brabe é balent, desirous en touts jocs
De n'este pas aquet qu'apourtara lous cobs.

---

archet, raide comme boute-avant, et contre son tenant, il fait claquer la pique avec le bruit que fait la ménagère, en août, quand elle teille le lin. Il tire juste, pousse ferme, et, solide sur un pied, tourne et revient de l'autre, frappe, attaque de telle façon que de ses grosses piques il ne lui reste en mains que des copeaux. Et maintenant, aux coups, la main au couteau! Evite qui peut! Gare à la bourguignotte, rentre le cou dans les épaules! Grand merci au béret si le Gascon ne lui gratte la gale, s'il ne lui marque la tête d'un « Datum » de Gascogne.

Voilà d'abord les joyeux passe-temps dont notre vaillant excite tout le monde et montre, en se jouant sans danger, ce qu'il ferait avec de la poudre et des balles, toujours brave et valeureux, voulant à tous jeux n'être pas celui qui recevra les coups. Il aime à être toujours de ceux qui

Deu coustat deus que dan ame toutjour s'atene,
Qu'en aqueste mestié n'ei james boun de prene.

La cousse de bagues.

1170 Coum en un claus de borde, entre forse capous,
Qu'an lou gaoué daurat, eu pé lous esperous,
Entre tan de pourets que grapen à la paille
E se presen besiats d'un gran miei pé de haille,
Entre tant de poulois, de guitous é d'aouquats,
1175 De couloms pé-peluts, de pouts esbarbaillats,
Lou pau bole sus touts, sa couë porte-luës
Lambreje par l'enclaus, gite houec, gite buës.
Atau parish sus touts lou cabaillé Gascoun,
Oundre coume un soureil toute la garnison.
1180 E lou jour resolut ande courre la bague,
Aquoi lou cabaillé que mes richamens brague
En armes, en chibaus, en sous beris bestits.
Que coum au mes de mai lous prats besets caupits

---

les donnent ; à ce métier, il n'est jamais bon de prendre.

La course de bagues. — Dans la basse-cour de la métairie, parmi de nombreux chapons à la gorge dorée, aux pattes éperonnées, parmi tant de poulets qui grattent la paille, fiers d'un grand demi-pied de crête, de dindons, de canards et d'oies, de coqs barbus, le paon les surpasse tous. Sa queue lumineuse éclaire le clos, éclatante de feux et d'étincelles.

Ainsi se montre le premier le chevalier Gascon et, comme un soleil, fait l'ornement de la garnison. Le jour où l'on doit courir la bague, il est le cavalier qui brille le plus richement en armes, en chevaux, en habits magnifiques. Comme on voit au mois de mai les prés couverts de trèfles dorés, de fraîches marguerites, ses

De trioulets daurats, de bresques margalides,
1185 Atau bous lou besets qu'a las armes gouarnides
De fin or esmaillat, de rubis, de diamans.
Soun genet Rodamont qu'amuche sus lous flans
Sus la teste é la couë atau coume la cére,
Uë broudadure d'or auta riche coum bére.
1190 Aquiou benguen, bragars, é dames é mignous
Touts perles é diamans. Nou besets que faisous
Sus tant de bets bestits. Més entre las dounzeles,
Lusish coume la luë ademest las esteles
Aquere dret a qui lou courtisien Gascoun
1195 Adresse soun perpaus, parle de la faisoun :

Demande de bague.

« Bere, lous cabaillés que besets en la place,
Armats, lanse à la man, de mourrion é couirasse,
An, per amo de bous, merquats lous estandars
De la hlame d'amou é la glorie de Mars.
1200 L'amou d'un caut desi alugue lou couratge ;
Mars esten sus lou bras la forse é l'aouantatge ;

---

armes sont garnies d'or fin émaillé, de rubis, de diamants ; son genet Rodamont montre sur les flancs, la tête et la queue, ainsi que sur la selle, une broderie d'or aussi riche que belle. Là viennent, éclatants, dames et mignons, tout perles et diamants. Ce ne sont qu'ornements sur tant d'habits superbes. Mais parmi les demoiselles luit, comme la lune au milieu des étoiles, celle vers qui vont les discours du Gascon courtois. Il lui parle en ces termes :

Demande de bague. — « Belle, les cavaliers que vous voyez dans la lice, armés de lance, de morion et de cuirasse, ont, en votre honneur, orné leurs étendards de la flamme d'amour et de la gloire de Mars. L'amour allume leur courage d'un brûlant désir, Mars répand sur leurs bras

E touts dus, cotjuntats, haran* que dab aunou
Si d'uë bague mous hets courtousie é fabou,
Qu'un cabaillé sus touts triomphe de la glorie,
1205 Qu'eu boste nom dara an aquere bictorie.
Autrejats-lam donc, bére, é hasets que peu moun,
Augen quine bous ets à Mars é Cupidoun. »
Atau qu'un eslambret la facie assereade
De la luë qu'ei daure** a bét souen ahlamade,
1210 De madish lou perpaus qu'a tengut lou Gascoun,
Quan aquere se be, entre tantes que soun,
Oundrade coum aquo, sus sa care s'alate
L'eslambret bergouignous de coulou d'escarlate.
Respoun, dous coume meu : « Cabaillé plen d'aunou,
1215 Lou ben que bous disets n'ei d'uë hille coum jou ;
Que bous l'aouets, pouxat d'uë hount de courtousie,
E deu merite gran de boste seignorie.

---

la force et la supériorité, et tous deux réunis, si votre courtoisie nous fait la faveur d'une bague, permettront au chevalier qui triomphera glorieusement d'attacher votre nom à sa victoire. Accordez-la-moi donc, belle, et faites que l'univers sache en quelle estime vous tiennent Mars et Cupidon. Comme la figure sereine de la lune est souvent enflammée par un éclair qui la dore, les paroles du Gascon font rougir son visage d'un éclair de pudeur, quand elle se voit ainsi célébrée entre toutes. Douce comme miel, elle répond : « Chevalier plein d'honneur, une fille comme moi n'est pas digne du bien que vous en dites, vous l'avez tiré d'une fontaine de courtoisie et m'attribuez les qualités qui font de vous un seigneur accompli. La même vertu vous en

* haram.
** daune.

La madiche bertut bous pagara d'aquo,
E per bous aubesi, jou boli de boun có
1220 He lou degut d'aunou à la troupe balente. »
Bela deus cabaillés la partide countente.
Touts pugen acaouats, armats é lanse en man,
Touts per gaigna la bague en la carrere ban.
Lous arroussis brounens, au soun de la troumpete,
1225 Coumensen de trepa sus la cendére drete;
E touts per s'assaja passen un cop, dus cobs,
Gouerden coume haran quan caille hé per obs;
E courren lou prumé per amo de las dames.
Aquiou noste Gascoun muche de quines hlames
1230 S'alugue lou soun oueil, é da lou sentiment
Quin sera lou soun cob quan hasse à bon* escient;
L'entrade ei ja lou hum deu houec de la saillide.

---

récompensera, et, pour vous obéir, je veux de bon cœur payer la dette d'honneur à la vaillante troupe. »

Les chevaliers sont tous ravis; ils montent à cheval, armés et la lance en main, et entrent dans la piste pour gagner la bague. Les chevaux, hennissant au son de la trompette, commencent de piétiner sur la sente droite, et les jouteurs, pour s'exercer, passent une fois, deux fois, regardent comment ils feront quand il faudra agir pour de bon. La première course est en l'honneur des dames. Là, notre Gascon montre de quelles flammes s'allume son œil et fait prévoir ce qu'il fera quand il faudra lutter. Cette entrée de jeu est la fumée et fait prévoir le feu qui brillera à l'issue.

* bonne.

Gaing de Bague.

Ane dounc, reng à reng, lou cob de la partide.
Tarare, ahitats plan coume, teste leouat,
1235 Lou Gascoun, rede é hort, dessus la lanse abat
La mine de l'oueil dret qu'au cap deu hér ajunte
E n'aporte la bague à la prumere punte.
Touts courren à l'aprés, quade un à soun tour;
L'un hé bash, l'aute haut, aquet hile toutjour,
1240 E punteje ta plan qu'en gaignan la partide
Et hé malau lou có d'aquets que l'an faillide.
« Puch qu'armat de desi, endressat de l'amou,
Bere, dits et labets, jou bragui de l'aunou
D'aoue just é segu, per aquere passade,
1245 Sus touts lous cabaillés la bague gouasaignade,
Jou bengui dret à bous, tant gaujous é countent,
Coum loum aouets proumes, recebe lou present.
Uë bague bous m'aouets libremens autrejade,
Dats lam, si couneguets que l'age meritade. »

La bague gagnée. — Maintenant, en rang, on va disputer le prix. Tarare, regardez bien le Gascon qui, la tête haute, raide et fort, baisse sur sa lance son œil droit fixé au bout du fer et emporte la bague à la première pointe. Tous la courent, l'un après l'autre. Celui-ci porte bas, celui-là haut, un autre file toujours. Lui pointe si bien qu'en gagnant la partie, il donne mal au cœur de ceux qui l'ont perdue. « Puisque, armé par le désir, guidé par l'amour, belle, dit-il alors, je brille de l'honneur d'avoir, juste et sûr, dans cette joute, gagné la bague sur tous les cavaliers, je viens droit à vous, joyeux et content, recevoir le présent que vous m'avez promis. Vous m'avez spontanément accordé une bague; donnez-la-moi, si vous jugez

1250 — « Pauc ei so que de mi bous poudets espera,
Si dab boste bertut ac boulèts mesura,
Respon ere labets, més boste courtousie
Prenera lou present, tau petit coum se sie. »
Gaujousamens labets, lous oueillets miei bachats,
1255 Arrigue deus didets de leitete caillats
Uë rose de diamans, lambrejante é lusente
E, à biste de touts, la baise é l'ac presente.
Bous besets quant é quant, besiat é courteset,
Lou Gascoun amistous que darrigue un poutet
1260 D'aquets pots couraillats, d'aquere hresque care
Oun, coum la luë au ceu, l'oueillet amourous bare.
« Bere, puch que jou soui, redits et, ta hadat
Que lou gran Diu d'amou é fortune m'an dat,
Segoun lou men desi, aqueste courtousie,
1265 Joubs boui da per l'arreoüe uë sante amourousie,
Que coume l'auseret s'embesque suou cardoun
Jou nou seré james de nade aute deu moun ;

---

que je l'aie méritée. » — « Ce que vous pouvez attendre de moi est peu de chose si vous le comparez à votre mérite, répond-elle alors ; mais votre courtoisie acceptera le présent, si petit qu'il soit. » Joyeusement alors, ses jolis yeux à demi baissés, elle sort de ses doigts mignons, blancs comme le lait, une rose de diamants étincelante, et, à la vue de tous, la baise et la lui offre.

Gracieux et courtois, on voit alors le gentil Gascon arracher un baiser à ces lèvres de corail, à ce frais visage où l'œil amoureux danse comme la lune au ciel.

« Belle, dit-il encore, puisque j'ai, grâce au grand Dieu d'amour et à la fortune, eu l'heur d'obtenir le don courtois que je souhaitais, je vous jure, en vous saluant, un saint amour. Comme un oiseau englué dans un chardon, je ne serai jamais à nulle autre du monde ; par nulle autre que

De nade que de bous nom piquara la bire
D'aquet arqué traidou qu'a tout lou mounde tire. »

La danse.

1270 Bare lou có de touts, troumpete, arrebuquets,
Sacaboutes, claris, hlaütes é cournets ;
Aquiou n'a que soulas, boun-temps, resjouissanse,
Que quade un lous pés ahile ande la danse.
Touts courren entau bal : en troupe mignionets
1275 Arriben alugats, causse-lis é flouquets,
Empesats é musquets, touts besiats é jouguines,
Dab las béres quei soun tout joc é guillamines.
S'aouets bist, à la prime, en amou lous ausets,
D'aquets jouens amourous lou bresilh entenéts :
1280 Mille mots arrisens é mille amourousies,
Mille jocs e* baisades, mille autes courtousies.
Entemouë lou bal é de gentiou faisoun
Pren sa bére à la man l'esqueriquat Gascoun.

---

vous ne me blessera la flèche de ce traître archer qui vise tous les humains. »

La danse. — Tous les cœurs battent. Sonnez, trompettes, rebecs, cornemuses, hautbois, flûtes et cornets. Ce ne sont que plaisirs, bon temps, réjouissances ; chacun prépare ses jambes pour la danse. Tous courent au bal ; les jeunes mignons arrivent par groupes, enflammés, finement chaussés et fleuris, empesés et musqués, tous gracieux et lutinant les belles qui jouent et minaudent. Si vous avez vu, au printemps, les oiseaux en amour, vous entendez le gazouillement de ces jeunes amoureux : mille mots riants et mille mignardises, mille jeux, baisers, et mille traits courtois.

Le sémillant Gascon ouvre le bal de gentille façon, prend

* e *manque.*

Coum besèts gaujousets, la bach, en l'arribére,
1285 Trepa lous aignerets en la sasoun prumére,
Guimba, sautuqueja, atau hé l'esmerit,
Lou pé souple coum bo, dresse de l'esperit;
Qu'autant coum l'arrubec meillengue é cardineje
Tant é mes de sous pés aqueste ne maneje.
1290 Doubles passatges bach, passatges releouats,
De bét port é faisoun, hauts é cabrioulats,
Noui ya có de mignoun que de gelou nou s'arde
Quan be ta plan dansa coum aquo la gaillarde.
Atau, de reng à reng, se prenen entre ets
1295 A la courrente e bolte, aus branles, ramelets,
Danses oun tout se bau é oun las amourouses
Senten lou houec cubert de las armes gelouses,
Oun l'arc deu petit Diu, cap-hérs, bires é treits,
Ne tire mille cops més que noun a de heits;
1300 Que mante un bengut libre en aquere danse,
S'en tourne co-herit é suspres d'amistanse

---

la main de sa belle, trépigne comme les agnelets joyeux qui, là-bas, dans la prairie, en la prime saison, gambadent et sautent, et son humeur éveillée dirige à son gré ses pieds agiles. Tant que le rebec fait entendre son chant, pareil à celui de la mésange et du chardonneret, il fait aller ses jambes. Pas doubles abaissés, pas relevés, de beau port et façon, sauts et cabrioles; il n'est cœur de mignon qui ne brûle de jalousie en le voyant si bien danser la gaillarde.

Alors les rangs se rapprochent, ils se rejoignent, pour la courante et la volte, les branles, ramelets, danses où tout se vaut et où les amoureux sentent couver le feu de la jalousie, où l'arc du petit dieu lance flèches à pointes de fer, viretons et traits, tire mille coups de plus qu'il n'a de munitions. Plus d'un est venu libre en cette danse qui s'en retourne frappé au cœur et pris d'amour pour celle qui, d'un coup

De la que d'un cop d'oueil é d'un mouillat poutoun
L'a heit beoue ta dous l'amourouse pousoun.
Atau passe lou bal, oun la danse gaujouse,
1305 Duresse un an la neit, nou parish auejouse.
Aquere neit ei jour, é duresse enquoé mes,
Las hilles qu'aquiu soun nou cambiaren james
Ab lou bét jour d'estiou; que la clarou deu die
Deus plases amourous a trop de gelousie.
1310 Aquere danse donc, aquere douce neit
Lous a tirat deu cap la memorie deu leit;
E si n'ere queu pout lou quicquiric aouanse
Per dessus l'arrubeu que lous toque la danse,
L'oueil alugat d'amou nous soubenguere pas
1315 De barra lou perpét an aquet dous soulas.

---

d'œil et d'un baiser mouillé, lui a fait si doucement boire l'amoureux poison.

Ainsi passe le bal et la nuit joyeuse; durât-elle un an, elle ne lasserait pas. Cette nuit vaut le jour, et durât-elle encore plus, les filles qui sont là ne l'échangeraient jamais contre les beaux jours d'été, dont la clarté jalouse trop les plaisirs amoureux.

Cette danse donc, cette douce nuit leur ont fait oublier le sommeil, et si le kikiriki du coq ne dominait les sons du rebec qui guide leurs mouvements, l'œil allumé par l'amour ne songerait pas, dans ces doux ébats, à fermer la paupière.

LIBE III

DEU GENTILOME GASCOUN

Droumi deu Gascoun.

Coume nou pot lou bent embarrat en la nouë,
Ni l'esperit Gascoun en dromi hé la grouë,
Nou sauneje james que gouerres, que coumbats,
Que cops, que houec, que sang, querelles é debats.
1320 Qui drom dab lou Gascoun a de caudes allarmes.
Quan, adroumit la neit, leoue man à las armes,
A pics, pousses é trucs, que si lous adroumits
Nou deschidaouen leu, ben y aure de herits.

Sounge.

Coume n'ame per trop lou boun temps ni la danse,
1325 Prese l'aoué deu bal uë hastiouse aouejance.

LIVRE III DU GENTILHOMME GASCON.

Sommeil du Gascon. — Ni le vent enfermé dans la nue, ni l'esprit du Gascon ne s'éteignent en dormant. Celui-ci ne rêve jamais que guerres et combats, que coups, que feu, que sang, querelles et disputes. Celui qui dort près du Gascon a de chaudes alarmes. Quand il s'est endormi, il se jette souvent sur ses armes. En avant, coups d'estoc et de taille! Si les dormeurs ne se réveillaient pas vite, il y en aurait, certes, de blessés.

Songe. — Comme il n'aime pas trop le repos ni la danse, il est ennuyé et dégoûté du bal. Il a, pendant son

Arrebe, coundromit, de gouarrere faisoun,
Coume si l'esperit lou disé la leçoun,
Qu'et be soun pai armat de mourrioun é couirasse,
En la uë man lou houec, l'aute la dure masse,
1330 Atau coum quan anéc sus las portes d'ihér
Lou can porte-tres-caps assadoura de hér,
E lou semble queu dits é parle de la sorte :
« Nou beiré jou james de noste rasic horte
Pirouqua pouderous é hlouri lou bourroun,
1335 Ta gran que de l'arrame alate tout lou moun.
Nou beiré jou, moun hilh, l'abenture arribade,
Que mous a l'estarlot ta longtems presiquade,
Tant d'urousis coumbats, tant d'enemics perduts
Que deöuen, có-herits, este de tu batuts?
1340 Nou beiré jou james, hilh, que tu possedisques,
Urous é mes urous, que courounat tu bisques,
Majourau eu parsan d'oun jou ei, coume tu jouen,
Escanterat un tros per lou mes bét estrem.

---

sommeil, des rêves guerriers, comme si son esprit récitait sa leçon. Il voit souvent son père armé de morion et de cuirasse, d'une main le feu, de l'autre la massue, comme quand il alla aux portes de l'enfer faire périr le chien à trois têtes, et il lui semble l'entendre parler en ces termes : « Ne verrai-je jamais, de notre brave racine, se dresser puissant et fleurir le bourgeon si grand que l'ombre de ses rameaux couvre le monde? Ne verrai-je jamais, mon fils, arriver ce que l'astrologue nous a si longtemps prédit? tant d'heureux combats, tant d'ennemis déconfits que tu dois glacer de peur et vaincre? Ne te verrai-je jamais, fils, maître de vastes terres, heureux et plus heureux, la couronne sur la tête, maître du pays dont j'ai, à ton âge, pris un morceau du côté le plus beau ? J'ai vaillamment commencé pour toi

Jou t'ei, balentamens la besoigne entamouade,
1345 Leche la tu aus tous de ta man aquabade.
Que coum de jou tu és ereté dret é just
Om beje arressembla las estéres au hust.
Lou taouant n'ei james ta dous coum las abeilles,
Ni lou loup ahamat nescut de las aoueilles;
1350 Lou hort taure n'ei pas hilh d'ase nouchalent,
Ni de baque nescut lou lion ta balent,
E jamés l'arroussin, coume la triste gode,
N'arrecounesh per païˆ l'eschalanquade brode.
Toute cause seguish la race é naturau;
1355 Que per aquo, moun hilh, arromia te quau
Qui tu és, doun és tu, que tant queu Gascoun bisque
Deu puchant Herculés la race nou mourisque.

Lous eschorts de Herculés.

Un lion gorge-treit à forse deu men bras
A deja dit peu moun quigne arrasic tu as.

---

la besogne; laisse-la aux tiens achevée par ta main. Puisque tu es mon héritier direct et digne, qu'on voie les copeaux ressembler au tronc.

Le taon n'est jamais doux comme les abeilles, le loup affamé n'est pas fils des brebis, ni le robuste taureau de l'âne nonchalant, ni le lion valeureux de la vache; et jamais le cheval, comme la triste rosse, ne reconnut pour père la paresse efflanquée. Toute chose obéit aux instincts de la race et de la nature. Aussi, mon fils, il faut que tu te souviennes toujours qui tu es, de qui tu descends, et que, tant que vivra le Gascon, la race du puissant Hercule ne doit pas mourir.

Les travaux d'Hercule. — Un lion étranglé par mes mains a fait connaître au monde de quelle souche tu es

1360 Hidra, de tant de caps uë bioue hourmiguére,
E deu porc Eriman la defense murtrére,
Deu cerbi pé-leugé la riche corne d'or
Ei de la mie bansoun la troumpete é lou cor.
Deus Stemphalits auséts l'urpe desmesurade
1365 Que jou cassé ta louing, dab la bire esquerade,
L'amazoune bensude é l'auge balejat,
D'aqueste rede bras lou taure cabejat,
Desacaouat Diomed, aussite la mounture
E boutat Gerion à la male abenture;
Si presat ei deu moun boun có dab boune man
1370 Aquets heits ta balens james nou mouriran.
Toutjour seran de mi las poumes Hesperides
E deu can Cerberus las tres testes herides.
Pense dounc plan, lou men, asso que t'é coundat
Si james t'agradec lou mestié de souldat.
1375 Push que jou soui lou païr de t'aspase ahilade
Sies tu donques lou hil[h] d'aquere noumeade. »

---

sorti : l'hydre, vivante fourmilière de têtes, du sanglier d'Erymanthe la défense meurtrière, du cerf aux pieds légers la riche corne d'or sont les trompettes et les cors qui proclament ma renommée.

La griffe démesurée des oiseaux du lac Stymphale que j'ai chassés si loin, de ma flèche oblique, l'amazone vaincue, les écuries d'Augias nettoyées, le taureau maîtrisé par ce bras robuste, Diomède renversé de cheval et sa monture tuée, Gérion mis à mort : ces hauts faits, si l'on prise bon cœur et forte main, ne mourront jamais.

Jamais on n'oubliera que j'ai cueilli les pommes Hespérides et tranché les trois têtes du chien Cerbère. Pense bien, mon fils, à ce que je t'ai conté. Si jamais tu t'es plu au métier de soldat, puisque je suis le père de ton épée tranchante, sois le fils de cette renommée. »

Coum besets quauque cob que lou can bigilent,
Adroumit suou paillé, quan sent passa la gent,
Se leue esbalaurit, é saute de haucouide
1380 Sus la peille à qui pot, laire, arroune é ganide,
Tout atau lou Gascoun, d'aquet songe escheguat,
De gouerre é de combats leoue tout alugat,
Ardent é calourous, plen de houec é d'allarmes,
Are mes que james escauhat à las armes,
1385 D'un cob de tambourin mande toutes sas gens
Que touts à lou degut s'atenen diligens;
He bengue à soun loutgis mestres é capitanis.

Perpaus deu Gascoun.

« Bousaus besets be plan é sabets coum que granis,
Puchans é pouderous soun nostes enemics,
1390 Dits lou brabe Gascoun; per aquo, mous amics,
Coumpaignous aunourats, de qui l'arme balente
De poou ni de herou nou houc james atente,

De même que parfois le chien vigilant endormi sur la paille, sentant passer quelqu'un, se lève tout étourdi et saute, patte haute, aux chausses de celui qu'il trouve, aboie, et saisit à la gorge, tel le Gascon, surexcité par ce songe, se lève tout enflammé pour la guerre et les combats, ardent et chaleureux, plein de feu et d'alarmes, plus décidé que jamais au combat. D'un coup de tambour il appelle ses soldats qui se rendent diligemment à leur poste, et mande chez lui maîtres et capitaines.

Discours du Gascon. — « Vous savez combien nos ennemis sont nombreux et puissants, dit le brave Gascon; aussi, mes amis, compagnons honorés, dont l'âme vaillante n'a jamais connu la peur, ne faut-il pas laisser, à

Nou quau pensa peu* temps oun nous em de l'iouér,
Lecha de countre aquets à maneja lou hér.
1395 E noui ya maubés temps, tors, gelades ni plouges
Que nou sien à las gens mauhades, aouejouses,
A tout obre é besouigne empaches é destrics
Sou qu'an de gouarreja an d'allarmes é pics.
Qu'oun mes hé maubés temps, oun mes bente é mes torre,
1400 Per hé quauque boun cop, ei lou floc é la gorre.
Un heit d'armes toustem, per ana à joc segu,
Enemic deu soureil, s'amigue de l'escu,
E dab lou maubés temps, dab tourrades, hredures,
Om ac dits à de boun à las places segures.
1405 Om esgarraupie fin muraille é boulouart,
Om esquisse la porte ab lou cob de petart;
Om desjunte lou pount, é d'uë allarme esglasiade
Lou mes hort deu païs om ne porte d'amblade.

---

l'époque où nous sommes de l'hiver, de jouer du fer contre eux. Le mauvais temps, la glace, les gelées, les pluies dérangent et gênent tout le monde, empêchent ou détruisent toute œuvre et besogne, sauf pour qui songe à la guerre, aux alarmes et aux coups. Le plus mauvais temps, le vent le plus violent, la plus forte gelée sont, pour qui médite un bon coup, comme le bouquet et les rubans pour qui se prépare à une fête. Un fait d'armes, quand on veut jouer à coup sûr, fuit le soleil et recherche la nuit. Par le mauvais temps, la glace, les frimas, on parle pour de bon aux places confiantes; on écorche de près muraille et boulevard, on fait sauter la porte à l'aide du pétard, on disjoint le pont et, par une surprise qui glace d'épouvante, on emporte d'emblée l'endroit le plus fort du pays.

* peut.

Per aquo, mous amics, d'uë gouarrere gelou
1410 Mespresem maubés temps per la glorie é l'aunou.
Nou sie pas dit de nous coum d'aquere auseraille
Que n'ame de boula que tant que blat é paille
Lusish dessus lou so, mes, à l'iouér bengut,
A grans bandes é bols, boune neit é salut!
1415 Siam coum lou cassadou que n'ame pas la proye
Que lou ben sus la man atau de boune boye,
Que lou bole suou nas ou queu lute lous pés,
Qu'aquere qu'a seguit un pauquet de mes prés
A forse cot é bras, à gran cousse é alene,
1420 Sus un peirut tuquo en u' escure garene,
Atraués d'arroumécs, espiasses é brocs
Doun parechen en man las plagues é lous cops.
La glorie ei toustem mage oun mes ei ahanade.
Joubs rendi, mous amics, la bile gouasaignade,
1425 Barriere de l'aunou qu'esperam eu païs,
Si, coum acoustumat, boulets da lous defis

Ainsi donc, mes amis, que notre ardeur guerrière méprise le mauvais temps pour acquérir gloire et honneur. Que l'on ne nous compare pas à ces oiseaux qui ne se plaisent à voler que lorsque blé et paille brillent sur le sol, et qui, l'hiver arrivé, s'envolent en nombreuses troupes : bonne nuit et salut! Imitons le chasseur qui dédaigne la proie venant d'elle-même sur sa main, qui vole sur son nez ou qu'il touche du pied, mais préfère celle qu'il a suivie pour s'en rapprocher à force de col et de bras, courant à perdre haleine sur un coteau pierreux, dans une garenne obscure, à travers ronces, épines et haies, dont les piqûres ont couvert ses mains de plaies. L'effort augmente toujours la gloire. Je vous assure, mes amis, de la prise de la ville, obstacle à l'honneur que nous attendons en ce pays, si, comme toujours, vous voulez défier les périls et cette for-

Aus perillous dangés, au fort qu'a mes de mine
Que n'aura de boun joc, si tout lou mon camine.
Coume jou, de boun pé, si touts, coume jou dic,
1430 Escauhats de ma man, mespresats l'enemic,
Que heit à sous plases de boun oure s'embarre,
Nou pense en arren mes que d'estene la garre
Daouant quauque boun houec, lausert de garnisoun,
Qu'escoute lou boun temps per tira lou hissoun. »

Deliberation d'uë prese de bile.

1435 Coume lous cas que ban de nature à la casse
Per lou mendre semblant que lou cassadou hasse :
« Hou, té, té, hou, Miraut! » De lairets arrisens
S'esbriquaillen en sauts, é hestejen las gens
Noun ya nat ta pé mot qu'en la casse n'arrébe;
1440 Direts qu'an ja lou mus sus lou quu de la lébe :
Atau medish assi touts lous brabes souldats,
Aprés que lou Gascoun lous a tau lenguejats

---

teresse qui a plus de mine qu'elle n'aura de jeu, si tout le monde marche, comme moi, de bon pied, si tous, suivant mon conseil, dociles à ma main, vous méprisez l'ennemi, qui, esclave de son plaisir, s'enferme de bonne heure, ne pense qu'à étendre ses jarrets devant quelque bon feu, lézard de garnison, et qu'à regarder si le temps est beau pour dégaîner. »

Conseil pour la prise d'une ville. — De même que les chiens vont d'eux-mêmes à la chasse au moindre signe du chasseur : « Tiens, tiens! Oh là, Miraut! » Par leurs aboiements joyeux et leurs petits sauts, ils font fête aux gens; il n'est pied-mou qui ne rêve de chasser : on dirait qu'ils ont déjà le museau sur le cul du lièvre. Ainsi sont les braves soldats après cette harangue du Gascon qui, à propos

E d'aquere entreprese hicat sau en la bouque :
« Nou y a nat, disen ets, que, coum uë triste clouque,
1445 Bouille acy, tout l'iouér, coüa la garnisoun ;
Ourdenats soulamens la mode é la faisoun.
Quin que sie enemic, nou qualera ques flate
Que s'et auich perigla, beira leu peirebate. »
Touts naden de gran gai, ja miei abenturats
1450 E ja de l'esperit, à traoués lous barats,
Eschourroumiguen tout, soun ja sus la murraille,
Nou la creignen pas mes que simplete barraille ;
Escala peu mès haut, engarrapia uë tour,
Autant de coussiré que puja sus un hour.

Recounechense de plasse.

1455 Quant é quant lou Gascoun, per amo qu'acoumete
La bile coume quau, en l'oure mes segrete
Que toutes causes soun à la sele, en repaus,
Que tout drom é qu'om pot, au segu, a perpaus,

---

de cette entreprise, leur a mis le sel en la bouche. « Aucun de nous, disent-ils, ne voudra couver la garnison tout l'hiver comme une triste poule. Indiquez seulement le plan et les dispositions ; quel que soit l'ennemi, il ne faut pas qu'il se flatte : s'il entend le tonnerre, il verra bientôt la grêle. »

Tous nagent dans la joie, déjà à demi aventurés, par l'imagination, à travers les fossés. Ils franchissent tout, sont déjà sur la muraille, qui n'est, pour eux, pas plus qu'une simple barrière. Escalader le côté le plus haut, égratigner une tour cela leur semble aussi facile que de grimper sur un four.

Reconnaissance d'une place. — C'est alors que le Gascon, pour reconnaître comme il faut la ville, à l'heure la plus secrète, quand tout est à l'abri et au repos, que tout dort, que l'on peut sûrement et à propos tourner autour de

Arrouda l'enemic ses ne hé brut, coumande
1460 Lou mes assegurat qu'et pense de la bande,
Qu'ane senti suou loc, à l'escoute, tout dous,
Per oun quau deschida l'enemic droumillous,
Per oun pouiran segu en uë bile ta grane
A bere miege neit hé souna la diane.
1465 Mes coum et ei ses poou é tout abenturat,
Coum ac bo per l'aunou tout à l'assegurat,
S'en ba madish aprés, bandat d'oueil é d'aureille;
Abise oun n'a degun, escoute doun om beille,
Quau ei lou loc mes haut, quau lou mes descubert,
1470 Per oun om pot pausa lou petart à cubert,
Per quin loc l'escalade é lou mes oun se founde,
Bese si l'enemic hé espesse la rounde,
Per oun pouiran passa, tant à pé qu'à chibal,
Coundusi tout en blot, las gens é l'atirail.

---

l'ennemi sans bruit, commande à celui de la bande qu'il juge le plus hardi d'aller flairer sur les lieux, à l'écoute, tout doucement, par où il faut réveiller l'ennemi plongé dans le sommeil, par où l'on pourra, à coup sûr, faire sonner la diane sur le coup de minuit dans une si grande ville.

Mais comme il est sans peur et hardi à l'aventure, lui-même les suit pour l'honneur et sans crainte, l'œil et l'oreille tendus. Il regarde si personne n'écoute ni veille, quel est l'endroit le plus élevé ou le plus découvert, par où l'on peut poser le pétard sans être vu, par où on peut escalader ou bien pénétrer par surprise, voir si l'ennemi fait de fortes patrouilles, par où l'on pourra amener en masse, tant à pied qu'à cheval, gens et attirail.

Aprest per la prese.

1475 Aprés qu'et a coum quau eschoumade la place
Counde lous enemics, gouarrés é populasse,
Que s'armara deguens, quan à l'esbalaurit,
Courreran au mes hort de la bile herit.
Counde à quantes de tours, de fors, de cos de garde
1480 Quau ou mouri suou loc ou qu'et truque la harde.
Arme toutes sas gens d'arquabouses, mousquets,
Halabardes, espious, piques é courselets.
Se gouarnich coume quau de petars é d'escales
De boune monition, forse poudres é bales,
1485 Forse gens d'acaouat per soustra lous a pés,
Armats d'arme à la man, per ac dise de prés
Au mes hort de deguens, à las bandes mes redes,
Mes qu'aje lou petart desarmerat las cledes.
Enquoé qu'et sie mens fort é n'aje tant de gens
1490 De pé ni d'a chibal coume seran deguens.

Apprêts pour la prise. — Après avoir attentivement examiné la place, il fait le compte des ennemis, soldats et population, qui prendront les armes et courront, mal réveillés, à l'endroit le plus exposé. Il compte devant combien de tours, de forts, de corps de garde il faudra mourir sur place ou battre les défenseurs. Il arme tous les siens d'arquebuses, de mousquets, de hallebardes, de pieux, piques et corselets, prend ce qu'il faut de pétards et d'échelles, de bonnes munitions, fer, poudre et balles, de nombreux cavaliers pour fouler aux pieds les fantassins, avec des armes de main pour parler de près, au plus fort de la ville, avec les bandes les plus redoutables, quand le pétard aura renversé les barrières.

Quoique sa troupe soit moins forte et qu'il ait moins de gens de pied et de cavaliers que les assiégés, il dispose ses

Sous petits bataillous tant per tans et arrengue
Coume s'eran * deguens ou gens ou loc que tengue.
Baille dab lou petart cinquante omes armats,
D'un batailloun aprés, rede é hort, alatats;
1495 Fournish d'autant ou mes la furiouse escalade
E seguish à l'apres dab la troupe sarrade.

Perpaux deu Gascoun.

« Noun y age pas, dits et, degun t'abenturat
Que per courre au butin despare l'arramat,
E hesse un pas de clerc qu'au despens de la bite
1500 Housse cause sus nous d'uë perde nou petite,
Desturbesse lou feit, s'embesquesse en de locs
Qu'om n'augousse mouien d'arrebira lous cops.
Ajats y plan lou có, mestres é capitanis ;
Jou bous coumandi touts, tant petits coume granis,
1505 D'ahana brusquamens, de hé boste degut,

---

petits bataillons de manière à faire face aux défenseurs et aux fortifications. Il envoie avec le pétard cinquante hommes armés, flanqués par un fort bataillon, en met autant ou même plus pour l'escalade furieuse, et suit avec le reste en ordre concentré.

Discours du Gascon. — « Qu'aucun, dit-il, ne soit assez hardi pour courir au butin en quittant les rangs. Il ne s'agit pas de faire un pas de clerc qui, aux dépens de la vie, nous causerait une grande perte, de déranger l'exécution du plan et de s'empêtrer dans un endroit où l'on ne pourrait parer les coups. Veillez-y bien, maîtres et capitaines, je commande à tous, petits et grands, d'agir avec vigueur, de faire votre devoir et de maintenir résolument

* serans.

Boste commandament mantengue resolut.
Bous ets dab lou petard, bous ets dab l'escalade,
Bous anats en tau tour, bous à la derramade.
Alatats la carrere, ardens, arretrounits,
1510 Hiquats lou glas eu có de nostes enemics.
Benguets touts à l'aprés é d'uë man furiouse :
Se parle tout james d'aqueste neit urouse.
De manqua au randé-bous noun y age nat ta sot.
Capitanis balens, escoutats plan lou mot.
1515 Diu condusisque tout à boun port, à boune oure,
Anem abenturats, nou sera pas trop d'oure. »
Coum entre can é loup la terre s'esqurish
E qu'arren per lou ceu enquoere nou lusish,
Que la luë d'enloc n'amuche las barrailles,
1520 E n'ei dab lou soureil enquoere qu'en hremailles,
Coumense au petit pas, d'un pé tout de balous,
A prene lou camin lou Gascoun generous.

---

votre autorité. Vous, allez avec le pétard ; vous, à l'escalade ; vous, à telle tour, vous, en ordre dispersé. Allez par la rue, ardents, faisant tout retentir, glacez le cœur de nos ennemis. Venez tous à la suite, d'une main furieuse : que cette heureuse nuit soit à jamais célèbre. Qu'aucun ne soit assez sot pour manquer au rendez-vous. Vaillants capitaines, écoutez bien le mot. Que Dieu conduise tout à bon port sous d'heureux auspices. En avant, il n'est pas trop tôt. »

Lorsque entre chien et loup la terre s'obscurcit, que rien ne brille encore au ciel, que la lune cachée ne permet pas de distinguer les clôtures et lutte encore contre le soleil avant de lui céder la place, le généreux Gascon se met en chemin à pas de velours.

Lou petart.

S'aouets biste la boub ab l'aureille clichade,
Estenude deu cos, de la teste aquatade,
1525 Esquala la gariere, arrapa, coundromit,
Sus lou jouqué, peu cot, lou maitié quicquiric,
Atau l'ome ses poou que lou petart aporte,
Auta dous coum un gat s'apresse enta la porte,
A grapes, quauque cob, coum un can countreheit,
1530 Per que, s'et ere bist, nou s'abisen deu feit.
Arretors de sa man, hé dab la taraouere
Dus traucs qu'et a besoing sus la porte prumere,
Embouque lou petart rede é plan calliouat,
Emparat d'üe hourquete atau coum acaöuat.
1535 A houec aqui medish que d'un pet de perigle
Que semble que lou ceu aquere neit s'eschiscle,
Per tout lou pare atrap deu pourtau retrounish.

Prese de la bile.

Tout d'üe man lou petart se pause aqui medish

Le pétard. — Vous avez pu voir le renard, l'oreille renversée, corps tendu, tête baissée, escalader le poulailler, saisir par le cou le matineux kikiriki endormi sur le perchoir : ainsi l'homme intrépide qui porte le pétard s'approche de la porte aussi doucement qu'un chat, ou parfois, à quatre pattes, contrefaisant le chien, afin que, si on le voit, on ne se doute de rien. Il fait de sa main, à l'aide d'une tarière, les deux trous qu'il faut sur la première porte, enfonce le pétard, raide et bien chevillé, qu'il appuie, comme à cheval, sur une petite fourche. Feu! tout aussitôt. On dirait que le ciel se fend et que la foudre éclate sous la voûte de la poterne.

Prise de la ville. — Le pétard est posé tout d'une

Deu pount au rastelié, oun la gran periglére
1540 Esglasie é có-herish tout autant de gens qu'ére
Dessus lou prumé saun, pousse lou batailloun,
Eschiscle-eschascle é romp las barrieres quei soun.
« Doune, doune deguens, tue, tue, arm' arm, arme,
Rebeille, bounes gens, cos de garde, à l'allarme,
1545 Tarare, toupoutoun, destrigue, atrape é trap,
Dau aquiou, dau assiou, truque-atuque-patac. »
A pousses d'alabardes, à cops de pertusane,
A cops de pistoulets, à qui millou s'ahane.
Trucs à pics é patacs, à mantaste, à l'escu,
1550 Hique-deschique-é chac, qui bela? Qui es-tu?
Bire hér sus lou cot, à houec sus las aureilles,
Arribere de sang, mortes gens à merveilles *.

Desseite.

Aquet ere en camise **, asset ere en gipous,
Aquet dab la houchine, aquestes lous bourdous,

---

main, du pont au râtelier, le bruit de tonnerre qu'il fait en éclatant glace d'effroi le cœur des habitants qui sont sur leur premier sommeil, pousse le bataillon, brise et rompt toutes les barrières. Donne, donne dedans; tue, tue, arme, arme, arme. Réveillez-vous, bonnes gens! Corps de garde, à l'alarme! Tarare, tambour! hâte-toi, attrape et tiens ferme! je donne ici, là; frappe, assomme à grands coups. Enfonce la hallebarde, tranche de la pertuisane; à coup de pistolets, à qui fera le mieux! A coups d'estoc et de taille, à tâtons, dans la nuit, pique, déchire et chac, qui va-là? qui es-tu? Tourne le fer sur le cou, feu sur les oreilles! Rivière de sang, hommes morts à tas.

Défaite. — L'un est en chemise, l'autre en pourpoint; celui-ci a une fourche, l'autre des bâtons; celui-ci est tout

* meureilles.

** camises.

1555 Asset ere tout nut, aquet dab la couirasse.
Adiu, saube qui pot, la praube populasse
Qu'autaleu entenut : « Dedans, bilegaigné ! »
Huraten, esglasiats, quauque segu courné.
Aquet s'arromp lou cot lou long de la murraille,
1560 Asset hé boun brouqué deu leit é de la paille ;
Aquet hugis peu teule, asset s'enhounse eu cros ;
L'aute deguens üe cache estuge cap é cos.
Aquere hemne à crics, l'aute ei toute esblaimade,
Aqueste cride : « A mort ! saubats me la mainade !
1565 Saubats me lou marit ! Diu deu ceu, oun ets bous ?
Digne berges Marie, ajats pietat de nous !
Sans é santes deu ceu, biets ajuda lous bostes !
Tirats mous de la bile aquestes bourreaus ostes !
Escusés maserés, diables desencadeats,
1570 Eschourruscles ardens, perigles alugats ! »
D'esglasis e de crics la praube gens s'enteste ;
Noui ya ren que turment, nouy a ren que tempeste,

---

nu, l'autre a la cuirasse. Adieu, sauve qui peut! pauvres gens. Aussitôt qu'ils ont entendu : « Dedans, bille gagnée ! » ils cherchent, éperdus, quelque recoin sûr. L'un se rompt le cou le long de la muraille. Celui-ci se barricade avec le lit et la paillasse, celui-là s'enfuit par le toit, celui-ci s'enfonce dans le « cros », l'autre se met tête et corps dans une cachette. Une femme hurle ; l'autre est blême. Celle-ci crie : « A mort! sauvez ma fille! sauvez mon mari! Dieu du ciel, où êtes-vous ! Bonne Vierge Marie, ayez pitié de nous! Saints et saintes du Paradis, venez aider les vôtres! Chassez de la ville ces hôtes sanguinaires, bouchers sournois, diables déchaînés, tonnerres ardents, orages allumés ! » Les pauvres gens ne savent que pousser des cris d'épouvante ; ce n'est que bruit et tempête,

Bous n'augits que gemécs, n'entenets que sanglots.
Nou quau mes aus paubrets que hiquales eus clots.
1575 Coum lous cas esbariats, traoués la fourtalesse
De quauque large bosc * e d'uë malese espesse,
Courren au cassadou quan augen lou tran tran,
Atau medish assi lous bataillous ne ban.
Se rejunten en gros é lous de l'escalade
1580 E lous qu'adret é gauich **, l'alarme an alugade
Taleu que la troumpete apere au rende-bous.
Lou furious general arrape lous canous,
Dessarre cob sus cob uë horte periglere
De l'attirail qu'et hé brouni per la carrere,
1585 Enfonse, bat, arromp murailles é pourtaus,
E deu[s] loc[s] lous mes horts aqueres soun sas claus.

Prese deu Goubernur de la bile.

Bandat é teste bach, ba tout dret oun se pense
Queu goubernur suspres s'ei boutat en defense.

---

on n'entend que pleurs et lamentations; les pauvres diables sont bons à être mis en terre.

Comme les chiens perdus au milieu d'un grand bois et d'un épais fourré accourent vers le chasseur quand ils entendent le tran-tran, les bataillons rejoignent le gros de la troupe, et ceux qui ont fait l'escalade, et ceux qui ont habilement et avec entrain porté l'alarme, lorsque la trompette sonne au rendez-vous.

Le général, furieux, dispose les canons, déchaîne à coups redoublés un tonnerre qui fait retentir la rue, enfonce, bat, rompt murailles et portes : pour ouvrir les lieux les plus forts, ce sont là ses clefs.

Prise du gouverneur de la ville. — Ardent et tête baissée, il va tout droit où il pense que le gouverneur, sur-

* bose.
** ganich.

Que desperat de do d'aoue ta mau gouardat,
1590 Triste, bras estenut, miei-mort :

Soun perpaus.

« O mau-hadat,
Dits labets, que jou soui, ome de tout lou mounde
Lou més desfortunat, é de qui pauc de counde
A tout james tengut lou hat plen de jelou.
O praube, que diran per lou païs de jou?
1595 Coum m'estimaran pauc d'atau per tout entene
Que joum soui, poou-herit, aneit lechat susprene;
Que jou n'ei, co-passat, heit teste à l'enemic,
Que joum soui estounat, perdut au prumé cric,
Au prumé doune-doune, arme hrede é glaçade,
1600 Diran que jou ei, pauruc, la place abandounade,
Boutat armes à bach, delechat mous souldats,
Que touts soun à ma faute en hugi desramats.
O Diu boun, Diu deu ceu, n'ei rasoun que jou bisque :
Diu, héts que mille cobs, mille cobs jou morisque!

---

pris, s'est retranché. Celui-ci, dénespéré d'avoir fait si mauvaise garde, triste, étendant les bras, demi-mort :

Son discours. — « Oh, malheureux que je suis! s'écrie-t-il, le plus infortuné du monde et à qui le destin, jaloux, fut à jamais défavorable. O pauvre, que dira-t-on dans mon pays? Comme on m'estimera peu quand on dira partout que, frappé de terreur, je me suis laissé surprendre cette nuit; que, le cœur transi, je n'ai pas fait front à l'ennemi; que j'ai perdu la tête au premier cri, au premier : « Donne, donne! » l'âme froide et glacée. On dira que, peureux, j'ai abandonné la place, mis bas les armes, délaissé mes soldats qui tous, par ma faute, se sont dispersés en fuyant. O Dieu bon, Dieu du ciel! je ne mérite plus de vivre. Dieu! faites-moi mourir mille et mille fois; ne

1605 Nou bouillats, pietadous, en ta gran desaunou,
Apres tantis de mors saubam la bite à jou.
O sagnous enemic, que t'aspase murtrere
Demest tante de gent qu'aussite en la carrere,
Nou m'aje pas troubat à jou, praube perdut?
1610 Diu, per que soui jou biu, si moun fort ei rendut? »
Atau se bat madish, s'esgaraupie é turmente
Lou triste goubernur sus sa plague escousente.
Tuste labets, brounent, lou sanguinent Gascoun
La care de la tour dab un cob de canoun,
1615 Cride hort : « Tue tout! Pourtats-me la sausisse. »
Lou triste goubernur d'esglasi se herisse
E demande, doulent, douce coumpousitioun.

Demande de la bite.

« Cabaillé plen d'aunou, hous besets oun jou soun ;
Besets, dits, mon malheur é ma perde trop grane.

---

daignez pas, dans votre pitié, sauver ma vie déshonorée, lorsque tant sont morts. O sanglant ennemi, que ton épée meurtrière ne m'a-t-elle trouvé, pauvre perdu, parmi tant de gens qu'elle a tués dans la rue! Dieu! pourquoi suis-je vivant, si ma forteresse est rendue? »

Ainsi le pauvre gouverneur se frappe, s'égratigne et envenime sa plaie cuisante. En ce moment, le Gascon frémissant et couvert de sang frappe d'un coup de canon le front de la tour et crie à très haute voix : « Tue tout, portez-moi la saucisse! » Le malheureux gouverneur, hérissé d'effroi, demande tristement une douce composition.

Le gouverneur demande la vie. — « Chevalier plein d'honneur, vous voyez où j'en suis. Vous voyez, dit-il, combien j'ai perdu. Malheur et perte, dit le proverbe, se

1620 Mau é perde, dits om, coum tigne s'acoumane,
Las armes é lou joc, lou desaste é lou mau,
Are assi, are aquiou, se loguen à journau.
Bous poudets hé de jou tout atau coum bous plassie,
Que bous aouets en man la justecie é la gracie.
1625 Bous triomphats sus nous deu titre de balent,
D'aguerrit capitani, entenut, diligent.
Countentats bous d'aquo; aquere ta gran glorie
Nou demande sus jou uë plus grane bictorie. »

Perpaus deu Gascoun.

Lou Herculés Gascoun, balent é pietadous,
1630 Aus humbles més que més amic courtes é dous,
Atau coum lou perpaus de l'enemic merite,
Parle deu lecha ana é de lou da la bite.
« Puch que jou soui, dits et, are mestre de bous,
Que joubs tengui endrabat en las nostes presous,
1635 E que, batut deu houec de mas caudes allarmes,
Bous aquatats lou cot au juing de nostes armes,

---

tiennent comme teigne. Les armes et le jeu, le désastre et la maladie se louent, ici et là, à la journée. Vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira; vous avez en mains justice et grâce. Votre triomphe sur nous vous vaut le titre de vaillant, de capitaine aguerri, habile, diligent; contentez-vous de cela. Une plus grande victoire sur moi n'augmenterait pas votre gloire si éclatante. »

Discours du Gascon. — L'Hercule gascon, courageux et compatissant, ami courtois et doux, surtout pour les humbles, touché des propos de l'ennemi, parle de le laisser libre et de lui donner la vie.

« Puisque je suis, dit-il, maintenant maître de vous, que je vous tiens enchaîné en nos prisons et que, battu du feu de mes chaudes alarmes, vous tendez le cou au joug de

Rasoun ei que de nous, apres l'agre é lou héu,
Assabourets, doulent, é lou sucre é lou meu;
E si de la uë man aouets bist la furie,
1640 Prengats are de l'aute autant de courtousie.
Anats donc en boun oure é tirats d'aquest loc
Push quets éi autrejat boste mese de joc. »
Atau lou gouberneur se saube é se da bies.
Mes james l'enemic n'a birat las esquies,
1645 Qu'apres que lou souldat a heit un pauc soun floc,
Lou Gascoun diligent arremire lou loc,
Pense an de lou gouarda qu'ei so que quau qu'et hasse,
Se quau enquoére mes fourtifiqua la place,
Fournile d'atirail é d'aute mounicioun,
1650 I plantem entretant uë boune garnisoun
Que d'uë ta bere bile, horte, riche é presade,
Courre sus l'enemic é bate souen l'estrade.

---

nos armes, il est juste qu'après le fiel et le vinaigre vous savouriez, malheureux, le sucre et le miel; et si d'une main vous avez vu la furie, recevez maintenant de l'autre autant de courtoisie. Allez-vous-en avec mes souhaits de bonheur et quittez ce lieu, puisque je vous ai laissé votre mise de jeu. »

C'est ainsi que le gouverneur se sauve et se met en route. Mais à peine l'ennemi a-t-il tourné le dos, à peine le soldat a-t-il cueilli son bouquet, que le Gascon diligent inspecte l'endroit, réfléchit à ce qu'il faut faire pour le bien garder, s'il faut renforcer les fortifications, garnir la place d'attirail et autres munitions, y mettre en même temps une bonne garnison qui, dans une ville si grande, forte, riche et prisée, coure sur l'ennemi et batte souvent l'estrade.

Leouade de gens de gouerre.

Lou soureillet de Mars tire deja lou nas,
S'arrepesh de la hangue é s'abeoure deu glas,
1655 Desseque lou camin. La hangue grosse é nere
Passe per lou cedas de la prime poubere.
Lou gai roussignolet de sa douce cansoun
Bante deja l'aunou de la bére sasoun.
Las briouletes de mars arrisen en la prade,
1660 Peus countours deu casau la rose é girouflade.

Perpaus deu Gascoun.

« Ane, dits lou Gascoun, la troupe coume deu,
Lou boun temps mous amuche é la teste é lou peu.
Lou soureil ei tournat; la sasoun atrempide,
Bere é boune, dab nous sera de la partide.
1665 Hasam que noste có seguisque, coumpaignoun,
Lou calurous soureil en sa naoüe sasoun.
Sourtam à la campaigne é que la primaouere
Hasse hlouri peus camps noste bande gouarrere,

Levée de gens de guerre. — Le jeune soleil de mars montre déjà le nez, se repaît de la boue et s'abreuvant de la glace, dessèche le chemin. La boue, épaisse et noire, passe par le tamis de la première poussière. Le gai rossignolet, de sa douce chanson, célèbre déjà la belle saison. Les violettes de mars rient dans le pré, la rose et la giroflée le long des allées du jardin.

Discours du Gascon. — « Allons, dit le Gascon, que la troupe fasse son devoir. Le beau temps nous montre la tête et les cheveux; le soleil est de retour. La saison rassérénée, belle et bonne, nous favorisera. Compagnons, que notre cœur soit comme l'ardent soleil en sa saison nouvelle. Sortons dans la campagne, et que le printemps fasse fleurir par les champs notre bande guerrière, briller la main

Hasse lusi la man deu souldat bigourous
1670 Coum are, per lous camps, las erbes é las hlous.
Benguts em sus lou temps que dab la chalamine
Daouant lou soun troupét lou pastouret camine,
E d'un soun allarmat, d'un pioulant eschiulet
Lous braus é lous moutous á la gouerre acoumet.
1675 Quan d'uë mascle bigou é d'uë targue balente
Lou brau lute lou brau de la corne prusente,
Que lou tumard moutoun en arreculan sab
Deu rede coumpaignon hé toumeja lou cab,
Que besties é qu'auséts, per lous aires, sus terre,
1680 Dressen urpes é becs, lous atirals de gouerre,
Que toute cause enfin, en ta boune sasoun,
Ou de gorge ou de man toque lou toupou-toun,
N'arrequlem pas nous, anem à l'abenture,
Alugats de desi, coum aquets de nature.
1685 A chibal, coumpaignous, troumpete, tambourin,
Arrebeille lou có de l'enemic besin. »

---

du soldat vigoureux comme dans les champs les herbes et les fleurs. Nous voici au temps où, avec son chalumeau, le petit berger chemine devant son troupeau, et d'un son éclatant ou d'un strident coup de sifflet excite les taureaux et les moutons à la guerre. En ce moment où d'une mâle vigueur et d'une vaillante allure le taureau provoque le taureau de sa corne effilée, où le mouton lutteur sait, en reculant, faire résonner la tête du rude compagnon, où bêtes et oiseaux, dans les airs et sur la terre, dressent ongles et becs, leurs attirails de guerre, en cette saison, enfin, où tout, de la gorge ou de la main, fait retentir le tambour, ne reculons pas, nous, allons à l'aventure, enflammés de désir comme ceux que la nature excite. A cheval, trompettes, tambours, réveillez le cœur de l'ennemi voisin. »

Bous entenets labets las coumpagnies préstes
En un birat de man atabiades é léstes,
Tant de brabes souldats bengue de toutes pars
1690 S'arrungla de boun có debat sous estendars.
Coume dab lou boun temps, quauque cop esbariades,
E dehore deu buc, las abeilles daurades,
S'an entenut un pauc deu bassin lou tran-tran,
A l'aprés deu lou rei atroupades ne ban,
1695 Atau noste Gascoun, are dab la brioulete,
Dab la rose de Mai, garlande l'escoupete.
Bous besets à l'aprés capitanis, souldats,
Bengue de touts estrems, tout atau atroupats
Coume quan sus l'iouér las agraules per l'aire
1700 A gran[s] bandes s'en ban tout dret à l'arrepaire.

Lou Gascoun loctenent deu Rei.

Aquet ei are Cab, are tout lou partit
Gite dessus aquet lous oueils é l'esperit,

On entend alors les compagnies, prêtes en un tour de main, bien rangées, et lestes, formées de braves soldats, venir en foule de tous côtés, se ranger de bon cœur sous ses étendards. De même que, avec le bean temps, les abeilles dorées, quelquefois égarées et hors de la ruche, entendant le tran-tran du bassin, vont en troupe autour de leur roi, ainsi notre Gascon enguirlande l'escopette avec les violettes et les roses de mai ; on voit à sa suite soldats et capitaines venir en foule de tous côtés comme les corbeaux, quand l'hiver est venu, s'en vont droit à leurs repaires, en grandes bandes, à travers les airs.

Le Gascon, lieutenant du roi — Il est maintenant chef, et tout le parti a les yeux et l'esprit tournés vers lui ;

Hé brouqué de sa man, é deu houec de sas armes
Alugue lou tisoc de las caudes allarmes :
1705 Aqueste coumande, are, é dehore é deguens,
Touts lous locs deu païs, troupes é regimens.
Om ei sadout de bese, en las gouerres passades,
Placebos é boun temps que las troupes s'an dades,
Trebes, pax, passe-ports, per un an, per un mes.
1710 Aquoi are acabat, nou s'en parlara mes;
Alugade ei la gouerre à la bile, au campestre,
Que nous aouem mudat é de cap é de mestre.
Coum un magre troupét, engarransit de mau,
Pastourat de la man d'un millou majourau
1715 S'engreche à biste d'oueil, gite la lane bere,
Coume mate au boun temps l'erbe per l'arribere,
Atau quan lou partit d'aquets gouarrés gascous
Recouneish majourau aqueste furious,
Noui ya ta petit loc en toute aquere terre
1720 Que nou brulle d'ardou é d'embeje de gouerre.

---

sa main sert de bouclier et le feu de ses armes allume le tison des chaudes alarmes. Il commande maintenant dedans et dehors, tout le pays et les troupes qui y sont. On est las d'avoir vu, pendant les guerres précédentes, les repos et le bon temps que se sont accordés les troupes, les trêves, paix, passeports pour un an, pour un mois. C'est fini ; on n'en parlera plus; la guerre est allumée en ville et dans la campagne, car nous avons changé de chef et de maître.

Comme un maigre troupeau rongé par le mal et qu'un meilleur berger mène paître s'engraisse à vue d'œil, se couvre de bonne laine; comme l'herbe s'épaissit dans la prairie en la belle saison, de même quand ces soldats gascons ont mis à leur tête ce chef ardent, il n'est si petit lieu dans tout ce pays qui ne brûle de l'ardeur de guerroyer.

Aquest n'ei are mes aprendis é naouét
A piqua l'arroussin, maneja lou coutét,
Eu mestié de gouarré n'ei ni durbec ni gruë;
Qu'et a trop heit laira lou moustin à la luë.
1725 Qui pot millou sabe l'aufici d'un souldat
Queu qu'a heit lou mestié é qu'ei lanse-passat,
Corporau é sarjant, enseigne abenturade,
A la charge d'un camp dignamens gouasaignade,
Qu'en touts ahés de gouerre a boutade la man?
1730 Sab coume lou souldat se gouasaigne lou pan,
A courrut lou dangé, s'ei bist en la magaigne,
Eu mau temps deu souldat quan marche à la campaigne.

Leouade d'armes.

Coume lou boun patroun, en la ma resoulut,
Que nou creing de l'autan la tourmente é lou brut
1735 E qu'en despieit deu bent é de l'onde murtrére
Countre soun enemic hé bouga la galére,

Celui-ci maintenant n'est plus apprenti ni novice pour piquer le cheval, manier le couteau; il n'est ni maladroit, ni paresseux au métier de la guerre; il a, pour cela, trop fait hurler le mâtin à la lune. Qui peut mieux connaître le métier de soldat que celui qui l'a fait lui-même, qui a été anspessade, caporal, sergent, qui a vaillamment gagné l'enseigne à la tête d'un camp, qui a lui même accompli tous les faits de guerre? Il sait comment le soldat gagne son pain, il a couru le danger et connu la fortune contraire, et toutes les épreuves de celui qui tient la campagne.

Levée d'armes. — Comme le bon patron que la mer n'effraie pas, que ne craint ni la tourmente, ni le bruit de l'autan, et qui, en dépit du vent et de l'onde meurtrière, fait voguer la galère contre l'ennemi, choisit avec soin un

Causish coum à cabeil un pilote bantat,
Un comite escusé, ses amou ni pietat,
Marinés abisats, lous foursats per l'arrame
1740 Que s'ajuden deu bras coume nous de la came,
Atau noste balent, quan are, ab lou boun temps,
S'apreste à boule da la campaigne a sas gens
E coundusi l'armade en bataille arrengade,
Oundre lous bieils souldats de cargue* meritade,

Auficiés de l'armade.

1745 Causish un loctenent, aguerrit beteran,
Que sie deguens lou camp so qu'ei la sau eu pan,
Marechal entenut de longue experience
Que bau en aquest joc més que l'art ni la science,
Ome sage, abisat é que rende l'aunou
1750 E lou degut que quau à soun mage seignou,
Trie lou coulounel, qu'aje dab sa noublesse,
Lou credit deus souldats, l'esperit é l'adresse,

---

pilote renommé, un comite vigilant, sans cœur ni pitié, des marins avisés, et, pour la rame, des forçats qui se servent du bras comme nous de la jambe, ainsi notre vaillant, lorsque, le beau temps venu, il s'apprête à mettre ses gens en campagne et à conduire son armée à une bataille rangée, honore les vieux soldats de charges dont ils se sont montrés dignes.

Officiers. — Il choisit un lieutenant, vétéran aguerri, qui est au camp ce qu'est le sel au pain; un maréchal entendu, dont la longue expérience vaut plus à ce jeu que l'art ni la science, homme sage, habile et qui rendra à son chef l'honneur qu'il lui doit. Il prend un colonel qui joint à la noblesse la confiance des soldats, l'esprit et l'adresse;

* chargue.

Ome lejau é franc, liberau, amistous,
De l'aunou deus souldats coum de la suë jelous,
1755 Ome bieil é pratic, que counesque en l'armade
Quaus an à millou hé la cargue * meritade
D'este mestres de camp, capitanis bantats,
Enseignes agouerrits, courpouraus esbeillats,
De diligens ** sarjans, de fourriés abisadis,
1760 Pifres é tambourins, barbés exprimentadis,
Enfin de toutes gens qu'en tout loc é sasoun
A nessere au mestié lou gendarme é pietoun.
Se causish puch aprop un sarjant de bataille,
Souldat digne, aguerrit, que merite é que baille
1765 Per mille dignes heits aquere gran aunou
En un ta brabe camp d'este sarjant majou,
Escubillé brounent, eslambret de l'armade,
Qu'ahouque de boun sen la man abenturade,
Que per hé dab aunou lou mestié coume quau
1770 N'aje pas desbrembat lous jetous à l'oustau

homme loyal et franc, avenant et gracieux, jaloux de l'honneur des soldats comme du sien; homme d'âge et d'expérience, connaissant l'armée et pouvant choisir pour chaque charge les plus méritants mestres de camp, capitaines renommés, enseignes aguerris, caporaux éveillés, sergents actifs, fourriers avisés, fifres et tambours, barbiers expérimentés, tous ceux enfin dont, en tout lieu et en toute saison, peuvent avoir besoin gendarmes ou fantassins. Il choisit ensuite pour sergent de bataille un digne soldat, aguerri, ayant mérité par mille hauts faits le grand honneur d'être sergent-major d'un tel camp, entraîneur bruyant, éclair de l'armée, qui dirige dans le bon sens la main aventureuse, qui, pour faire honorablement et convenablement son métier, n'ait pas oublié les jetons

* charge.
** diligent.

Quan quaille desparti tant lous petits que granis
En bataillous é rengs, souldats é capitanis.

Aprest deu canoun.*

E coum om nou creing pas à brouni lou taouant
Si n'ére qu'on ne sab lou hissoun ta piquant,
1775 Qu'on ne hugere més la bespe que la cuque
Si l'om n'aoué sentit coume lou berenc truque
Eu loc oun la bermine a plantat lou hissoun,
Atau lou general que sab que lou canoun
Hé tremoula de poou la més horte murraille
1780 E desbosque, humous, lous arrats de la paille,
Mande per touts coustats, serque de touts extrems
So que lou hé besouing d'atirals é de gens,
Apreste lous canous, mojenes couloubrines,
Toutes peces à houec, touts atirals de mines,
1785 Poudres, cordes é hust, herramens é carboun,
Saupetre, soufre-biu, an de quan sie besouing,

---

au logis quand il faudra répartir petits et grands, soldats et capitaines, dans les rangs des bataillons.

Apprêt de l'artillerie. — Et comme le bruit que fait le taon n'inspirerait aucune crainte si on ne savait pas combien pique son dard, de même qu'on ne fuirait pas la guêpe plus que la blatte si l'on n'avait pas senti combien le venin démange là où la vermine a piqué, le général qui sait que le canon fait trembler de peur la plus forte muraille et, fumant, débusque les rats de la paille, fait venir de tous côtés les attirails et les gens dont il a besoin. Il apprête canons, moyennes couleuvrines, toutes pièces à feu, tous attirails de mines, poudres, cordes, poutres, ferrements, charbons, salpêtre, soufre-vif pour quand on en aura be-

* Arrest.

Binagre, bin é bourre, un gran pilot de bales,
L'atirail deu canoun, boueus, arroussis, cabales.
Causish de tout soun gros un cabaillé balent
1790 Hardit, abenturat, genec é diligent
A tout arme de houec, à toute baterie,
Digne d'este sus tout cap de l'artillerie,
Mestric à coumanda l'ahumat canounié,
Lou carpenté fachous é beouet pionié;
1795 Patient à coundusi lou fachous carruatge
Que carrussen canous en atau equipatge.
Atau noste Gascoun dresse sous auficiés,
Saubegardes, guidous, marchans é biouandés,
Escortes, passeports des quaus lou coumissari
1800 A lou coumandament segoun qu'ei necessari.
Enfin ta leu qu'a dat lous mestiés é lous rengs
E se be coustejat de tant de braues gens
E que noou manque arren deus atirails de gouerre,

---

soin, vinaigre, vin et bourre, un gros tas de boulets, l'attelage du canon, bœufs, chevaux, juments.

Il choisit parmi la troupe un vaillant cavalier, hardi, aventureux, habile et diligent à toute arme de feu, à toute batterie, le plus capable d'être chef de l'artillerie, sachant commander le canonnier enfumé, le charpentier irritable et l'ivrogne pionnier, patient à conduire l'ennuyeux train que composent les canons en cet équipage. Ainsi notre Gascon dresse ses officiers, sauvegardes, guidons, marchands et vivandiers, escortes, passeports, dont le commissaire prend le commandement selon ce qui est nécessaire. Après avoir distribué les emplois et les rangs, voyant autour de lui tant de braves et son attirail de guerre auquel rien ne manque :

Perpaus deu Gascoun.

« Jou boui, dits en braban, hé tremoula la terre,
1805 E que mous enemics, ta furiousis é cauts,
Au bram de moun canoun hugen coum arruhaus
Au clapimen d'un can, dehore la garene,
E coume lou huret eu plapé se demene,
Si jou podi hreta murrailles é mantéts
1810 Jou nou lecharé arren, per billes é castéts,
Deus qu'atisen lou houec doun lou men có s'embrase
Que jou nou passe tout peu hilet de l'espase. »
Coum lou dogue mourdant, à la casse esbeillat,
Quan se sent à l'aprés lou moustin couraillat
1815 E be deus cas courrens la troupe que s'aöuanse,
Ataque lou sangla d'uë tau asseguranse
Que, quan sere mes hort qu'un lion furious,
L'amie per l'aureille en man deus cassadous,
Atau noste balent, quan a lou bent en poupe
1820 Et de tant de gouarrés uë ta bragarde troupe,

Discours du Gascon. — « Je veux, dit-il, faire trembler la terre, et que mes ennemis, si furieux et si rusés, fuient au bruit de mon canon comme les lapins quittent la garenne quand ils entendent aboyer un chien et lorsque le furet se démène dans le clapier. Si je puis frotter murailles et manteaux, je ne laisse rien qui ne soit passé au fil de mon épée par les villes et châteaux de ceux qui attisent le feu dont mon cœur est embrasé. Comme le dogue mordant, ardent à la chasse, sentant derrière lui le mâtin armé d'un collier et voyant s'avancer la meute des chiens courants, attaque le sanglier d'une telle assurance que, fût-il plus fort qu'un lion furieux, il l'amène par l'oreille aux mains des chasseurs, ainsi notre vaillant, quand il a le vent en poupe et une si nombreuse et si brillante troupe

Marche, teste leöuat, à la barbe de touts,
Brabeje l'enemic de paraule é de bouts,
E prest d'entra en sa terre é heu mille brauades.

Despartimen de l'armade.

Lous tambouris batens, enseignes desplegades,
1825 Coumande au couronel de l'aporta, coundats,
Lou nombre des gouarrés, gendarmes é souldats,
Qu'en un birat de man sie tout prest, coume caille,
Dispausales à touts en boun ourde é bataille.
Coum are qu'à chibal n'a quinze ou setze cens,
1830 Cinq ou sies mille à pé, touts de bragardes gens,
E touts deliberats de plan truqua la harde,
Ne trie lous cinq cens per ana à l'aöuant garde;
A l'arriére lou més tres cens arresouluts,
Que sous gouarrés nou soun hugidous ni paurucs.
1835 De dus autes troupéts à dret é gauch se flanque,
E sarre lou restant dab la cournete blanque.

---

de guerriers, marche, tête levée, à la barbe de tous, provoque l'ennemi de la voix et, prêt d'entrer en sa terre, fait mille bravades.

L'armée en bataille. — Tambours battants, enseignes déployées, il ordonne au colonel de lui apporter l'état des guerriers, gens d'armes et soldats, pour que, en un tour de main, tout soit prêt et les soldats rangés en bon ordre de bataille. Comme il en a quinze ou seize cents à cheval, cinq ou six mille à pied, tous brillants soldats, décidés à bien frapper les hardes, il en choisit cinq cents pour l'avant-garde et, pour l'arrière, les trois cents plus résolus, ni fuyards, ni poltrons. Il se flanque, à droite et à gauche, de deux autres troupes et serre le reste avec la cornette

Coum aöuéts bist un bosc, uë garene, un taillis
De tant d'arbes houeilluts, amassats é tout lis
Herissa la campaigne é paresche en la plane,
1840 Uë armade de gouarrés, large, estenude é grane,
Atau aci piqués, gendarmes é souldats
Hén paresche un bét bosc de gouaillars guarrigats,
Semblen, si lous beséts de bét louing, à lou mine,
Qu'aquoi un haut taillis ou un bosc que camine.

---

blanche. Comme vous avez vu un bois, une garenne, un taillis hérisser la campagne et paraître dans la plaine une armée de guerriers large, étendue et grande, de même ici les piquiers, gendarmes et soldats rappellent un grand bois de chênes jeunes et gaillards, et vous croiriez, de loin, voir un haut taillis ou un bois qui chemine.

LIBE IIII

DEU GENTILOME GASCOUN

L'armade en campaigne.

1845 Lou toupoutou-poutoun, la famfare au gran cric
Hé huge tout lou moun en terre d'enemic.
Coum n'an taleu peus camps las aoueilles lanudes
Deus que criden au loup las boutzes entenudes
Qu'eres prenen la cousse é à l'esbalaurit
1850 Hugen de la gran poou qu'eus a lou có herit,
Tout atau lou pages, au brut d'aquere armade,
Huch l'estrail deus moutous, cour apres la baquade.
La pagese espauride amague tout lou lin,
Peilles, pernes, arquaus, lous anéts d'argent fin.
1855 Aqueste cour au pout, assere à la clouquade,
Aqueste dret au pan e l'aute à l'arrusquade.

LIVRE IV DU GENTILHOMME GASCON.

L'armée en campagne. — Le toupou-tou-poutoun du tambour, la fanfare, à grand bruit, font fuir tout le monde en terre ennemie. Ainsi qu'à la campagne les brebis laineuses n'ont pas plutôt entendu crier au loup qu'elles prennent la course à la débandade par la grande crainte qui a frappé leur cœur, de même le paysan, au bruit de cette armée, quitte les moutons et court après la troupe des vaches; la paysanne, épouvantée, cache tout le lin, vêtements, langes, coffres et anneaux d'argent fin. Celle-ci court au coq, celle-là aux poussins; celle-ci droit au pain et l'autre à la lessive. Adieu, sauve qui peut! Boi-

Adiu, saube qui pot, tors, drets, bornis, boussuts,
Auta plan l'un que l'aute * à huge arresouluts
S'allarmen dab un cor, se criden, s'espaoüenten
1860 E sus l'esglasi qu'an malamens s'adoulenten.
Hugen, escounen tout é balejat ac an
De besties é de gens en un birat de man.
Més coume lou pastou be sa troupe eschauride
Que per la poou deu loup s'en e anade d'augide
1865 Ben tout en eschioulan d'un perrió amistous
Atroupa, diligent, aoueilles é moutous;
Atau lou general, quan be las gens da ahute
E ne trobe caupit lou barat é la tute,
La malese e segas oun s'eren escounuts :

Perpaus deu Gascoun.

1870 « Qu'ei so qu'aouéts bous aus, praubes gens, malastrucs,
Dits lou maignéc Gascoun, tournats bon enta case
E non creignats, doulens, lou tail de la mie espase,

---

teux, droits, borgnes, bossus, les uns et les autres, résolus à fuir, se donnent l'alarme avec le cornet, s'appellent, s'épouvantent et, se lamentant de leur effroi, fuient, cachent tout, et en un tour de main ont balayé bêtes et gens.

Mais comme le berger, voyant son troupeau dispersé à tous les vents par la peur qu'il a eue en entendant crier au loup, vient, en sifflant d'un *perio* avenant, rassembler diligemment brebis et moutons, le général, voyant les gens en fuite et les trouvant cachés en tas dans les fossés et les trous, les fourrés et les haies :

Discours du Gascon. — « Qu'avez-vous, pauvres malheureux? dit-il, magnanime; rentrez chez vous. Ne craignez pas, chétifs, le tranchant de mon épée. Vivez, mes

* autre.

Biouéts, lous mes amics, biouéts dab arrepaus :
Lou houec deu pistoulet nou hume sus bous aus.
1875 Haséts tira l'aray, agusats plan la herre,
Nou creignats pas per jou lou malhur de la gouerre. »
Atau noste balent arrebioue, perdut,
Lou poou-herit pages, en la tute escounut.
Puch passe au petit pas é tout de long s'enhile,
1880 Deu gran camin que ba à la més grane bile,
Per daöuant de grans forts, bilatges é castéts
Oun d'allarmade gent lou marmut entenéts,
Lou toquesen pertout, un brut, uë cride-leste.

Coumbat.

D'un fort beséts sourti uë troupe que hé teste.
1885 Parech à la campaigne é, atabiade exprés,
Ben saluda lou camp que lou passe ta prés.
Countournege de louing, é de houec é de bales,
S'assaje de pluma de l'armade las ales.

---

amis, vivez en repos; le feu du pistolet ne fume pas sur vous. Poussez la charrue, aiguisez bien le soc et ne craignez pas de moi les malheurs de la guerre. »

C'est ainsi que notre vaillant ressuscite le pauvre paysan mort de peur, caché dans sa tanière; puis passe au petit trop et, tout du long, enfile le grand chemin qui conduit à la plus importante ville, passant par devant de grands forts, villages et châteaux où l'on entend le murmure des gens en alarmes, le tocsin, partout du bruit et des cris.

Combat. — On voit alors sortir d'un fort une troupe qni fait tête, se montre dans la campagne et, disposée en conséquence, vient saluer le camp qui passe si près. Elle menace de loin son flanc et s'efforce, par le feu et les balles, de plumer les ailes de l'armée.

Mande aquiou lou Gascoun un troupillot armat,
1890 Triat coume à cabeil ademest l'arramat,
Que s'en ban resoluts, la meque en serpentine,
Carabira de poou é enseöua la mine
Des brabachous bilas qu'atau sorten ardens.

Desseite.

Coumensen lou coumbat coum à de passetemps,
1895 Més petit à petit si bouten à de males :
Un perigle de trucs, uë bentade de bales,
Famfares, toupou-toums, é dehore é deguens,
Alarme, arme, desarme, adiu, adiu, mas gens ;
Aquet sus lou tuquet uë grosse balafrade,
1900 L'aute traoués las dens un cop d'arquabousade,
Un pic suou galamoun, un truc sus lou bouirac,
Aqueste de patacs eschaoüanit é hlac.
Bire l'escaramouche, augits uë cridadére :
« Cour, bire, tourne, ben, apourtats la ciouére,

Le Gascon envoie là une petite troupe, choisie homme par homme parmi les rangs, qui s'en va résolument, la mèche au serpentin, faire blêmir de peur et assombrir la mine des bravaches vilains qui sortent si ardents.

Défaite. — Ils commencent le combat comme pour rire ; mais, petit à petit, ils y vont sérieusement : tonnerre de coups, tempête de balles, fanfares, tambours, et dehors et dedans, alarme, arme, désarme, adieu, adieu, mes gens ! Celui-ci reçoit une grosse balafre sur le front, l'autre une arquebusade à travers les dents, un coup de pointe sur la tête, une contusion sur le ventre ; un autre s'évanouit, exténué de coups. L'obscurité s'étend ; on entend crier : « Cours,

1905 Amassats aquets morts; adiu tout à la fin. »

Prese deu fort.

Lou generous Gascoun junte lou rebelin,
Abraque lou canoun é coumbat d'atau sorte
Qu'ét mestreje lou pount, l'esperoun é la porte.
Dau dau à la cabens, bire qui biu, qui mort.
1910 Gouats aquiou lou balent à plen jour en lou fort.
« Anem à nou-pensa, adiu, praube canaille,
Adiu, lou fort ei pres, la porte é la murraille.
Haltou ! bile-gaigné, haltou, haltou, souldats ! »
Criden las gens de pé, criden lous acaouats.
1915 « L'enemic ei perdut, bile-gaigné, bictouére !
Anemoun dret au fort, morte ei la gent quei ére. »

La garde de la neit.

Lou furious Gascoun la bictorie seguish,
Au loc pres é au camp dignamens perberish.

---

pare, rends, viens! Apportez la civière, ramassez ces morts, adieu tout à la fin ! »

Prise du fort. — Le généreux Gascon rejoint le ravelin, braque le canon et combat de telle sorte qu'il s'empare du pont, de l'éperon et de la porte. « Donne, donne tête baissée, pare ! » L'un reste en vie et l'autre meurt. Voilà le vaillant en plein jour dans le fort. « Allons à l'étourdie! Adieu, pauvre canaille ! adieu, fort ! Porte et muraille sont pris. Bille gagnée ! haltou, haltou, haltou, soldats ! crient les gens de pied et les cavaliers ; l'ennemi est perdu. Bille gagnée ! Victoire ! Allons droit au fort; morts sont ses défenseurs. »

La garde de nuit. — Le furieux Gascon poursuit sa victoire et pourvoit convenablement à la forteresse prise et

Aquiou campe la neit é de gens resouludes
1920 Pause la sentenéle en toutes abengudes.
Aquet, diré be jou, que nou se pot banta
D'aoue caucoumet bist digne deu countenta
Si n'a d'aqueste camp, coum ei sus l'oure tarde,
Bist ana lous drapeus quan se bouten en garde,
1925 En bataille arrengats, quan hén la rode-pau,
Per augi lou cartié d'ets é deu courpourau,
Si n'augits lou troumpet quan famfare é chamaille,
Lous alugue lou có coum deguens uë bataille,
Pifres é tambourins, que bresillen menut,
1930 Coum aouéts lous auséts à la prime entenut.
Aquiou passe la neit. Més sus l'aube deu die
Lou diligent Gascoun per lous cartiés embie,
Da lou coumandament é l'oure de parti.
E per so que nou quau deu hort se desparti
1935 Qu'om noou sapie segu deu dangé de lou perde,
Delibére lecha an aquet que lou gouerde

---

au camp. Il se dispose à y passer la nuit et pose des sentinelles résolues à toutes les avenues.

Celui-là, dirai-je, ne peut se vanter d'avoir vu un beau spectacle, s'il n'a vu, sur le tard, les drapeaux du camp se mettre en garde, rangés en bataille, faire la roue comme les paons pour entendre le quartier d'eux (?) et du caporal; s'il n'a pas entendu les trompettes qui, de leurs fanfares retentissantes, enflamment le cœur des soldats comme dans une bataille, les fifres et les tambourins gazouillant menu comme les oiseaux au printemps. Il passe la nuit là. Mais à l'aube, le diligent Gascon envoie dans tous les quartiers porter l'ordre et l'heure du départ. Et pour ne pas quitter la forteresse sans être sûr de ne pas la perdre, il y laisse, pour

De bous é horts moustis, couraillats é mourdens,
Per rebira deus loups las caches é las dens.
« Anem, comme daouant, soune achibal, troumpete,
1940 Bat aus champs, tambourin, é bouhe la cournete,
Dits lou brabe labets; capitanis, souldats,
Reprenéts boste loc peus bataillous rengats.
Aouanse lou canoun, é la bande gouarrére
Hasse en aquet bareit uë large traouessére,
1945 Tout dret enta la bile é lou loc furious,
Qu'a force de coumbats é de cops de canous,
Dira qu'en breu de temps las espesses murrailles
Nou mous soun à nousaus que cledes é barrailles.
Terrasses, boulouars, esperous, rebelis
1950 Mous arresten autant que de claris trelis,
Chassisses de papé, bresquats de canaouére,
Que nous passam ta lis coum l'aigue sus pachére. »

---

la garder, de bons et forts mâtins, armés de colliers et bien endentés pour se défendre contre les morsures des loups.

« Allons, continuons! Trompette, sonne à cheval! Tambour, bats aux champs! que le cornet souffle! dit alors le brave. Capitaines et soldats, à vos rangs! En avant, les canons, et que la bande guerrière creuse un large sillon dans ce guéret! Droit à la ville bien armée, qu'on voie qu'à force d'armes et de canons les épaisses murailles ne seront bientôt, pour nous, pas plus fortes que des claies ou des barrières. Que terrasses, boulevards, éperons, ravelins, ne nous arrêtent pas plus que des treillis à jour, des châssis de papier, des berceaux de roseaux. Passons aussi facilement que l'eau sur la digue. »

Effeits deu Gascoun.

Atau, brabe é balent, assiétge, entre per tout,
Arrode lou païs que l'enemic ten tout,
1955 A la force deu bras é herou de sas armes,
E toutjour balurous, lou prumé des gendarmes,
Boute la man à l'obre, se hé dise, peu moun,
Digne deu nom qu'et a, cabaillerou Gascoun,
Furious coum un lion aus que soun en defense,
1960 Pietadous an aquets que nou hén resistense,
Un de bouque é de có, franc à so que proumet,
Enemic deus murtrés qu'aussisen de sang hret,
Brai naturau Gascoun qu'ame à hé courtousie
E segui la rasoun en quin feit que [se] sie.

Noblesse.

1965 Coum au long deu païs dab l'armade s'en ba
Trames ei, de boun loc, ome exprés lou trouba

Exploits du Gascon. — Ainsi, brave et vaillant, il assiège et prend tout, parcourt tout le pays que tient l'ennemi, faisant sentir le poids de son bras et la fureur de ses armes. Toujours valeureux, à la tête des gendarmes, il met la main à l'œuvre, et tous disent qu'il porte dignement le nom de chevaleresque Gascon : furieux comme un lion contre ceux qui résistent, pitoyable aux autres, la bouche et le cœur à l'unisson, franc dans ses promesses, ennemi des meurtriers qui tuent de sang-froid, vrai fils du terroir de Gascogne qui pratique la courtoisie et suit en tout la raison.

Noblesse. — Comme il marche à travers le pays avec son armée, un courrier lui est envoyé qui, de bonne source, lui

Que nou tant per escriut, més de bouque, lou digue
Lou *tu-autem* segret d'un coumplot é d'uë ligue,
Coume sous enemics an de touts lous estrems,
1970 Per lou bengue ataqua, leouat armes é gens.

Cousseil.

Jamés n'a recebut la noubélle segrete
Que per toute l'armade augits que la troumpete
Apére entau cousseil lous caps é majouraus,
Oun lous ten lou Gascoun tout aqueste perpaus :

Perpaux deu Gascoun.

1975 « Nous aus serem trop pauc entenuts à las armes,
Aurem trope de fe de las dades alarmes,
Si cresiem, gouarré[s], l'enemic coumbatut
Hore deja taleu d'alene é de bertut.
La gouerre ei uë gran barque oun é l'arbe é las bélles
1980 Soun tescudes d'escuts, testous é pinatéles,

---

apprend, non par un message, mais de vive voix, le *tu autem* secret d'un complot et d'une ligue, et que ses ennemis, pour venir l'attaquer, ont levé de tous côtés armes et soldats.

Conseil. — A peine a-t-il reçu cette nouvelle confidentielle, que toute l'armée entend la trompette appeler au conseil capitaines et officiers. Le Gascon leur parle ainsi :

Discours du Gascon. — « Nous ne connaîtrions pas le métier des armes, nous nous reposerions trop sur nos travaux passés, si nous croyions, guerriers, que l'ennemi combattu a perdu l'haleine et le courage. La guerre est un grand navire dont le mât et les voiles sont tissus d'écus, de testons et de pinatelles, où ne manquent jamais armes

Oun n'a manque james ni d'armes ni de gent
S'om a per y fourni forse d'or é d'argent.
Nou bous estounets donc de la noubélle dade
Que, bandade ab clinquant, toute suberdaurade,
1985 Nous aouém sus lou bras uë armade d'enemics
Que mous cresen deja taillucats à gran[s] pics,
Englaupats tout d'un cob, abalats* coum serides
E batuts ta leugé coume menles hlourides.
Mes ets counden ses l'oste, é cre-i que dus cops
1990 Coundaran si benguém, coum ets pensen, aus cops.
Que ja la man me pruts, l'oure deja me trigue,
Brabes é grans gouarrés, que l'armade enemigue
Parisque à la campaigne é sapie à sous despens
Si hé boun ataqua de Gascouigne las gens,
1995 E si hé boun cambia la lou sede musquade
Ab lou souffre é la sau de la poudre ahumade,
Marchandise oun nous auts trafiquam de toustem.
Couratge dounc, gouarrés, que si l'enemic ben,

---

ni hommes, si l'on a, pour les payer, beaucoup d'or et d'argent. Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que, couverte de clinquant et de dorures, une armée ennemie va nous tomber sur les bras. Elle nous croit déjà tailladés à grands coups, avalés d'une bouchée comme des cerises, et battus aussi facilement que des amandes moisies. Mais ils comptent sans leur hôte, et je crois qu'ils compteront deux fois, si nous en venons, comme ils l'espèrent, aux coups. Déjà la main me démange, et il me tarde de voir arriver l'heure, braves et grands guerriers, où l'armée ennemie paraîtra dans la campagne et apprendra à ses dépens s'il fait bon attaquer les Gascons, et ce qu'ils risquent à exposer leur soie musquée au soufre et au sel de la poudre enfumée, marchandise dont nous avons toujours trafiqué. Courage

* à balats.

Atau que deu hlagét s'esbresille la paille
2000 Coume lou hér aploume é l'or é la medaille,
Ou coume l'argenté, à soun obre entenut,
A leu l'argent d'Espaigne en un cruso hounut,
Tout atau, à grans pics, eu miei d'uë pradarie
Jou boui hé lous lingots d'aquére argentarie.
2005 E cresi de bous aus, qu'en tant de grans coumbats
Bous éts touts mantenguts arresouluts souldats,
Qu'are en aqueste cob, en aqueste bengude
Jougarats de la man, deja prou counegude,
De ta dure faisoun, suou goulet de perfum,
2010 Que lou bent de l'aunou n'apourtara lou hum
Dab noste gran renom lajous en Alamaigne
E per dessus lous rocs, aus negricous d'Espaigne. »

Resposte d'un gouarrè.

Coum l'aunourat Gascoun acabe lou perpaus,
Un se leoue per touts, entre lous majouraus :
2015 « Mousseigne, si jamés capitani de gouerre
Hec serbi l'estandart de coudoigné sus terre

---

donc, guerriers ! Si l'ennemi vient, comme le fléau hache la paille, comme le fer aplatit l'or et la médaille, ou comme l'habile argentier a vite fondu au creuset l'argent d'Espagne, je veux, à grands coups, au milieu du pré, mettre en lingots cette argenterie. Je suis persuadé que vous, qui vous êtes montrés soldats résolus dans tant de grands combats, vous jouerez si dur, de votre main déjà bien connue, sur le goulot du flacon, que le vent de l'honneur en portera le parfum, avec notre grand renom, là-bas, en Allemagne, et, par dessus les rochers, aux négrillons d'Espagne. »

Réponse d'un guerrier. — Quand l'honoré Gascon a terminé son discours, un des officiers se lève, au nom de tous : « Monseigneur, si jamais capitaine de guerre planta l'étendard comme un cognassier et arpenta d'une pique,

E pergec de la pique, armade coume ere ei,
Termouaris é couhis de la terre d'un rei,
Jou besi qu'aquet cob l'enemic pot hé counde
2020 Que petite ei sa part, si n'a ren més eu mounde,
Que, soustrat coum bous éts de tant de grans souldats,
Qu'a nat sant qu'eu Gascoun, nous soun james boudats,
Bous n'aouéts estandart, pique petite ou grane,
Que nou serbisque aquiou de coumpas é de cane.
2025 Tout finira per bous, é tout ahite l'oueil
Sus lou boste brouqué coume sus lou soureil.
Toute cause deu moun é que biou en nature
Quan se ben au boun temps, s'abioue é s'escauhure.
Ane donc, balurous, perseguichéts, balent,
2030 Hiquats uë boune fin au bét coumensament.
Que si lous que diséts s'arruen en bataille,
Aquo nou sera més qu'un hlamusquat de paille,
Uë rode de luquets, un hour pleat de lin
Qu'ab un diné de houec boutaran à la fin.

---

forte comme est la vôtre, limites et confins de la terre d'un roi, je vois qu'à présent l'ennemi peut être assuré que sa part sera petite, s'il n'a rien de plus au monde ; que soutenu, comme vous l'êtes, de tant de grands soldats qui ne se sont jamais voués à aucun autre saint qu'au Gascon, vous n'avez étendard, pique petite ou grande qui ne serve pour cela de compas ou de canne. Tout finira par vous, et tous les yeux sont fixés sur votre bouclier, de même qu'on voit se tourner vers le soleil toute chose vivante qui, quand revient le beau temps, se ravive et s'échauffe à ses rayons.

Allez donc, valeureux, poursuivez, vaillant ! Que la fin réponde au début ! Si ceux dont vous parlez se rangent en bataille, ils seront comme un peu de paille, une poignée d'allumettes, une gerbe de lin qu'un denier de feu suffira à consumer. C'est décidé, tant mieux ; la perte d'une partie

2035 Aquoi héit, autant bau, d'uë partide mau héite
Sus lou que la partish[1] deu caje la desseite.
Que touts, tant que nous em, à Diu haussam la man
Quan bous coumandarats, sie oei, sie* douman,
De bous segui pertout, ab lou madish couratge
2040 Que bistis mous aouéts en mant e un passatge.
E nou se bic james boussaloun ni taouant
Qu'en l'entrecoueich deu brau piquésse mes aouant
Que nous iram, brounens, quan la mescle se hasse,
Punteja lou defaut de la dure couirasse
2045 Suou cos de l'enemic, bateu de l'arroussin,
E barbejau tout ras à gorge de bassin. »
Bela coume lou có deus membres de l'armade
Cotjunte lou desi de la teste aunourade.
Cames, brasses é caps non hén arren qu'un cos,
2050 Capitanis, souldats nou soun aquiou qu'un gros
Doun lou cap é lou có an boune intelligense
D'ataqua l'enemic sus la horte defense.

---

mal jouée doit être pour celui qui l'engage. Nous jurons à Dieu, tous, tant que nous sommes, qu'à votre commandement, soit aujourd'hui, soit demain, nous vous suivrons partout avec le courage que vous nous avez connu en maintes circonstances. Jamais frelon ni taon n'a piqué le défaut de la cuisse d'un taureau plus à fond que nous quand, frémissants, nous irons dans la mêlée percer l'ennemi, au défaut de la dure cuirasse, le charger à cheval (?) et le raser de près à la gorge du bassin. »

Voilà comme le cœur des membres de l'armée bat à l'unisson de la tête honorée. Jambes, bras et têtes ne forment qu'un corps; capitaines et soldats ne font qu'un, dont la tête et le cœur sont d'accord pour attaquer l'ennemi solidement fortifié.

1. *La 4e lettre du mot est mal faite; on pourrait lire* pareish.
* si.

Aprest de bataille.

Cousseil pres, lou souldat, arresolut é fier,
Quan sab que per segu quau maneja lou hér,
2055 Bourent é có de houec, s'arme, s'arneche é pare
Au brut deu toupou-toun, au soun de la famfare.
Noubéles soun aquiou que l'enemic ei prés;
Ets nou cresen arren, manden y tout exprés.
D'ac sabe per segu lou temps é l'oure trigue.
2060 Aquiou soun, aquoi dit. E l'armade enemigue,
Un mounde d'arroussis, d'armes é de gouarrés
Galopen dret à ets, lous amanten de prés.
Coume quan, lou maitin, uë broume espesse é nere
Cai deu ceu sus la terre, ou coume la poubere
2065 Qu'esmau l'escubillé entourtillat de bent,
Mous eschegue la biste, embarane la gent.

L'alarme.

Atau ben tout d'un cob, arretrounish l'allarme
Lou famfare escauhat, lou furious arm' arm' arme,

Préparatifs des combats. — Le conseil terminé, quand le soldat, fort et résolu, est sûr qu'il faudra mettre le fer à la main, bouillant et le cœur en feu, il s'arme, se harnache et se prépare, au bruit du tambour, au son de la fanfare.

Nouvelles sont venues, annonçant que l'ennemi est près; sans y avoir confiance, ils envoient pour être fixés; il leur tarde de le savoir à coup sûr. Ils sont là, c'est certain. L'armée ennemie, un monde de chevaux, d'armes et de soldats, galope droit à eux, les enveloppe, comme, le matin, une brume épaisse et noire tombe du ciel sur la terre, ou comme la poussière soulevée par un tourbillon de vent aveugle et salit les gens.

L'alarme. — Tout d'un coup retentit l'alarme, la fan-

Lou brounent toupoutoun, é per touts lous estrems
2070 Un marmut estoufat, un terre-trum de gens :
« Ane, pren, baille, dau, à chibal, boute cére,
Ten, gite, sarre, pren, tourne, crideu, apére. »
S'aouets à nopces bist, cantaire é debisant,
Dab la gorre au berret, l'esburbat païsant,
2075 La poume é la cerbiete au cap de l'aguillade
Trepeja daouant touts, en teste d'uë balade,
Atau are, aquest jour, besets apareillat
A la teste deu camp lou Gascoun reguillat,
Ardurous, brabejant, quan d'un mascle couratge,*
2080 De paraule é faiçoun, atise lou couratge
Deu souldat resoulut au coumbat d'aquet jour.

L'armade enemigue.

Aci ba, aci tourne, é da mant e un tour
Cride, ben, cour apres, pregue, apére, coumande
Dequie qu'amassade ei toute sa leste bande.

---

fare ardente, le furieux « arme! arme! arme! », le roulement du tambour, et, de tous côtés, le murmure étouffé de gens qui font trembler la terre. « Allons! prends, donne, voilà, à cheval, boute selle, tiens, jette, serre, prends, rends, crie, appelle! »

Tel le paysan déluré, chantant et devisant, qui, dans une noce, le ruban au béret, la pomme et la serviette au bout de l'aiguillon, trépigne à la tête des autres et conduit la ballade, tel se montrait, ce jour-là, à la tête des siens, le Gascon guilleret, provocant, hardi, enflammant de sa mâle valeur, par ses paroles et ses gestes, le cœur du soldat déjà disposé à la lutte.

L'armée ennemie. — Tantôt ici, tantôt là, il fait maint tour, crie, revient, poursuit, prie, appelle, commande, jus-

* *Corr.* lengouatge ?

2085 Aprés, deliberat, resoulut e brounent,
S'en ba, per recounegue, à l'enemigue gent,
Qu'et trobe ja campats sus la place mes bére,
Arrengats en bataille en barre traouessére.
Coum besets uë aubarede, uë alée de cyprés,
2090 De corde et de ciment arruats de fort prés,
Atau soun en bataille, é l'armade Jouyouse
Parish daouant la gent Gascouë furiouse,
Dab més gran appareil d'atirails é canous
Que noun a peu coumbat lou Gascoun generous;
2095 Double de bataillous, triple en cabalarie,
Un gran bosc de piqués, un souail d'infantarie :
Estounat dab aquo lou Gascoun bous direts
Coum la houë qu'a bist atroupats lous pourets.

Ourdenanse de l'armade.

Que coum de boun maitin lous marchans à las héires
2100 S'arruen peus taulés, pourtanéts, hustes, péires,

---

qu'à ce que toute sa leste bande soit rassemblée. Ensuite, décidé, résolu, frémissant, il va reconnaître l'ennemi. Il le trouve déjà campé sur la meilleure position, rangé en bataille en forme de barre qui lui ferme la route, comme une saulaie ou une allée de cyprés rapprochés et alignés au cordeau. C'est dans cet ordre que l'armée Joyeuse paraît devant les Gascons impétueux, mieux fournie d'attirails et de canons que n'est celle du généreux Gascon. Elle a un nombre double de bataillons, triple de cavalerie, un grand bois de piquiers, une nuée d'infanterie. Le Gascon n'en est pas plus frappé que la buse qui a vu les poulets attroupés.

Ordonnance de l'armée. — Comme de bon matin les marchands dans les foires s'alignent le long des comptoirs, sur les seuils, étalant leur marchandise sur les poutres, les

Lous drapés d'un coustat, d'un aute quinquillés,
Mangounés entre-dus, herratiés, chapeliés,
Atau en quouate mots, en aqueste journade,
Lou diligent Gascoun a sa gent aplanade
2105 En ourde, reng é loc, capitanis, souldats,
Tant per tants, counde just, en bataillous carrats.
Cinq grans béts escadrous hé[n] sa cabalarië,
Flanquats de touts estrems d'un gros d'infantarie.
S'aouéts un arc tenut, coum un cercle, à miei tour
2110 Biste la luë au ceu naouére au prumé jour,
Atau beséts aci, coum miei cercle pleguade
L'armade deu Gascoun, a las cornes capsade
De dus grans bataillous é péces de canoun,
Qu'ahiten l'enemic coum un oueil de faucoun,
2115 Fourtifiquade aprés de touts lous aouantatges
Qu'et pot prene suou loc, de pouns é de passatges.
Aci n'augits que cors, troumpetes, tambouris,
L'aire plen de marmut, d'enillets d'arroussis;

---

pierres, les drapiers d'un côté, de l'autre les quincailliers, les regrattiers au milieu, les marchands de fer, les chapeliers, de même ce jour-là le diligent Gascon a disposé en quatre mots, en leur ordre, rang et lieu, capitaines, soldats, tant par tant, bien comptés, en bataillons carrés. Sa cavalerie, composée de cinq grands et beaux escadrons, est flanquée de toutes parts d'un gros d'infanterie. Vous avez vu dans le ciel la lune nouvelle se déployant en arc de cercle : de même l'armée du Gascon, déployée en demi-cercle, a ses cornes protégées par deux grands bataillons et des canons qui regardent l'ennemi comme un œil de faucon. Elle est appuyée de tous les avantages que peut fournir le lieu, de ponts et de routes. On n'entend là que cors, trompettes et tambours. L'air est plein de murmures et de hennisse-

Lou canoun ei tout prest d'arrauta l'eschorruscle,
2120 L'arresolut souldat a toute prens suou muscle
L'arquabouse, afustat ande la dessarra,
Lou gendarme acaouat, tout prest a desbarra;
Piques, lanses, coutéts arrebéquen la punte,
E tout ome au coumbat d'arme e de có s'ajunte,
2125 Quan, ardent, lou Gascoun, d'un gran có, haute boux,
Parle de la faiçoun, à l'augide de touts :

Perpaus deu Gascoun.

« Aci qu'ei, coumpaignous, lou loc doun om se croumpe
La bite dab l'aunou au darré soun de troumpe.
An aqueste candele, é darré mot ei dit,
2130 Au hazart deu marchant, pagara qui ya dit.
Digam sus lou butin de toute aquere armade,
Puch qu'asoi lou boun mot é darrére ahlamade.
Carguem tout sus lou cot, armes é arroussis,
Joun besi ja sauta lous trosses é boussis.

---

ments. Le canon est prêt à cracher le tonnerre. Le soldat résolu a sur l'épaule l'arquebuse chargée, et il l'assujettit avant de tirer. Le gendarme à cheval est prêt à charger; piques, lances, couteaux dressent, d'un air menaçant, leur pointe, et chaque homme au combat, d'arme et de cœur, se prépare quand le Gascon, d'un grand cœur et à voix haute, parle ainsi à la face de toús.

Discours du Gascon. — « C'est ici, compagnons, le lieu où l'on achète la vie avec l'honneur au dernier son de trompe. La dernière chandelle est allumée, le dernier mot est dit; au hasard du marchand paiera celui qui l'aura dit. Adjugeons-nous, puisque le dernier mot est dit, puisque voici le dernier feu, le butin de toute cette armée. Chargeons, emmenons tout, armes et chevaux; j'entends déjà sauter (sur nos selles) les paquets de bonne prise. L'hon-

2135 L'aunou mous aperten, lou prouheit mous demore,
La bictorie peu moun ja deja mous aunore.
L'enemic ei perdut, la poou l'a ja sasit.
Coum sus la miege neit, quan cour un esperit
Blanc é long, herissat, estaquat dab cadées,
2140 Glasse d'aquet qu'eu be tout lou sang de las bées,
Atau noste enemic, à la biste de nous,
S'arrecoumande ja au sant deus esperous.
Lou peu lou dresse eu cap, lou có lou pataqueje,
E de prene l'ahute a deja miej' embeje.
2145 Dounguam, teste abachats, courram, bragars gouarrés,
Lou pistoulet en man, lous saluda de prés.
E sie més que jamés, en aqueste boutade,
Per lou boste moyen la Gascouigne bantade.
Noui y age arren dab nous, piques, lances, canoun,
2150 Que n'apporte de punte en glorie lou Gascoun.
Doungam, teste abachats, nou creignam l'aouantage;
Bictorie n'ei de gens, mes deu brabe couratge,

---

neur est à nous, le profit nous reste, la victoire nous rend déjà célèbres dans le monde. L'ennemi est perdu, la peur l'a déjà saisi. Comme, vers minuit, un fantôme blanc et long, hérissé, chargé de chaînes, glace le sang dans les veines de celui qui l'aperçoit, de même, à notre vue, l'ennemi se recommande déjà au saint des éperons; la peur lui fait dresser les cheveux, son cœur bat, et il a presque envie de prendre la fuite. Donnons, tête baissée, courons, vaillants guerriers, le pistolet à la main, les saluer de près, et rehaussez aujourd'hui la renommée de la Gascogne. Que tout ce que nous avons avec nous, piques, lances, canon, porte à sa pointe la gloire du Gascon. Donnons, tête baissée, sans craindre le nombre; la victoire ne suit pas les gros bataillons, mais le courage de ceux qui,

E d'aquets qu'au coumbat acassen la herou
Ab lou tisoc ardent de la glorie é l'aunou,
2155 Que deu hlam immourtau de la gouarrére glorie
S'aluguen uë lampase au temple de memorie. »

Pregarie de l'armade.

James n'a lou Gascoun brabejat coum aquo
Queu souldat enta Diu arrebire lou có,
Tramet lous oueils au ceu, é, las mas ajuntades,
2160 D'ataus pregaries a sas armes encantades :
« Que Diu entre nous aus parisque soulamens,
E leu beirats lou loc abandounat de gens,
Lou camp de l'enemic, à gran[s] troupes ses counde,
Hugi daouant sa care, esparriquat peu mounde.
2165 Et lous cassara touts, coum besets nere é crum
Peus aires s'eschaura la noüade deu hum ;
Que de sous enemics la force* ei ta pergude
Coum la cere deu houec aisidamens hounude. »

---

en combattant, chassent la peur avec le tison ardent de l'honneur et de la gloire, qui allument pour eux-mêmes une lampe dans le temple de Mémoire à l'immortel flambeau de la gloire guerrière. »

Prière de l'armée. — Le Gascon n'a pas fini ce provoquant discours que le soldat tourne vers Dieu son cœur. Il lève les yeux au ciel et, les mains jointes, il donne par les prières une force surhumaine à ses armes : « Que Dieu se montre seulement parmi nous et les ennemis abandonneront aussitôt ce lieu ; les innombrables troupes qui forment son camp fuiront devant sa face et s'éparpilleront à travers le monde. Il les chassera tous comme vous voyez dispersé par les airs un noir tourbillon de fumée. La force des ennemis fondra comme la cire sur le feu. »

* farce.

Atau cante lou gros, é, bandat, ten aquiou
2170 Lous oueils à l'enemic é lou có dret à Diu.
S'aouéts bist, en la ma, uë tempeste, un auratge,
Mille contraris bents é Neptune saubatge,
Emmalit, courroussat, plen d'izaigne é de heu,
Houateja l'oundoüade à la noüe deu ceu,
2175 Arrompe bél'é mast, embrouilla lous courdatges,
Nega las gens é ben per gouffres é passatges,
Enhounsa la galére é garlanda lous bors
De toute la gran ma de carrouignes é mors,
Tout autant ne beséts are en aqueste terre,
2180 En aquest gran eschoc é cap-d'obre de gouerre.
Couloubrines, canous, arquabouses, mousquets
Escurichen lou ceu, l'enperiglen de pets.
Poume poum-poun, atrape, adiu, tout uë barraille.
L'eschorruscle canoun coumense la bataille;
2185 Trique, ataque, souldat, flisque lou fourniment,
Per escaramouscha, deu prumé regiment.

Ainsi chante le gros de l'armée, les yeux tournés vers l'ennemi et le cœur vers Dieu. Peut-être avez-vous vu sur la mer la tempête, l'orage, mille vents opposés, et Neptune sauvage, irrité, en courroux, plein de fureur et de fiel, fouetter l'onde et la faire monter jusqu'aux nues, rompre voile et mât, embrouiller les cordages, noyer au fond des gouffres gens et biens, faire sombrer la galère et enguirlander les bords de la grande mer de charognes et de cadavres; on en voit tout autant sur terre, en ce grand choc, chef-d'œuvre de la guerre. Couleuvrines, canons, arquebuses, mousquets obscurcissent le ciel, le remplissent d'un bruit de tonnerre. Pousse, poum-poum, attrape; adieu toute une file! Le canon tonitruant commence la bataille. Tric-trac, soldat, qu'on entende cliqueter le fourniment du premier régiment qui escarmouche.

Eschoc de la bataille.

S'aouets bist en juillet, sus la plane bladére
Sus las besties é gent, que tout à traoués ére,
Un deluge de péire, uë tempeste de bent,
Quant é quant de la terre un gran tremoulament.
Roune-roune, toun-toun, bire souldats en targue;
Are-gare-tarare, à la cargue, à la cargue,
Doune, doune dessus, agrape-arrape-atrap!
Besèts courre lou gros coum lous cas, chip é chap,
Esquissen un sangla de coulére é d'arrauge.
Pics, pousses, trucs, patacs, noui ya degun quei auge.
Aci n'a plus pietat, tout à houec, tout à sang,
Chic-chac, suou cos, suou bras, sus la teste, suou flanc.
Tue, dau é coumbat, bat à bat, truque, atuque,
Acarne-care-acar, bute-lutte, mailluque!
Cames, brasses é caps, coum ausèts en estiu,
Bolen ensus, embat, enta terre, enta Diu.

Choc de la bataille. — Quelquefois, en juillet, un déluge de grêle, une tempête de vent se précipite sur la plaine couverte de blé, ainsi que sur les bêtes et les gens qui s'y trouvent et fait trembler la terre. Gronde, gronde, toun-toun, pare, soldat, en targe; à présent, gare-tarare, à la charge, à la charge, donne, donne dessus, agrippe, attrape et saisis! On voit courir le gros comme une troupe de chiens qui, chip et chap, déchirent un sanglier de colère et de rage. Coups de pointe, d'estoc et de taille, personne n'y fait attention. Plus de pitié, tout à feu et à sang. Chic-chac, sur le corps, le bras, la tête, le flanc.

Tue, donne et combats, bats, abats, frappe, écrase, acharne-toi! front à front, bute, lutte, assomme! Jambes, bras et têtes, comme les oiseaux en été, volent en haut, en bas, à terre, au ciel. A mort, à feu, à sang, tourne, sauve

A mort, à houec, à sang, bire, saube qui pousque,
E hugi tout atau qu'à Sent Andriu la mousque.

Desseite.

2205 Asset cour, asset huch, asset pren lou camin,
L'aute s'escoun detras l'abatut arroussin,
Asset saute eu barat, l'aute grape la tute ;
Asset, ubert de pics, coum de traucs uë hlaüte,
Cride : « Moun Diu, helas ! » au darré badaillo.
2210 Asset guigne un tut d'arbe eu bousquet, eu maillo ;
Aquet pregue : « Mon Diu », l'aute cride la bite,
Asset promet é jure uë rançoun nou petite,
Touts, mors, bius é blassats criden : « Diu oun em nous ! »
« Ane, dits lou Gascoun, caussem lous esperous ;
2215 An aquets hugidous seguiscam la bictorie
E buscaillem l'aunou d'aqueste grane glorie.
Deschiquetem les touts, puch que lou cap ei mort,
E nou bengue degun de l'arreste à boun port. »

---

qui peut, et de fuir, comme les mouches à la Saint-André.

Défaite. — Celui-ci court, celui-là fuit, celui-là prend le chemin, l'autre se cache derrière un cheval abattu ; celui-ci saute dans le fossé, l'autre se blottit dans une caverne ; celui-là, percé d'entailles comme une flûte de trous, pousse en bâillant un dernier cri : « Mon Dieu, hélas ! » Celui-ci avise un tronc d'arbre dans un bosquet ; celui-là prie : « Mon Dieu ! » L'un demande la vie, l'autre jure de donner une riche rançon. Tous, morts, vivants et blessés, crient : « Dieu, où sommes-nous ? » « Allons, dit le Gascon, chaussons nos éperons, tombons sur ces fuyards, achevons notre succès et ramassons tout l'honneur de cette grande gloire. Découpons-les en petits morceaux, puisque la tête est morte, et qu'aucun de ceux qui restent n'arrive à bon port ! »

Labets, tout a traoés de l'armade ta grane
2220 Que ja de cos de morts pasimente la plane,
Besèts coutereja lou gendarme mutin;
Lou souldat piquouré, que s'aten au butin,
Housille lous bestits, gahe la pierrarie,
L'or, l'argent, lou clinquant, toute la sedarie.
2225 Pillen, butinen tout, é, resoluts ne ban
Gendarmes é souldats, quan se besen qu'ets an
Sus lou camp de bataille*, à toute gent coumune,
En la man deu Gascoun troubade la fortune.
Mors soun lous enemics, é de biou noun ya nat.
2230 Sie donques deu triomfe é glorie courounat
L'arrenomat Gascoun, qu'et a de la bataille,
Per memorie à jamés é per signe que baille
Enseignes, estendars, carrüatge é canoun
E prés de l'enemic la bite é la bansoun.

Alors, au travers de cette grande armée qui a déjà pavé la plaine de morts, on voit le gendarme mutin jouer du couteau; le picoreur, qui ne songe qu'au butin, fouille les vêtements, agrippe les pierreries, l'or, l'argent, le clinquant et la soie. On fait main basse sur tout; gendarmes et soldats en deviennent plus résolus, voyant qu'ils ont trouvé au champ de bataille, dans la main du Gascon, la fortune commune à tous.

Les ennemis sont morts; aucun ne survit. Qu'un glorieux triomphe couronne le Gascon qui, comme éternel souvenir de la bataille, a pour lui les enseignes et étendards, le train et les canons, et a enlevé à l'ennemi la vie et la gloire.

* barraille.

Retreite de l'armade.

2235 Lou souldat que peu camp ére tout en desourde,
Tout carguat de butin, se remet en boun ourde ;
E jamés lou Gascoun, plen de joïe é de gai
N'a héit souna au troumpet que touts benguen à mai,
Renden à Diu deu ceu la bansoun é la glorie
2240 De l'heur é de l'aunou de sa grane bictorie
Que prest à delecha la terre, oun ja la sang
Doutze de touts estrems uë ribére, un estang.

L'arrondelle d'Henric Gascoun cajude deu ceu.

La nouë que peu ceu esparriquade s'ére
Coum sus lou miei d'aoust uë nere periglére
2245 Se capére de rouge, amuche un eslambret,
Dessarre quant é quant l'escharruscle d'un pet,
E, poussade d'un bent, léche ana, deslambrade,
Sus lou camp de bataille uë roundéle daurade,

Retraite de l'armée. — Les soldats, en désordre dans le camp et chargés de butin, se remettent en rang, et le Gascon joyeux n'a pas fini de faire sonner la trompette que tous viennent à lui comme des enfants vers leur mère et font hommage au Dieu du ciel de la renommée, de la gloire, de l'heur et de l'honneur de cette grande victoire, à Dieu, prêt à abandonner la terre (?) où le sang jaillit de tous côtés en rivières et en étangs.

La rondache d'Henri le Gascon tombée des cieux. — La nuée qui s'était répandue sur le ciel, comme au mois d'août un noir orage, se coiffe de rouge, laisse échapper un éclair, fait entendre aussitôt un coup de tonnerre, et le vent en fait tomber sur le champ de bataille une rondache

Ancille deu païs que lou haure Vulcan
2250 Peu mandament des dius, de sa deouine man,
A hourgat é batut é graouade l'istorie
Deu passaouant HENRIC[1] dessus toute memorie,
D'HENRIC que de sa man a dat mes de coumbats
Enqouére mille cops que jou noun ei coundats.
2255 Lous dius* n'an pas baillat la gouarrére besouigne
Ab tant d'heur é d'aunou à la gent de Gascouigne
Que n'amen ses jelou que l'arreste** deu moun
Aprene à gouarreja sus aqueste patroun,
Sus aquest gran Gascoun, aqueste diu de gouerre,
2260 Qu'aquoi trop pauc per et que lous noms de la terre.
HENRIC, race de dius, é lou Mars deus Gascous,
Puch que, la lanse en man, dab un bras furious,
Tu hés lusi peu moun l'or batut de tas armes,
La bigou de toun có au houec de tas allarmes,

---

dorée, bouclier sacré du pays que le forgeron Vulcain a, de sa main divine, par ordre des dieux, forgé et battu, où il a gravé l'histoire d'Henri, le « passe-avant » d'Henri, qui, de sa main, a livré mille fois plus de combats que je n'en ai conté. Les dieux n'ont pas confié aux Gascons, qui en sont fiers et heureux, le métier des armes pour l'interdire jalousement au reste du monde, ils veulent que les autres apprennent à guerroyer sur le patron de ce Gascon glorieux, véritable dieu de la guerre, car c'est trop peu pour lui que les mots de la terre.

Henri, fils des dieux et Mars des Gascons, puisque tu fais, la lance en main et d'un bras furieux, luire par le monde l'or battu de tes armes et briller au feu des dangers

1. *Je conserve, ici et dans la suite, les capitales du texte.*
* bius.
** la reste.

2265 Qu'en toun esmonle jou é, de naouére faiçoun,
Endressat au mestié lou cabaillé Gascoun,
Lechem dise tres mots de l'armade kirielle
Que lou gran diu Vulcan graoue sus ta roundelle,
E qu'en cantan peu moun toun renom immortau
2270 J'oundre de tu madish toun parla naturau,
Ta nouirisse Gascouigne, aquere que se lause
De so que per lou moun aute nation nou gause,
D'aoue pourtat eu bras é trousserat eu brés
Lou courounat soureil des princes cabaillés,
2275 E de sa nouiritut gause hé tant de counde
Qu'ere bo hé la lei à l'arreste* deu mounde.
O que bét ei, Vulcan, l'arroundachou qu'as héit
Oun parish, brim per brim, deu gran HENRIC lou féit.
Amuche, esten la man, é bouteu en parade;
2280 Jou direi haut lous tréts de l'istorie graouade.

---

la vigueur de ton bras; puisque tu as été la meule où j'ai, de nouvelle façon, dressé au métier le chevalier de Gascogne, laisse-moi dire trois mots de la kyrielle guerrière que le grand dieu Vulcain a gravée sur ta rondache. Je veux, en célébrant par le monde ton renom immortel, honorer ta langue natale et cette Gascogne, ta nourrice, qui peut, seule au monde, se vanter d'avoir porté dans ses bras et emmailloté au berceau le soleil couronné des princes chevaliers et fait tant de compte de cette éducation qu'elle veut imposer sa loi au reste du monde. O Vulcain, qu'elle est belle, la rondache que tu as faite, où on voit un à un les exploits du grand Henri! Etends la main, montre-la du doigt, ne crains point de l'étaler; moi je dirai bien haut les épisodes de l'histoire qui y est gravée. Au milieu, un

* la reste.

« Un Dragoun[1] eu bét miei, brounent é furious,
« Gite, alugat, peus oueils, torches é candelous,
« Per la gorge un tisoc, é tire, arregaignades,
« Duës grans torcles de dens, en puntes agusades.
2285 « Pippatade a la pét de buës é carbous,
« De tant d'omes armats, grans* é gouarrés Gascous,
« E** carrege, escusé, sus lou miei de la teste
« Per touts estrems deu moun la glorie é la tempeste.
« Lou couratge ei autour, la glorie é la bertut,
2290 « L'aunou é lou boun có, que tenguen abatut
« E trepichen deus pés la heroutge carrouïgne
« De l'embeje, qu'en bo à la gent de Gascouigne. »
Acaouat ei, balent, dessus lou fier Dragoun,
Noste bragart Henric, que, de race Gascoun,
2295 Hilh deu gran Herculés é la noble Piréne,
Porte armade la man sus la race Troyéne,

Dragon, furieux et grondant, darde de ses yeux enflammés torches et brandons, jette un tison par la gorge et, grinçant des mâchoires, montre deux grandes rangées de dents aiguës. Il a la peau tachetée d'étincelles et de charbons. De tant d'hommes armés... et guerriers gascons, il porte ... sur le milieu de la tête la gloire tempêtueuse aux extrémités du monde. Tout autour, le courage, la gloire, la vertu, l'honneur et la vaillance tiennent abattue et écrasent sous leurs pieds la charogne sauvage de l'envie, qui en veut aux Gascons.

A cheval sur le féroce Dragon est notre fier et vaillant Henri. Gascon par la naissance, fils du grand Hercule et de la noble Pyrène, il porte une main armée sur la race

1. *Les guillemets sont dans le texte ; de même aux v.* 2301-14, *sans qu'on s'explique bien leur raison d'être ; ils n'apparaissent que dans ces deux passages.*

* gras.

** *Corr.* Et (?).

Rasic de Francioun, que nou bo ni n'enten
Que lou hilh d'Herculés erete d'aquet ben
Qu'aprés lous hils de Troye, en ligne drete é mascle
2300 Aperten au Gascoun, que deu hust ei l'eschascle.
« E, coume saben touts, Herculés é Dardan
« Soun hils de Jupitér dab lou seguichi qu'an.
« Dardan ei lou pai-gros de la race Troyéne
« Que de ta long temps regne en la France anciéne.
2305 « Hercules, ome-diu, arrenomat peu moun,
« Dab Piréne engendréc la race deu Gascoun.
« Taumens que suber nous l'arbe de las hlous blanques
« Nou gite que d'ets dus las aunourades branques,
« E cla coume lou jour om be que lou Gascoun
2310 « De nature é de dret erete à Francioun.
« Bela per que Vulcan lou boute en man la lance,
« Flouquade, coume cau, de las tres hlous de France,
« E l'amuche, acaouat, à touts lous cabaillés,
« Dessus lou fiér Dragoun, magine d'Herculés. »

---

troyenne, sur les descendants de Francion : ceux-ci, en effet, ne veulent pas que le fils d'Hercule hérite de ce bien qui, des fils de Troie, en ligne droite et par les mâles, revient aux Gascons, dernier éclat échappé au tronc.

Comme chacun sait, Hercule et Dardanus, ainsi que leurs descendants, sont fils de Jupiter. Dardanus est l'aïeul de la race troyenne qui régna si longtemps sur la France. Hercule, homme-dieu, dont le renom remplit le monde, engendra en Pyrène la race des Gascons. Aussi l'arbre aux blanches fleurs ne fait jaillir que de ces deux troncs ses branches honorées, et il est clair comme le jour que le Gascon est, par droit de naissance, l'héritier de Francion. Voilà pourquoi Vulcain met dans sa main la lance, fleurie, comme il convient, des trois fleurs de France, et le montre à tous les chevaliers, monté sur le fier Dragon, image d'Hercule.

2315 De la dent deu DRAGOUN qu'apéren aouerére
Nescut ére un LION, tout furie é coulére,
Que Pyréne alempie, amaignague fort dous,
E lou baille à la man lou DRAGOUN furious.
Pyréne, que d'uë hemne a lous oueils é la care,
2320 Més lou có de lion, aut'ardent de famfare,
D'armes e de coumbats, de glorie é de renom
Que n'amuche é counten la letre de soun nom.
Coum ere aoué lou có bandat à l'esperance
De coueille un liri blanc eu casau de la France,
2325 E besé claramens que calé que soun hilh
An de l'arreplanta tengousse lou courdilh,
Qu'aquo nou poude hé queu palahér de gouerre
N'augousse couëitiouat long temps aquere terre,
Ere baille à Vulcan LOUS CACHAUS E LAS DENS
2330 Deu furious DRAGOUN per hén lous herramens;
Pregue aquet gran LION, deu qu'ere tant se hise,
Que prengue, balurous, la condute é la guise

De la dent du Dragon, qu'on appelle casse-noisette, naquit un lion furieux, que Pyrène calme et rend fort doux en lui remettant en main le Dragon furieux. Pyrène, aux yeux et à la figure de femme, a le cœur d'un lion, haut, ardent aux fanfares, aux armes, aux combats, avide de gloire et renommée, comme le montre son nom. Comme son cœur nourrissait l'espoir de cueillir un lis blanc dans le jardin de la France, elle voyait bien qu'il fallait que son fils tînt le cordeau pour le planter et que la bêche de guerre travaillât longtemps ce pays. Elle donne donc à Vulcain toutes les dents, petites et grosses, du Dragon furieux pour qu'il les transforme en outils de guerre. Elle prie ce grand lion, en qui elle a toute confiance, de vouloir bien, valeureux, faire l'éducation du petit Hercule,

Deu petit HERCULEZ, qu'ére à ta plan nouirit,
Apapachouat é gras deu ben de l'esperit,
2335 Que nou quau arren més que la man à las armes
Amiau é condusiou en pruméres allarmes;
Dab grane rasoun prégue aquet balent LION
Lou prumé Paternoste eus coundéts de BOURBOUN,
E lou prumé qu'a héit que la race Troyéne
2340 A sentit la balou de la horte Pyréne.
Et pren donc lou Gascoun, brabe, lou condusis
Per lous quouate cournés deu rebecat païs,
E s'ei per lou defende en mill' é mille allarmes
Héit apera pertout digne païr de las armes.
2345 TRES FRAÏS, que la un ei de naturau Tritoun,
L'aute un gran capitani é lou térs un Catoun,
Aquet dessus la ma, aquestes sus la terre,
Amuchen au DRAGOUN lou camin de la gouerre,
Bouten à houec é sang, dab glorie é dab desi
2350 Tout so que nou bo pas au DRAGOUN aubesi.

---

dont elle a si bien nourri, gavé, engraissé l'esprit qu'il ne lui manque que d'être conduit, les armes à la main, aux premières alarmes. Elle a raison de s'adresser à ce vaillant lion, le premier ancêtre des comtes de Bourbon et le premier par qui la race troyenne a senti la valeur de la forte Pyrène. Il prend donc le Gascon et le conduit avec bravoure aux quatre coins du pays soulevé, et, pour l'avoir défendu en mille et mille occasions, il mérite d'être appelé partout le père des armes.

Trois frères, dont l'un est un triton de naissance, l'autre un grand capitaine et le troisième un Caton, montrent au Dragon, l'un sur la mer, les autres sur la terre, le chemin de la guerre, mettent glorieusement à feu et à sang tout ce qui refuse de lui obéir.

Deus foundamens d'uë tour sort uë Serp bigourouse,
Qu'eschioule tout autour de la gent balurouse,
Hique, pregount é hort, la dent é lou hissoun :
Aqui, per lou hé mau, s'apresse deu Dragoun,
2355 Lou morrïoun suou cap, é sus l'asquie aporte
Espases é canous dab la couirasse horte.
La souque d'Estarac da l'arrasic é nom
Au bragart cabaillé plen d'heur é de renom
De qui nou cessara ma Muse de hé counde
2360 Tant qu'ere cantara deguens aqueste mounde.
Aunou d'aquest parsan, qu'aportes suou mentoun
E suou peu blanc escriout so que per lou Dragoun
As héit digne d'aunou en gouerres ahanades,
L'espassi, qu'an durat, de quouate * bins anades.
2365 Tu qu'as seguit lous pas de tous aujos é pais,
E que t'as, coume hils, bistis force de frais,
Touts cabaillés d'aunou, grans chefs é caps de gouerre,
Nou mourisques de nom jamés dessus la terre.

Des fondations d'une tour sort un vigoureux serpent qui siffle autour des vaillants, pique fort de la dent et du dard, et s'approche du Dragon pour l'atteindre, le morion sur la tête, sur le dos épées, canons et forte cuirasse.

La souche d'Astarac a donné racine et nom au brillant chevalier, plein d'heur et de renom, dont ma muse ne cessera de parler tant qu'elle chantera ici-bas. Honneur de cette contrée, qui portes inscrit sur ta figure et sur tes cheveux blancs ce que tu fis d'honorable pour le Dragon pendant quatre-vingts ans de guerres acharnées, toi qui as suivi les traces de tes aïeux et dont les fils et les frères furent chevaliers pleins d'honneur et grands capitaines, que ton nom ne périsse jamais en ce monde! Puisse

* quauate.

Pousque lou gran HENRIC, coume ac as meritat,
2370 E de tu é deus tous tengue lou nom bantat!
Pousque lou ton Ader alugua coume pailles
Peus quouate cors deu moun lou nom de HOUNTARAILLES,
E dise dignamens à touts nostes Gascous
Uë gran part, si tout nou, de tas clares aunous!
2375 Pousque toun BENJAMIN, peu serbicy de France,
Dessus lou bort deu moun ana planta la lance,
E que jou digue d'et, en un libre perfeit,
Coume jou dic de tu, so que Vulcan a héit!
Qu'et graoue per touts locs oun lou Gascoun a héites,
2380 En mille grans coumbats mille granes desséites,
Te pintre en uë bataille, à gorge d'un mousquet,
Came arrout é arranc, coum lou besen à et,
E quant é quant* aprés dignamens t'espiquasse
De la branque d'aunou uë glouriouse esquasse!

---

le grand Henri, selon ton mérite, tenir en honneur ton nom et celui des tiens! Puisse ton Ader faire flamber, comme un feu de paille, dans les quatre parties du monde, le nom de Fontrailles, et dire, comme il convient, à tous nos Gascons une part de tes brillants exploits, sinon tous! Puisse, en servant la France, ton Benjamin aller planter sa lance au bout du monde, et qu'en un livre parfait je le célèbre comme je conte ce que Vulcain a fait en ton honneur! Qu'il grave en tous lieux, partout où le Gascon les a livrés, ces mille grands combats, ces mille défaites. Qu'il te peigne en une bataille, à la gueule d'un mousquet, la jambe rompue et boiteux comme lui-même, et qu'il te taille aussitôt dans la branche d'honneur une glorieuse béquille.

* quaut.

2385 Jou bei d'un Æneas lou fidus Achatés,
Quan besi lou Gascoun que seguis de ta prés,
Las armes à la man, Herculés à la gouerre;
Qu'et n'a jamés augut, d'aqueste boune terre,
Ademest tant é tant de brabes é balens,
2390 Que l'age atau seguit en boun é maubés temps,
Coum aquest que jamés nat maubés bent eschaure,
Qu'et besé touts lous jours sus sa Roque uë Laure,
Que, deouine, disé de tout aquet mau-temps
Quan deouén pirouqua las hlous é lou bon temps,
2395 E quan à sous tribails, de soun mestre la glorie
Lou dére boune part en sa riche bictorie.
Vulcan lou pintre armat auprés de Herculés,
Suou cap é prumé reng deus Gascous cabaillés,
Queu da sa loctenense en gouarrére besouigne,
2400 Da[b] lou goubernament de toute la Gascouigne.
Que pousque donc long temps, auta creignut qu'amat,
Aquet brabe Gascoun coundusi l'arramat.

Fidèle Achate d'un autre Enée, le Gascon qui vient après, armes en main, accompagne Hercule à la guerre. Parmi tant de braves et de vaillants de cette bonne terre, aucun ne l'a suivi, par bons et mauvais chemins, comme celui-là que jamais mauvais vent ne détourna et qui montre toujours sur son roc un laurier qui, prophétique, prédisait, au milieu de la tempête, le moment où devaient s'épanouir fleurs et beau temps et où la gloire de son maître récompenserait ses travaux par une bonne part en sa riche victoire. Vulcain le peint armé, en tête et au premier rang des chevaliers gascons, auprès d'Hercule, qui lui donne sa lieutenance, le commandement de ses armées et le gouvernement de la Gascogne. Puisse-t-il donc longtemps, aussi craint qu'aimé, ce brave Gascon, veiller sur son troupeau.

Bela de prumé reng uë part deu gran seguichi
E cabaillés que soun à la garde é serbichi
2405 D'aqueste gran Dragoun. Vulcan mous tire aprés
Lous Cesars deu païs, lous bragars cabaillés
Que dab tante d'aunou porten espase é lance,
Auprés de Francioun, peu serbici de France.
Tant que deu gran Hector l'arrasic * a durat,
2410 Tout jamés lou Gascoun, en gouerre desperat,
A soustengut lou nom é la race de Troye,
Coume besets enquoé qu'en la madiche boye
Aquestes grans Gascous seguichen Francioun,
Dequie per tant queu temps hasse que lou Dragoun
2415 Aprés lous de Dardan, atau coum ba la danse,
Seguisque naturau e doumine la France.
D'un Nougaret sourtis un qu'escale lou ceu;
Porte d'uë man l'espase é de l'aute lou meu.

Voilà, au premier rang, une partie du cortège des chevaliers qui sont commis à la garde et au service de ce grand Dragon. Vulcain nous représente ensuite les Césars du pays, les fiers chevaliers qui portèrent avec tant d'honneur lance et épée aux côtés de Francion et au service de la France.

Tant que du grand Hector la postérité a duré, le Gascon, toujours en guerre, a soutenu le nom et la race de Troie, comme on voit encore ces grands Gascons suivre, dans la même voie, Francion, jusqu'à ce que, par le cours du temps (ainsi va la danse), le Dragon, après ceux de Dardanus, suivant les lois de la nature, règne sur la France.

D'un Nougaret sort un rejeton qui escalade les cieux, portant d'une main l'épée et de l'autre le miel. Avec l'une

* la rasic.

Dab aquere ei, en gouerre, uë tempeste, uë furie,
2420 E de l'aute lou có de fourtune alempie :
Miracle de Gascouigne, é ouei ta gran seignou
Que la puchanse en et countrepese l'aunou.
Vulcan lou pintre eu cap la glorie é nomeade,
E la gelou debat lous sous pés acatade;
2425 Pintre à l'estrem esquér l'espase de soun fraï,
E sus lou dret la lance é l'aunou de soun paï.
Autour d'aquet Nougué forse gent de Gascouigne,
Per ateigne deu hrut, se bouten en besouigne,
E lou troben au goust ta boun é sabourous
2430 Que* noun an jamés bist eu païs de ta dous,
Ni que tengue ta hort sa houeille é soun branquatge,
Signe que sera long é bioura d'aouantatge;
Que l'arbe arrasigat en sequére nou ben,
Quan fourtune lou plante é lou Mars l'entreten.
2435 E puch quan de sa fin l'oure sera bengude,
Tres Engrahés qu'et a gouardaran, resolude,

---

il est un foudre de guerre, une tempête furieuse; de l'autre il séduit le cœur de la fortune : miracle de Gascogne, aujourd'hui si grand seigneur qu'en lui la puissance égale l'honneur. Vulcain peint sur sa tête la gloire et la renommée, et sous ses pieds la jalousie abaissée. Il peint à gauche l'épée de son frère et à droite la lance et l'honneur de son père. Autour, force Gascons s'efforcent d'atteindre les fruits de ce noyer et les trouvent si bons et savoureux qu'ils n'ont jamais vu, dans le pays, un arbre si doux ni qui tienne si fermes ses feuilles et son branchage, indice de longue durée et vie, car l'arbre enraciné ne se dessèche pas quand la Fortune le plante et que Mars l'entretient. Et puis, quand sa dernière heure aura sonné, ses trois rejetons garderont résolument, comme des enfants nés en

* Qu'et.

Atau coum soun nescuts en boune terre é maï,
E l'aunou de lou race é la glorie deu païs.
Un Gran de nom é heit sous lou brouqué se targue,
2440 Hilh deus ques * soun troubats tant de cops à la cargue,
En France, en Italie, é que, de touts coustats,
Au augut de grans caps lous titres aunourats,
Balens, francs é genecs à maneja la darde,
Deu païs é deus Reis toutjour le Bére gouarde.
2445 Vulcan lou pintre aquiou au naturau Gascoun,
Mars à la drete man, de l'aute Cupidon,
Qu'et noui ya nat Gascoun, noui ya nat ome en France,
Més courtes é gentiou, ni que més haut s'aouance,
Quan ei besouin d'ana dela doun lou canoun
2450 Hé boula dequie au ceu la couirasse é mourrioun.
Un bieil é boun gouarré, de qui lous heits mes granis
Serbichen de mirail aus balens capitanis,

---

bonne terre et d'une bonne mère, et l'honneur de leur race et la gloire de leur père. Sur le bouclier on en voit briller un, Grand par le nom et les exploits, et dont les pères se trouvèrent à la charge en France, en Italie, partout furent honorés des titres de grands chefs, vaillants, francs et habiles à manier les armes, du pays et du roi toujours la Belle garde. Vulcain le représente, en vrai Gascon, Mars à droite et à gauche Cupidon. Nul Gascon, nul Français n'est plus courtois, ni meilleur gentilhomme ne monte plus haut ni ne s'empresse plus quand il faut aller là où le canon fait voler jusqu'au ciel morion et cuirasse.

Un excellent et vieux guerrier, dont les hauts faits servent de miroir aux vaillants capitaines, a commenté pour

* que se.

Mous a de punt en punt coumentat sous hasars,
Coum hec antiquamens lou brabe des Cesars,
2455 E lechat au païs de sa race gouarrére
Forse hils é nebouts, auta balens qu'et ére;
Que, tant que furious a brounit lou DRAGOUN,
Aquets éren de nom couneguts per lou moun :
E d'aquere maisoun, que la Gascouigne aunore,
2460 Ustansille d'aunou, un CRAMAIL mous demore,
Ahumat de bertut que l'aluguen eu có,
Lou boute-houec de Mars, Uranie é Clio.
Vulcan lou pintre aquiou, sus la sue armadure,
Las nau Muses é Mars en bére graouadure,
2465 Las armes à la man é lou mirthe suou cap,
Seignau de sa balou é las sciences qu'et sap.
Si jou dic touts lous grans de la noste Gascouigne
Jamés nou beiré fin de ma longue besouigne,
Que touts aquets qu'éi dit hén coume lou soureil,
2470 Quan ben sus lou maitin é descargue soun beil

---

nous, de point en point, tous ses faits d'armes, comme fit jadis le premier des Césars, et laissé au pays force fils et neveux de sa race belliqueuse, aussi vaillants qu'il l'était, et dont les noms furent célèbres dans le monde tant que le Dragon fit entendre son bruit furieux. De cette maison, qui honore la Gascogne, il nous reste un Cramail, ustensile d'honneur, enfumé par la vertu allumée dans son cœur, boute-feu de Mars, Uranie et Clio. Vulcain le peint là, les neufs Muses et Mars bien gravés sur son armure, les armes à la main et couronné de myrte en signe de valeur et de science. Si j'énumérais tous les grands hommes de notre Gascogne, je ne verrais jamais la fin de ma longue carrière. Ceux que j'ai nommés sont comme le soleil qui, le matin, à son réveil, tourne vers nous cet œil qui ré-

Que de mille arrajous escauhure lou mounde,
Ou coum la luë au ceu, que carrusse ses counde
Mille esteles é hlams, mille allugats carbous,
Per estingla lou meu sus lous arbes é hlous :
2475 Atau mille gouarrés d'aqueste noble terre
Seguichen, balurous, aus coumbats, à la gouerre,
Touts aquets que jou dic pintrats sus lou brouqué,
Que ban dab lou Dragoun, man é man, pé é pé.
De tout loc ne sortis. Lombés, aunou de Saoue,
2480 Lou men cariau païs, més que péire ni graoue
S'a bist deguens soun claus é nouirit à l'entour
Mille balens gouarrés, de qui jou diré un jour
L'aunou é la bansoun, dab autant de parade
Que l'Æneide aus Latins, aus Troyens l'Iliade ;
2485 E lou brabe Aubijous, Peguillan, Saouignac,
La race deus Masses, quan joum sentiré hlac,
Coume bounis besis, d'uë man horte é gouarrére
Bengueran, balourous, soumparam la machére.

---

chauffe le monde de mille rayons, ou comme la lune qui traîne à sa suite, dans le ciel, une foule innombrable d'étoiles, de flammes et de charbons ardents pour faire étinceler le miel sur les arbres et les fleurs. Ainsi mille guerriers, fils de cette noble terre, suivent vaillamment aux combats tous ceux que j'ai montrés peints sur ce bouclier, qui marchent, main à main, pied à pied, avec le Dragon.

Il en vient de partout. Lombez, honneur de la Save, mon cher pays, a vu dans ses murs et élevé à l'entour, plus nombreux que les pierres et les grains de sable, mille vaillants guerriers, dont je chanterai un jour l'honneur et la gloire avec autant d'éclat que le furent les héros de l'*Énéide* chez les Latins ou de l'*Iliade* chez les Troyens. Et le brave Aubijoux, Péguilhan, Savignac, la race des Massez, quand je me sentirai épuisé, viendront, d'une main forte et guerrière, me soutenir la mâchoire. Mais revenons à notre sujet,

Tournem donc suou perpaus, digam are tres mots
2490 Coume d'aqueste gent Vulcan pintre lous cops,
E gouardats suou brouqué, dret à la part esquerre,
Oun et graoue, sagnous, uë cautelouse gouerre;
Pintre dessus la France un ceu emperiglat,
Un soureil escurit, de blanc rouge mesclat,
2495 Signe qu'à temps abengue, en la terre oun clarege,
D'un faus é bét semblant coumbatera l'embege.
D'un coustat bous aouéts Henric et Francioun,
Henric que se deffen dab uë juste razoun;
Francioun, que loun bo, alugue un houec de paille.
2500 Assiou beséts ques dan uë furiouse bataille;
Aquiou dan un coumbat é s'ac disen de prés.
Mes augits autaleu la trebe, puch aprés
Lou boun temps se perpause, uë pats se delibére.
Un bouhet autaleu ralugue la haillére.
2505 Gouerre més que jamés, preses biles é forts,
Lous febles qu'aouéts bist are soun lous més horts.

---

disons en trois mots comment Vulcain représente les exploits de ces héros. Regardez sur le côté gauche du bouclier, l'image sanglante d'une guerre cauteleuse. Au-dessus de la France est peint un ciel orageux, un soleil obscurci, blanc et rouge, signe qu'un jour il combattra, sur la terre qu'il éclaire, l'envie d'un faux et beau semblant. Vous voyez, d'un côté, Henri et Francion : Henri qui se défend à bon droit, Francion qui lui en veut et allume un feu de paille. Ici vous les voyez en une furieuse bataille, ici en un combat, luttant corps à corps. On entend parler bientôt de trêve; le bon temps est annoncé; on délibère sur la paix. Aussitôt on souffle sur le feu, et la flambée se rallume. Guerre plus que jamais, prises de villes et de forteresses. Les faibles de jadis sont aujourd'hui les plus forts. Celui-ci a pour lui le bon droit, mais peu de puissance, tantôt dedans, tantôt

Aquet are a boun dreit é puchens noun a gouaire :
Aquoi deguens-dehore, en bouhémi jougaire.
Jamés mourish un cap qu'un aute més balent
2510 Boute lou houec eu có de la gouerrére gent,
Alugue lous coumbats. La France ei uë campaigne
Oun de lermes é sang Mars à gogo se baigne.
Labets de touts estrems courren gens, messatgés,
Postes, laquais, espious, letres é passatgés.
2515 Aquet de la Gascouigne embie en Alamaigne ;
E l'aute de Paris hé camin en Espaigne.
Allarme per lou moun, à houec de touts coustats,
Augits aquet per l'un ou per l'aute ligats.
Jamés nou mourira la izaigne anciene
2520 Qu'a la ligne deus Grecs sus la race Troyenne,
E tant queu moun bioura la race d'Iberus,
Jamés d'aquet proucés nou bengueram au sus.
Espaigne dab la gracie a la gouerre allugade,
An de houec e de sang la gran Troye embrazade,

---

dehors, comme un bohème joueur. Aucun chef ne meurt qu'un autre, plus vaillant, n'enflamme le cœur des guerriers et ne rallume les combats. La France est un champ de bataille où Mars se baigne à plaisir dans les larmes et le sang.

Alors de tous côtés courent serviteurs, messagers, postes, laquais, espions, lettres et passagers. Celui-là envoie de Gascogne en Allemagne, l'autre va de Paris en Espagne. Alarme par le monde, feu de tous côtés. Ecoutez-les tous, l'un par l'autre liés.

Jamais ne disparaîtra l'antique discorde qui règne entre Grecs et Troyens, et tant que vivra la race d'Ibérus ce procès ne sera pas terminé. L'Espagne, avec la grâce, a allumé la guerre pour embraser la grande Troie de feu et de sang.

2525 E n'ei morte l'embege, enquoére qu'aquets an
Countre lous hils d'Hector é las gens de Dardan,
Tant que Paris sera la més poublade place,
L'Espaignol Iberus, quine mine ques hasse,
Serquara de naouét quauque traidou Sinon
2530 Per entrai l'arroussin qu'abatouc Ilion,
E per se rende mestre en la Troye naouére,
Ou la brulla de tout, coume hec la prumére.
Gouarats donc coum Vulcan pintre en aqueste estrem
Lou Loup tout ahamat que d'Iberie ben,
2535 Desguisat dab la pét d'uë Heratge mes bére,
Si n'ere en sous effeits lejau hilh de Megére.
La bestie a dessus l'oueil lou perpét releouat,
Sus la gaute bermeille un nas amusequat,
Lous peus arrous coum or, la paraule fort douce,
2540 En la uë man un sant, en l'aute uë plee bousse;
Mes deguens lou soun có n'ei que houec é que sang,
Caperade d'arrouigne en l'asquie é lou flanc,

Elle n'est pas morte, l'envie qu'ils portent aux fils d'Hector et aux descendants de Dardanus. Tant que Paris sera la ville la plus peuplée, l'Espagnol Ibérus, quelque mine qu'il fasse, cherchera de nouveau quelque traître Sinon pour y introduire le cheval qui abattit Ilion et pour se rendre maître de la nouvelle Troie ou la brûler complètement, comme la première.

Regardez donc comme Vulcain peint de ce côté le loup affamé venant d'Ibérie, déguisé de la peau d'une bête sauvage plus belle, mais qui est en réalité vrai fils de Mégère.

La bête a les paupières relevées, sur sa joue vermeille un nez en forme de museau, les cheveux roux comme l'or, la voix douce, dans une main un saint, dans l'autre une bourse pleine. Mais son cœur n'est que feu et sang, son échine et son flanc sont couverts de gale, ses cuisses sont en papier,

Las coueches de papé é las cames de terre,
Seignau de n'ana pas hort loung temps à la gouerre.
2545 Sus aquere se targue aquet seignor Couscouil,
Qu'espère de Paris maneja lou bourrouil.
E per fas ou nefas, peu mange ou per la punte,
Deu gran Caire de France ab Madril hé cotjunte.
Are qu'et be lou temps apariat coume quau,
2550 Que lou hilh d'Herculés é d'Hector se bon mau,
E soun deguens la France alugats à la gouerre
Per lou debat antic deus couhis de lou terre,
Aquet traidou Boupat esten lous esperens
Per prene coum ausets aquestes simples gens;
2555 Boute bese per açiou, acy hé la matére,
De la ten lous hilats, per aquiou l'arratére.
Que, coume quan lou Pout, contre un aute alugat,
Dresse l'ale é lou béc, ben au bét desmembrat,
La Boup à cob traidou, ses coussiense ni arme,
2560 Mingea-les à touts dus per escanti l'allarme.

---

et ses jambes en terre, signe qu'elle ne pourra pas faire longtemps la guerre.

Au-dessus d'elle se carre seignor Couscouil, qui espère faire jouer le verrou qui ferme Paris, et *per fas et nefas*, à l'aide du manche ou de la pointe, joindre le grand Caire de France à Madrid.

Le temps lui paraît propice, aujourd'hui que le fils d'Hercule et celui d'Hector, divisés, se font la guerre en France, à cause de l'ancien débat de leurs frontières. Ce traître renardeau tend ses lacs pour prendre, comme oiseaux, ces gens naïfs. Il met de la glu à un endroit, fait ici un piège composé de branches menues, plus loin tend les filets, là-bas le piège à rats. Quand les coqs, acharnés l'un contre l'autre, dressent l'aile et le bec, à l'improviste survient le renard qui, traîtreusement, sans âme ni conscience, veut les manger tous deux pour apaiser la querelle. Ainsi

Atau lou bieil gelous ne pense bengue au sus
En tene un las courrent que lous sarre à touts dus.
Aqueste mau de bente é gouerre de la France
Lous nouirish liffre e gras en aquere esperance
2565 Qu'et se beira un jour engarlandat, urous,
D'Agles, Barres, Lious, dab las tres nostes hlous,
E, de hise qu'et a, descourrege la bousse,
Liguat deguens la France. an de hé aquere trousse,
A las mes fines Boups que saben lous estrems
2570 Per oun dab grand finesse, a biste de las gens,
On pot entra segu é puja en la gariére,
Mingea lou Pout Frances, qu'a la creste ta bére.
Are dounques las Boups s'amiguen dab lou Pout,
E lou Pout pren plase qu'eres goubernen tout.
2575 Més coum y pot ana per deguens la gariére,
Quan la Boup y mestreje, é l'an heite claouére?
Coum om nou preste ges la mouillé ni lou nas,
La garlande d'un Rei nou se maleoue pas.

---

le vieux jaloux espère devenir le maître en tendant un nœud coulant qui les garrotte tous deux. Il entretient ce mal de ventre et cette guerre de France, s'engraissant dans l'espérance de se voir un jour heureux, enguirlandé d'aigles, barres, lions et de nos trois fleurs. L'espoir qu'il nourrit lui fait délier les cordons de la bourse, ligué en France, pour faire ce coup, avec les plus fins renards connaissant les coins par où on peut, avec habileté et à la vue de tous, entrer sans danger, monter dans le poulailler et manger le coq français à la crête si belle. Voilà donc que les renards fraternisent avec le coq, qui prend plaisir à les laisser tout diriger. Mais que peut-il se passer dans le poulailler quand le renard y règne et en tient les clefs?

Comme on ne prête ni femme ni nez, la couronne d'un roi

Que l'on dits boulentés : lou qui da d'un oueu flate,
2580 E qui leche puja sus la taule la gate
N'ei pas mestre, quan bo, de la mique deu pan,
Que las urpes bét souen l'arriguen de la man.
Per aquo si lou Rei d'aqueste terre bére
Hé d'un ta berot claus apechiou é ribére,
2585 E lou loc doun la rende amarraoue soulet,
Manque de boun gouber, ten à mestre bailet,
Nou s'en estoune pas s'en la terre coueitioue
N'a que sarde é baillac eu loc de boune brioue ;
Nou s'en estoune pas si d'aoueilles, aignéts,
2590 Braus é béris moutous, nou be plus que las péts ;
Que d'aquets majouraus s'et s'affrair' * é s'atoque,
En breu temps lou haran pourta lou sac dab broque ;
En breu temps augiram que tout debat dessus
L'hipoucras s'ei tournat en aigue de merlus.

---

ne s'emprunte pas. On dit communément que celui qui partage un œuf flatte, et que celui qui laisse monter la chatte sur la table n'est pas, quand il veut, maître du morceau, car les griffes, souvent, l'arrachent de sa main. Par suite, si le roi de ce beau pays fait d'un joli clos un patus et une prairie, régit mal la terre dont seul il percevait la rente et la livre à un maître-valet, il ne doit pas s'étonner si le sol fertile ne produit, faute de bonne direction, que châtaignes (?) et seigle au lieu de blé fin, si brebis, agneaux, jeunes taureaux et beaux moutons n'ont plus que la peau. Car s'il s'entiche de ces intendants et en fait ses frères, ils lui feront bientôt porter, comme un mendiant, le sac au bout du bâton d'épine. On entendra dire bientôt que l'hypocras, sans dessus dessous, est tourné en eau de morue.

* affraire sa toque.

2595 Gouardem lous arc hé, entenam lou perigle :
Las Boups dab aquet Loup countrahen lou tarrible
De countre lou Dragoun ; mes aquo n'ei lou feit,
Qu'an de minja lou Pout aquet pastis ei heit.
Fin, dits om, countre fin n'ei pas boun per doublure :
2600 Lou Dragoun, que counech uë berde ab uë madure,
E que nou creing lous cops ni las urpes deu Loup,
Tant coum hé la finesse é ruse de la Boup,
Perpause, franc de có, de hé queu Pout entene
Coum dab aqueres Boups aquet Loup lou demene.
2605 Lou Pout d'un quicquiric coumense de parla
E, fin de countre fin, coumense d'are en la
De s'arruha, maubés, tant que de béc é d'ales
De countre aqueres Boups se boute a hé de males.
Més coume be queu Loup lou persute de prés,
2610 E sab que lou Dragoun, race de Herculés,
L'ame d'un có lejau, à soun secous l'apére
Per netejau de Loups é de Boups la gariére.

Regardons-les faire, maintenant, écoutons le tonnerre. Ces renards, ainsi que le loup, font les terribles contre le Dragon, mais au fond c'est pour manger le coq que cet accord est fait.

Fin contre fin, dit-on, ne vaut rien pour doublure. Le Dragon, qui sait distinguer ce qui est vert de ce qui est mûr, et qui craint moins les coups et les griffes du loup que la finesse et la ruse du renard, veut franchement faire comprendre au coq comment, avec ces renards, le loup veut le traiter. Le coq, d'un kikiriki, commence à parler, et dès lors, fin contre fin, de se précipiter en avant avec rage, tant que de bec et d'ailes il lutte sérieusement contre ces renards. Voyant que le loup le serre de près, et sachant que le Dragon, fils d'Hercule, l'aime d'un cœur loyal, il l'appelle à son secours pour chasser loups et renards

Atau coum au coumbat s'ajuste lou Dragoun
Per defende lou Pout, race de Francioun,
2615 Daouant la naouë Troye, eu bét miei de l'armade,
Deu Loup ei, ses failli, bengude l'urpassade,
Qu'arrigue, à nou pensa, d'un couratge trop gran
La darrére arrasic de l'arbe de Dardan.
O Dius, en quin estat la querelle ei finide!
2620 Jamés n'a lou Frances la mort deu Pout augide
Que nous sien touts gitats à l'entour deu Dragoun,
Per courounai dessus lou cabaillé Gascoun,
E cridau per lou moun : « Bisque lou Rei de France!
Bisque lou Gran Gascoun que, pouderous, aouance
2625 L'aunou de la suë terre é la gent deu païs
Per dessus l'arrenom de sous mages besis! »
Coum lou Loup auich cambia la troumpete [en] hlaütes,
Hugis lou plat pais é s'escoun en las tutes
Deus countours de la France, oun et pense, à la fin,
2630 Enloubi lou Dragoun ou saubasse mes fin.

---

du poulailler. Pendant que le Dragon se prépare au combat pour défendre le coq, fils de Francion, devant la nouvelle Troie, le coup de griffe du loup a été donné, qui arrache à l'improviste la dernière racine de l'arbre de Dardanus.

O Dieu, en quel état la querelle est-elle finie! Les Français connaissent à peine la mort du coq, qu'ils se précipitent autour du Dragon pour couronner en lui le chevalier gascon et crier par le monde : « Vive le roi de France! Vive le grand Gascon qui, vaillant, rehausse l'honneur de son pays et de ses habitants, et les élève au-dessus de ses plus puissants voisins ». Le loup, entendant changer le son des trompettes en celui des flûtes, fuit le plat pays et se cache dans les tanières qui se trouvent aux extrémités de la France, espérant, à la fin, ensorceler le Dragon ou se sauver plus facilement.

Cependant lou Gran Rei persute é nou he trigue
D'arrompe per jamés lous nousét de la ligue.
Adiu, seignor Couscouil, qu'are dab lou Frances
Lou Gascoun redusit porte candele é ences
2635 Au sant de la parochie; é ta ruse pauc fine
N'a plus boune coulou, boun joc ni boune mine.
Adiu, seignor Couscouil, adiu, seignor Baldeu,
Tire per un boun cop à France lou chapeu
E digues an Philip que l'Henric dab uë lance
2640 S'a plantats eu casau lous tres liris de France.
O Dius, ou em nous auts, puch queu frances païs
D'un desert de lairous cambiat en Paradis,
Nou cride are que joië? O benasite terre,
Gascouigne, qu'as pourtat lou blagét de la gouerre,
2645 Hormiguére de blats, malese de gouarrés,
Saube-mai de bous hruts, bouscatge de laurés,
Pousques tu tout jamés, dab tous blats é ta hrute,
Nouiri d'atau balents! Que la regine mute

Cependant le grand roi poursuit et sait sans retard rompre les nœuds de la ligue. Adieu, seignor Couscouil, le Gascon, réconcilié avec les Français, fait brûler cierges et encens au saint de la paroisse, et ta grossière ruse n'a plus bonne couleur, bon jeu ni bonne mine.

Adieu, seignor Couscouil, adieu, seignor Baldeau, pour une bonne fois donne un coup de chapeau à la France, et va dire à Philippe que Henri, avec sa lance, a planté dans son jardin les trois lis français.

O Dieu, où sommes-nous? car dans le pays de France, jadis ravagé par les larrons, aujourd'hui paradis, ce ne sont que cris de joie. O terre bénie, Gascogne qui as porté le fléau de la guerre, fourmilière de blé, pépinière de guerriers, mère des bons fruits, bocage de lauriers, puisses-tu toujours, de ton blé et de tes fruits, nourrir de tels vaillants!

Sie la noste Gascouigne, é sie la hlou deu lis
2650 Empeutade eus laurés d'aquet noble païs !
Aquiou debaren touts, arrengats hiu à hiu,
Lous habitans deu ceu, noui manque pas un diu,
Que nou sien touts en danse, é canten de mesure
D'aqueste Rei Gascoun la gouarrére abenture,
2655 La fortune é boun heur, l'aunou é la bertut.
Qu'aprés aoue loung temps dab pene coumbatut
Lou ceu lou boute en man é lou floque la lance
De l'arramelet blanc de las tres hlous de France.
Lou Phœbus deu païs cante, dous coume meu,
2660 De detras un Barthas sus lou soun arrubeu,
E nou se pot cara, tout lou long d'uë semmane,
De dise qu'à la fin d'aqueste obre ta grane
Neschera per la France é per tout lou païs
Ue pats que hara en terre un aute paradis,
2665 E d'aquet Rei Gascoun tant durara la race
Qu'à nat aute deu moun jamés plus hara place.

Que notre Gascogne fournisse la meute royale, et que la fleur de lis soit greffée sur les lauriers de ce noble pays.

Là descendent, tous bien rangés, les habitants du ciel. Tous les dieux se mettent en danse et chantent en chœur les aventures guerrières de ce roi de France, sa fortune et son bonheur, sa gloire et sa vertu, et comment le ciel, après de longs et pénibles combats, a mis dans sa main la lance, fleurie du blanc bouquet des trois fleurs françaises.

Le Phœbus du pays chante, doux comme miel, du milieu d'un bois en s'accompagnant sur son rebec, et ne peut se taire de toute une semaine. Il dit que cette œuvre si grande sera couronnée, en France, par une paix qui en fera un autre paradis, et que, tant que la race de ce roi gascon durera, aucune autre ne la remplacera.

Aprés tire Vulcan suou brouqué per estrem,
D'un replec oundejat la ma, que ba é ben;
Douce é boune pertout, nou brounish ni n'arroune,
2670 Parish coum un cristail lou PEICH porte couroune,
Tirat d'un fin esmail sus la plate d'argent,
Perseguit, coume Rei, de tout un regiment,
De petits Dauphinets qu'an l'escaille piquante,
De touts estrems deu cós agusade é taillante.
2675 Enfin beséts suou bort, deouinamens tirat,
Lou paï d'omes é dius acy bas debarat
En uë nouë deu ceu, oun l'arquoulan figure,
E coum au boun Noué seguradamens jure
Que jamés lou Frances é lou souldat Gascoun
2680 Per se bate entre ets n'alugaran canoun,
Que lou GRAN REI GASCOUN dominara la France
Tant quei aura peu moun arquabouses é lance.
Aquiou donc, Jupiter, benasis de ta man
Sa forse en aquet REI ta pouderous é gran,

Vulcain représente ensuite, au bord du bouclier, la mer aux vagues ondoyantes; partout douce et calme, elle ne bruit ni ne gronde. Le poisson porte-couronne apparaît, brillant comme du cristal finement émaillé sur l'argent. Il est suivi, comme un roi, de tout un régiment de petits Dauphins à l'écaille piquante, aiguë et tranchante de tous côtés.

Enfin on voit sur le bord, divinement représenté, le père des hommes et des dieux, descendu ici-bas dans un nuage où figure l'arc-en-ciel qui, comme il le fit au bon Noé, donne l'assurance que jamais la France et le soldat gascon ne tireront le canon l'un contre l'autre, et que le grand Gascon régnera sur la France tant qu'il y aura au monde des lances et des arquebuses.

Là donc, grand Jupiter, bénis de ta main la force de ce

2685 E de touts sous Dauphis deouinamens ourdoune
Qu'enfin de tout lou moun n'aporten que couroune.
Ha, biu, race de dius, race de pouderous,
Aubesichets la touts, generouses Gascous,
Héts la mouë à la gouerre, au mau temps héts la higue,
2690 Nou mourisquats jamés dequie que joubs ausigue!

FIN

---

roi si grand et si puissant, et ordonne, en vertu de ton divin pouvoir, que tous ses Dauphins règnent sur l'univers.

Ah! vis, race de dieux, race de puissants, obéissez-lui tous, généreux Gascons, faites la nique à la guerre, la figue au mauvais temps, et attendez, pour mourir, que je vous tue!

FIN

NOTES

Ader au Lecteur[1].

Toutes les contrées de notre Gascogne prétendent parler seules le bon gascon. Comment faire pour que ma besogne plaise à tout le monde ?

A l'Envieux.

L'un dira que tel mot n'est pas de notre fin langage; l'autre, qui ne se croit pas un sot, ne prisera pas fort l'ouvrage. Que l'un écrive pour lui le mot juste, et je le suivrai. Que l'autre, qui a tant de courage, fasse mieux, je le paierai.

Dédicace[2]. — Jean-Louis de Nogaret, fils de Jean, baron de la Vallette, dont il sera parlé plus loin, et de Jeanne de Saint-Lary de Bellegarde, naquit en 1554 au château de Caumont (commune de Cazaux, cant. de Samatan, arr. de Lombez, Gers). Il fut un des plus célèbres favoris du roi Henri III, qui lui fit donation de la terre d'Épernon, érigée en duché-pairie par lettres du mois de novembre 1581, et le combla d'honneurs et de dignités. A tous les titres énumérés à la suite de son nom, en tête de la dédicace, il convient d'ajouter ceux de gouverneur de Provence, de Normandie et de Guyenne qu'il porta soit avant, soit après l'année 1610. Il fut aussi amiral de France, mais se démit de cette charge en faveur de son frère aîné, Bernard, dont il sera parlé (note au v. 2425). Il épousa, en 1587, Marguerite de Foix et de Candale, qui mourut en 1593. Il paraît s'être remarié en 1596. (Voy. *Rev. de Gasc.*, XXVI [1885], p. 365.) Après avoir joué un rôle considérable pendant les règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIII, il mourut à Loches en janvier 1642.

1. Nous insérons ici la traduction de ces deux pièces, que des raisons typographiques nous ont empêchés de placer au bas du texte.

2. Les renseignements biographiques et généalogiques dont la source n'est pas indiquée sont empruntés à l'*Histoire généalogique* du P. Anselme.

33. *Hilh d'aquet Hercules.* — Allusion à la légende, dont il sera souvent question au cours de ce poème, de l'origine des Gascons, qui descendraient d'Hercule et de la nymphe Pyrène. Cette légende est aussi rappelée par Dastros (éd. Tailhade, Paris, 1867, II, 82).

126. *Courbete.* — La courbette, terme de manège, petit saut du cheval qui élève alternativement les pieds de devant puis ceux de derrière, et continue sur la même cadence.

129. *Cabriole.* — Se dit lorsque le cheval, étant en l'air, rue en étendant les jambes avec violence.

334. *Pertusane.* — Pertuisane, sorte de hallebarde, plus longue, plus large et plus tranchante que les autres.

386. *Bande.* — Se disait autrefois des troupes de l'infanterie française.

401. *Passa per les piques.* — La pique était l'arme des fantassins et des officiers subalternes. Tahureau offre un exemple de ce sens. (Voy. Littré, à l'*Historique.*)

446. *Salve.* — Salut militaire qui se fait par une décharge simultanée d'armes à feu. Ader joue sur le mot latin *salve*, « salut ».

548. *A pam de gat.* — Le pam ou enpam est une mesure encore d'un usage populaire en Gascogne et qui représente la distance entre le pouce et le petit doigt quand on écarte tous les doigts. Ader veut indiquer la plus petite distance possible.

549. *Esperoun.* — Eperon, en terme de fortification, angle saillant, ayant pour effet d'empêcher qu'on n'entre dans la place par la porte devant laquelle il est établi.

549. *Case-mate.* — Casemate, batterie qui est dans le flanc proche de la courtine, pour défendre le fossé.

573. *Gabioun.* — Gabion, panier d'osier cylindrique, très haut, plein de terre, pour couvrir des batteries ou servir de parapet à des lignes.

667. *Pedrinals.* — Poitrinal, arquebuse courte à rouet, employée par les cavaliers.

856. *Monflanquin.* — Montflanquin, chef-lieu de canton de l'arr. de Villeneuve-sur-Lot, Lot-et-Garonne. Ader emploie probablement, à moins qu'il ne la crée, une expression proverbiale signifiant être sur le *flanc.*

882. *Camisade.* — Terme de guerre très usité au seizième siècle, notamment par Brantôme et d'Aubigné; désignait une surprise faite la nuit ou au point du jour.

986. *Arrebire la daille.* — Retourner le fer de la faux de manière à pouvoir s'en servir comme de ce qu'on appelait alors une arme d'hast : pique, hallebarde, etc.

1126. *Passades.* — Une passade, en termes de manège, est le chemin que fait un cheval en passant ou repassant plusieurs fois sur une longueur de terrain, en faisant un demi-tour à chaque extrémité.

1135. *Mounine cupelat.* — Terme de mépris encore en usage en Gascogne.

1154. *Las bargues.* — Instrument composé de trois lames de bois entre lesquelles on teille le chanvre pour en détacher les brins d'écorce (*las ariques*, 1153).

1159. *Bourguignote.* — Sorte de casque. Se prenait dans un sens figuré pour désigner la tête, comme le mot *gipou* désignait, par métaphore, la poitrine, l'estomac. (Voir *Œuvres de Goudelin*, éd. Noulet, glossaire, v° *Gipou.*)

1347. *Arressembla las esteres au hust.* — Locution proverbiale encore en usage dans certaines contrées de Gascogne. (Voy. plus loin note sur le quatrain XXVII du *Catounet.*)

1400. *Gorre.* — D'après le dictionnnire de Sauvages, « livrée d'une noce ou d'une mariée, rubans de couleur ». (Voir Dastros, I, p. 297; Goudelin, p. 340.)

1443, *Hiquet sau en la bouque.* — Correspond à l'expression française « faire venir l'eau à la bouche ».

1454. *Puja sus un hour.* — Se hisser sur un four. Les fours sont encore, dans beaucoup de fermes, construits en dehors des maisons. Ce sont de petits édicules ayant juste la hauteur nécessaire pour qu'un homme puisse s'y tenir debout. C'est pour cela qu'il n'est pas difficile de monter sur le toit d'un four.

1561. *Cros.* — Creux, trous profonds, de forme cylindrique, pratiqués dans le sol des maisons. On en trouvait encore à Gimont il n'y a pas longtemps. On a pensé que ces sortes de silos étaient destinés à cacher la provision du blé; souvent, en effet, le sol était couvert de briques et rien ne décelait la présence de ces cavités. Mais on s'en servait en tout temps pour conserver les grains, comme d'un grenier. Dastros dit : « Boun cros, boun chay, bouno marmito » (II, 172).

1615. *Sausisse.* — Cartouche en forme de saucisse.

1622. *Se loguen à journau.* — Mot à mot : « Se louent à la journée », c.-à-d. se trouvent en abondance.

1726. *Lanse-passat.* — Anspessade, grade le moins élévé dans l'infanterie.

1738. *Comite.* — Officier de galère qui commandait la chiourme.

1760. *Barbés.* — Chirurgiens barbiers.

1783. *Couloubrines.* — Couleuvrines, pièces de canon longues et minces. On en trouve encore dans les mairies de petites villes. Il y en a une à Gimont.

1809. — Mot à mot : « Si je puis frotter murailles et manteaux. »

1836. *Cournete blanque.* — La cornette était un étendard de cavalerie. La cornette blanche désignait la compagnie qui avait pour étendard la cornette blanche.

1891. *La meque en serpentine.* — Le serpentin était la partie du mousquet qui, mobile sur la platine, servait à porter la mèche sur l'amorce et à lui faire prendre feu.

1913. *Halton.* — C'est ainsi qu'au seizième siècle on prononçait le commandement : Halte! (Voir les *Commentaires* de Monluc, éd. de Ruble, *passim.*)

1926. *Augi lou cartié.* — S'entendre désigner le quartier où ils doivent passer la nuit.

1949. *Rabelis.* — Ravelins, demi-lunes, ouvrages qui servaient à flanquer les faces des bastions.

1968. *Tu-autem.* — (Quant à toi), désigne un avis adressé spécialement à quelqu'un.

2016 et suiv. — Quand on veut poser des bornes, on plante sur la ligne divisoire un cognassier au pied duquel on enterre une brique brisée en plusieurs morceaux, dont le rapprochement permettra de se rendre compte s'il n'y a pas eu de fraude. Tout ce qui suit repose sur la comparaison entre un arpenteur et un capitaine qui tracent les bornes, le premier des propriétés, l'autre des états. Le mot *pergec* (2017), qui compare la pique à une mesure de longueur, la perche, accentue encore la métaphore. (Cf. 2024.)

2406. — Ader joue sur le mot *barbeja*, « raser », et sur le double sens de « bassin », plat à barbe, et « bassinet », chapeau de fer que portaient les hommes d'armes.

2088. *Barre traouessére.* — Barre que l'on assujettit derrière une porte pour la fermer plus solidement.

2091. *L'armade Jouyouse.* — Il est probable que le mot de Joyeuse ne désigne spécialement aucun des Joyeuse, mais est pris dans un sens général pour armée des ligueurs.

2127-2132. — Ader emploie les termes usités pour une adjudication publique, « à l'estaing de la chandelle ». Le mot marchand signi-

fiait alors non seulement celui qui vendait, mais encore l'acheteur. On dit encore aujourd'hui, dans la langue du Palais, qu'une chose est « marchande » pour signifier qu'elle est de qualité moyenne et propre à trouver acheteur.

2142. — Se préparent à fuir. Voir *Satire Ménippée* (éd. Read, p. 56 et 67) les plaisanteries sur les éperons du duc d'Aumale, qui avait pris la fuite après la bataille de Senlis.

2204. *Sant Andriu.* — La Saint-André est le 30 novembre.

2281. — Ici commence une série d'allégories assez obscures, car une seule image représente souvent plusieurs objets. Le dragon paraît représenter la guerre civile, l'armée catholique, la ligue, etc. Je laisse à la perspicacité des lecteurs que ce travail pourra intéresser le soin de débrouiller l'art confus du poète gascon.

2296-7. — Allusion à la légende bien connue qui faisait descendre la race française, ici personnifiée par les Valois, de Francion, fils d'Hector.

2307. *L'arbe de las hlous blanques.* — L'arbre des fleurs de lis n'a que deux branches, les Valois, éteints avec Henri III, et les Bourbons, montés sur le trône avec Henri IV, fils d'Antoine de Bourbon.

2316. — Ce *lion* paraît être Louis de Bourbon, prince de Condé (voir plus loin 2337-8), né le 7 mai 1530, tué à la bataille de Jarnac le 15 mars 1569. Jeanne d'Albret, désignée sous le nom de Pyrène, confia Henri IV, devenu chef du parti huguenot, vers l'âge de treize ans, au prince de Condé et à l'amiral de Coligny, qui, avec le titre de lieutenants, furent ses guides et ses maîtres en l'art de la guerre.

2345. *Tres fraïs.* — Les trois frères Chastillon : Gaspard de Coligny, seigneur de Chastillon-sur-Loing, amiral de France (le triton), né le 16 février 1519, assassiné à la Saint-Barthélemy, 24 août 1572; François de Coligny, seigneur d'Andelot, plus connu sous ce dernier nom, né le 18 avril 1531, colonel général de l'infanterie, mort le 7 mai 1569; Odet de Coligny, dit le cardinal de Chastillon, né le 10 juillet 1517, évêque de Beauvais, archevêque de Toulouse en 1534. Il fit profession de calvinisme en avril 1561 et, malgré la bulle du pape qui l'excommunia le 31 mars 1563, continua de porter l'habit de cardinal et se maria revêtu de ce costume. Il cessa d'en porter le titre et se fit donner celui de comte de Beauvais. Il paraît étrange, au premier abord, qu'on le qualifie ici de Caton. Cependant, Brantôme dit de lui qu'il fut un « très sage et très avisé homme de bien de prélat », qu'il « donnoit de très sages avis, car il avait un bon scavoir, et aimoit fort ceux qui en avoient, et en estoit le Mecenas de plusieurs ». Il se retira en Angleterre, où il mourut le 14 mars 1571.

2357. *La souque d'Astarac.* — Michel d'Astarac, baron de Marestaing et de Fontrailles, colonel de la cavalerie de Jeanne d'Albret; en 1585, gouverneur des comtés d'Armagnac, Gaure, pays de Comminges, Astarac et Fimarcon, sénéchal et gouverneur de Lectoure, fut obligé de se démettre de cette charge parce qu'il était huguenot; il la reprit en 1598. On place la date de sa mort vers 1610, année où parut le *Gentilome Gascoun.* C'est à lui qu'est dédié le *Catounet.*

2362. — Ici le dragon semble personnifier Henri IV.

2365. *Tes aujos é pais.* — Le père de Michel d'Astarac fut nommé par Louis XII colonel général des Albanais et, en outre, capitaine de cinquante hommes d'armes. Il se distingua dans les guerres de Naples et de Lombardie, où il mena bien souvent les coureurs avec Bayard. « Bref, dit Brantôme (*Vie des Grands Capitaines*, éd. Lalanne, II, p. 411), ce bon capitaine gascon a esté fort estimé de son temps. Nous autres qui avons veu ses enfants ou petits-enfants, que je ne mente (M. de Montluc en parle dans son livre), pouvons juger quel a esté le père, car ils ont esté très braves et vaillants. »

Le frère cadet de Michel, connu sous le nom de Montmaur ou Montamar, fut assassiné à la Saint-Barthélemy.

2375. *Benjamin.* — Fils aîné de Michel, lui succéda comme sénéchal de Lectoure, et abjura le protestantime. Il mourut en 1625.

2382. *Came arrout é arranc.* — « Il eut à la bataille de Coignac (Jarnac) une jambe blessée et couppée, qu'il a à dire; mais pourtant il n'a laissé pour cela à très bien faire en tous les bons lieux où il s'est trouvé. » (Brantôme, *op.* et *loc. cit.*)

2385-2402. — Antoine de Roquelaure, seigneur de Roquelaure en Armagnac, Gaudoux, Sainte-Christie, etc.; destiné à l'état ecclésiastique, préféra la carrière des armes. Jeanne d'Albret l'engagea au service d'Henri IV, auquel il resta toujours fidèle. Il fut successivement lieutenant de la compagnie des gendarmes du roi de Navarre, maître de la garde-robe du roi (1589), chevalier des ordres (1595), gouverneur du Rouergue, lieutenant général de la Haute-Auvergne, capitaine du château de Fontainebleau, gouverneur du comté de Foix, lieutenant général de la Guyenne, maire perpétuel de Bordeaux et maréchal de France. Il mourut à Lectoure le 9 juin 1625.

2394. *Deouine.* — Allusion au laurier prophétique d'Apollon.

2405. — Après ceux qui ont toujours combattu aux côtés d'Henri IV, l'auteur met au second rang ceux qui se rallièrent à lui après la mort d'Henri III.

2417. *Nougaret.* — Petit noyer; c'est le duc d'Épernon, auquel est consacrée la première note. L'auteur fait allusion au noyer qui figure dans ses armes. (Voir leur description plus haut, p. XXXV.)

2425. *Soun frai.* — Bernard de Nogaret, seigneur de la Valette, né au château de Caumont en 1553, frère aîné du duc d'Épernon, amiral de France, mestre de camp de la cavalerie légère, amiral de France après la démission de son frère; tué d'un coup de mousquet au siège de Roquebrune, en Provence, le 11 février 1592.

2426. *Soun paï.* — Jean de Nogaret, baron de la Valette, Cazaux, Caumont, etc., mestre de camp de la cavalerie légère aux batailles de Dreux, Jarnac et Moncontour, lieutenant général au gouvernement de Guyenne; mort, le 18 décembre 1575, âgé de quarante-six ans, au château de Caumont; enterré au couvent des Minimes de Cazaux.

2436. *Tres engrahés.* — Ces trois rejetons sont les fils du duc d'Épernon : Henri de Nogaret de la Valette, dit de Foix, comte de Candale. La haine de Richelieu le força à s'expatrier. Il devint généralissime des armées de Venise. Rentré en France grâce aux bons offices du cardinal son frère, il commanda, de concert avec ce dernier, sur les frontières des Pays-Bas et en Italie. Il mourut à Casal, le 11 février 1639, à l'âge de quarante-huit ans.

Bernard de Nogaret de la Valette, duc d'Épernon, comte de Candale, colonel général de l'infanterie française, gouverneur de Guyenne; né à Angoulême en 1592, mort à Paris le 25 juiltet 1661.

Louis de Nogaret, cardinal de la Valette, lieutenant général des armées du roi, grand ami de Richelieu. Il commanda en Allemagne, Franche-Comté, Picardie et Italie. Il mourut à Rivoli, près de Turin, le 28 septembre 1639, âgé de quarante-sept ans.

2439. *Un Gran de nom é heit.* — Il s'agit non du maréchal de Bellegarde, mais de son fils, Roger de Saint-Lary, premier duc de Bellegarde, né en 1562, mort le 13 juillet 1646, premier gentilhomme de la chambre et grand écuyer sous Henri III; on l'appelait Monsieur le Grand; gouverneur de Bourgogne sous Henri IV; c'est lui qui devint, par la volonté du roi, protecteur de Malherbe. Son père le maréchal s'était distingué dans les guerres d'Italie, au siège de la Rochelle, et fut un des amis les plus intimes de Henri III. Il était petit-neveu du maréchal de Termes et petit-fils du sénéchal de Toulouse.

2451. *Un bieil et boun gouarré.* — Blaise de Monluc, l'auteur des *Commentaires*.

2456. *Forse hils.* — Monluc eut, de ses deux mariages, quatre fils et six filles. Les quatre fils sont : Marc-Antoine, mort, en 1577, d'une arquebusade au siège d'Ostie où il combattait aux côtés du maréchal de Strozzi.

Bertrand, connu sous le nom de capitaine Peyrot, « chaffre de Gascogne », que lui donna son père parce que le nom de Bertrand

lui déplaisait. Il fut lieutenant de son père. Parti de Bordeaux avec son frère Fabien à la tête de 1,200 hommes, dont 300 gentilshommes, pour une expédition en Afrique, une tempête le jeta sur les côtes de Madère. Reçu à coups de canon par les Portugais, il s'empara de la capitale de l'île et la saccagea. Il fut tué d'une mousquetade comme il cherchait à s'emparer de la grande église où la garnison s'était réfugiée (1566).

Jehan, chevalier, puis commandeur de Malte; assista au siège de cette ville par les Turcs en 1565. De retour en France, il quita le service militaire et fut nommé évêque de Condom. Il se démit en 1581 et mourut peu après.

Fabien; fit partie de l'expédition au cours de laquelle fut tué le capitaine Peyrot, son frère, et accompagna son père dans les guerres de Guyenne. Blessé en même temps que son père au siège de Rabastens, en 1570, il fut tué, en 1573, au siège de Nogaro.

Le plus connu des neveux de Monluc est Jean de Monluc de Balagny, fils de Jean de Monluc, évêque de Valence et de Die. Né vers 1545, il accompagna son père en Pologne. Ligueur acharné, il fut un des fuyards de la bataille de Senlis. Gouverneur de Cambrai, il ne sut pas défendre cette ville contre les Espagnols. Henri IV l'avait nommé maréchal de France. Il mourut en 1603. C'est sur un manuscrit lui ayant appartenu que M. de Ruble a établi le texte des *Commentaires*.

2460. *Cramail.* — Signifie en gascon « crémaillère ». Adrien de Monluc, prince de Chabanais, comte de Caraman (par corruption Carmaing et Cramail), titre qu'il tenait de sa femme, baron de Montesquiou, Saint-Félix, etc., etc, fils du précédent et petit-fils du maréchal, né en 1568 ou 1571, fut un des beaux esprits de la cour de Louis XIII, et un des originaux les plus connus de son époque. Régnier lui a dédié sa deuxième satire, et Goudelin son *Ramelet Moundi*. Il passe pour être l'auteur des *Jeux de l'inconnu*, recueil de facéties, et de la *Comédie des proverbes*. Il mourut en 1646.

2479. *Saone.* — La Save, affluent de la Garonne, passe à Lombez et baigne le coteau sur lequel s'élève le château de Caumont.

2485. *Aubijous.* — Louis d'Amboise, comte d'Aubijoux, né en 1536, mort le 20 octobre 1614, gouverneur des diocèses d'Albi, Castres, Lavaur, comté de Pézenas, sénéchal d'Albi. Il est souvent question de lui dans l'*Histoire de Languedoc* (éd. Privat, t. XII).

2485. *Peguillan.* — Jean-Roger de Comminges, baron de Péguilhan, après avoir été un des plus ardents ligueurs, fut des premiers à se rallier à Henri IV. Il prit une part décisive à la délibération par laquelle les Etats de Comminges, réunis à Samatan, au mois de

mars 1594, reconnurent Henri IV pour roi, et fut délégué par eux vers ce prince pour lui « rendre le debvoir et obéissance ». (Cf. Lestrade, *Les Huguenots en Comminges*, dans *Arch. hist. de Gascogne*.)

2485. *Saouignac*. — Savignac; il y avait trois frères de ce nom. L'un d'eux, Cots de Savignac, fut tué à Toulouse, rue de la Pomme, pendant les massacres de 1562; l'aîné commença la tuerie du 17 mai de cette même année. Il commandait, à la fin de 1568, dix enseignes de gens de pied entretenus par la ville de Toulouse. Jean de Lambes, seigneur de Savignac, fut nommé par Villars gouverneur du pays de Comminges, pendant son absence, par lettre du 1er juin 1591. (Lestrade, *op. cit.*; cf. *Hist. de Lang.*, XI et XII, *passim*.)

2486. *La race deus Masses*. — Il y a eu deux et peut-être trois frères de ce nom qui ont combattu pendant les guerres de religion. Ils se nommaient de Béon, sieurs de Massez ou du Massez. Il est souvent question dans Monluc d'un Béon, sieur de Massés, cornette de Termes, qui conduisit la compagnie de ce dernier à Toulouse, en mai 1562, mestre de camp de l'armée de Burie, et qui assista, toujours la même année, au combat de Vergt. Son frère cadet resta en garnison à Toulouse après les troubles, afin de préserver la ville des excès des troupes catholiques venues à son secours (Monluc, II, 405); l'un d'eux avait été député par les catholiques pour négocier avec Rapin, le gentilhomme huguenot qui fut tué en 1568 par ordre du Parlement, malgré l'amnistie accordée par le roi. En 1590, Bernard de Massez, seigneur d'Esclassan, fut lieutenant pour le roi au pays de Saintonge en l'absence du duc d'Epernon (Monlezun, *Histoire de la Gascogne*, VI, 338). Brantôme le place parmi les bons et braves capitaines et dit qu'on le tenait « pour estre l'un des plus vieux et homme de bien de gendarme qui fust en France; ainsi le nommoit-on ».

2491 et suiv. — Le loup qui vient d'Ibérie personnifie les envoyés du roi d'Epagne; les renards sont les ligueurs. Le coq représente la France (2572) et Henri III (2573, 2605 et suiv.).

2588. *Brioue*. — Sorte de blé fin encore connu sous ce nom dans le pays d'Ader.

2598. Ader joue sur le mot *pastis*, « pâté » et « traité » par lequel les Anglais, pendant la guerre de Cent ans, assuraient, moyennant une somme d'argent, la liberté du commerce et la sécurité des routes (voy. *Histoire de Languedoc*, IX, *passim*). Sauvages connaît encore ce sens. Lespy, qui ne le signale pas, cite pourtant, d'après un document du quatorzième siècle, une phrase où il est, comme ici, joué sur cette double signification du mot.

2633. *Seignor Couscouil*, dénomination injurieuse employée par

Claude Odde de Triors (*Les Joyeuses recherches de la langue Tolosaine* dans *Revue des Pyrénées*, 1892, p. 125) : « fil del boun seigne Couscoul ». Ce mot signifie bruche des légumes, charançon.

2637. *Seignor Baldeu*, dénomination injurieuse mise par Goudelin dans la bouche de la maîtresse de Guignoulet :

> Seignour Baldèau que li boulèau
> Al courporal que noun a crèau.

(Ed. Noulet, 1887, p. 42). L'éditeur cite (note 6) ce passage du *Gentilome Gascoun*.

2639. *Philip*. — Philippe II, roi d'Espagne.

2659. *Lou Phœbus deu païs*. — Guillaume de Saluste, seigneur du Bartas. Ader joue sur le mot *bartas*, augmentatif de *barte*, bois.

2690. — Ce dernier vers s'explique par une allusion facétieuse à la profession qu'exerçait l'auteur.

LOV CATOVNET GASCOVN.

BOVDAT A MONSEIGNE de Fontarailles.

A TOLOSE,

De l'Imprimerie de I. Boude, deuant le College de Foix, à l'Enseigne S. Iean, 1611.

Si nou soui escriut à ta guise
E si nou parli com tu bos,
Hem coum te bouilles la camise,
Mes lechem lou mesot en l'os.

LOU CATOUNET GASCOUN[1]

A tres aunourat Seignou, noble Miqueu Destarac Marestaing, bisconte de Cogoutés, Baroun de las Baronies de Fonterailles, Marestaing, Corrensan, et autes locs, Capitani de cinquante omes d'armes de las ordonnances deu Rey, soun Counseillé, Senechau, et Goubernadou de las countats Darmaignac et de la Ylle Jourdan.

Lou *Catounet*, Mousseigne, aprés aue courut la Grecie dab lous sept sages, l'Italie dab Catoun lou bieil, l'Aspaigne dab Berin, la France dab Pibrac, s'en ba per la

---

A très honoré seigneur noble Michel d'Astarac, Marestaing, vicomte de Cogotès, baron des baronnies de Fontrailles, Marestaing, Courrensan et autres lieux, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi, son conseiller, sénéchal et gouverneur des comtés d'Armagnac et de l'Isle-Jourdain.

Le *Catounet*, Monseigneur, après avoir couru la Grèce avec les sept Sages, l'Italie avec Caton l'Ancien, l'Espagne avec Berin, la France avec Pibrac, s'en va, par votre faveur, à

1. Les éditions de 1611, 1612, 1628 sont dans les notes désignées respectivement par *A*, *B*, *C*. C'est toujours la première qui est reproduite, sauf indication contraire. Il était tout à fait inutile de relever les variantes des éditions du dix-huitième siècle, qui sont criblées de fautes.

Gascouigne, à la boste fabou. E coum aqueris l'aouen bestit à la mode deu lou pays, are jou l'ei boutat à la size deu noste. E s'empare de bous, Mousseigne, qu'ets en toutes causes lou Catoun de la bragarde noublesse de Gascouigne, en atge, en sagesse, bertut é aunou. Bous sabets be qu'en tout lou moun n'a pas un sadout de pressoune : que per aquo quadun* s'assajara d'en aue pic ou pelade, é si l'un lou da deu pé, l'aute lou dara deu nas. Per aquo donc, Mousseigne, joum abrigui de bous, per tau que, quan begen que bous l'amantats, diguen que nou lou cau pas tracta d'aquere faisoun. Per so qu'aprés que l'auets augut plan legit, et judgeades bounes sas aupinious, l'auets boutade la bride suou cot. Jou sabi be trop qu'ei bertat so qu'om dits, que noui y a ta maubes sourt coum aquet que nou bo entene. Force lou beiran, é pauquis, sam hé poou, ne haran lou

---

travers la Gascogne; et, de même que ceux-ci l'avaient habillé a la mode de leur pays, je l'ai aujourd'hui accommodé à la façon du nôtre, et il se met sous votre protection, Monseigneur, de vous qui êtes en toutes choses le Caton de la fière noblesse de Gascogne, en âge, en sagesse, vertu et honneur. Vous savez que dans le monde entier, nul n'est satisfait de personne : c'est pour cela que chacun s'en prendra à mon livre pour le piquer ou l'égratigner; et si l'un lui donne du pied, l'autre lui donnera du nez. C'est pourquoi, Monseigneur, je me mets à l'abri derrière vous, afin que, quand on verra que vous le protégez, on dise qu'il ne faut pas le traiter de cette sorte; en effet, après l'avoir bien lu et avoir estimé ses opinions bonnes, vous lui avez mis la bride sur le cou. Je le sais, et ne le sais que trop : on dit avec raison qu'il n'y a si mauvais sourd que celui qui ne veut pas entendre. Beaucoup le verront, et peu, je le crains, en feront leur profit. Comme

* qu'adun *A*.

prouheit, qu'et nou y a cause eu moun ta plan partide coum lou sen, cadeun s'en pense aue per sa perbesioun. D'ue cause m'asseguri qu'atau lou legira per besiadure, que, si boute la man sus sa coussience, troubara queu toque au biu é parle coum cau dab sa cohe. Bous harats dounc, Mousseigne, si bous plats, aquet ben au pays é aquere aunou au *Catounet* de graziou qu'et seguisque toute la Gascouigne dab bous. E toutis preguaram Diu deu ceu qu'ets mantengue, bous doungue boune bit'e loungue ets preste tout quant qu'amats en aquest moun.

De Gimont, lou 1 octobre 1607.

Per boste tres humble é lejau serbidou,

G. Ader.

---

il n'y a chose au monde si bien répartie que le bon sens, chacun en pense avoir sa provision. Je suis assuré d'une chose : c'est que, tel qui le lira pour son plaisir, s'il met la main sur la conscience, trouvera qu'il le touche au vif et qu'il parle comme il convient à son bonnet. Vous ferez donc, Monseigneur, s'il vous plaît, ce bien au pays et cet honneur au *Catounet*, de permettre qu'il coure toute la Gascogne avec vous; et tous nous prierons le Dieu du ciel qu'il vous maintienne, qu'il vous donne bonne et longue vie et qu'il vous prête tout ce que vous aimez en ce monde.

De Gimont, le 1er octobre 1607,

Par votre très humble et loyal serviteur,

G. Ader.

LOU

CATOUNET GASCOUN

I.

Si bos sabe quauque petit passatge
Per bieuë eu moun ses tare, san é net,
Escoute, Amic, lou petit *Catounet*
Oun podes hé tout toun aprendisatge.

II.

Per ana dounc cap-leouat et ses crente,
Brembet de Diu, é de sous mandamens,
Oundre lou Pai, la Mai é toutes gens,
Nou hasses tort à pressoune biouente.

Le « Catounet gascon ».

I. — Si tu veux connaître quelques petites sentences pour vivre dans le monde sans tare, sain et net, écoute, ami, le petit Catonet, où tu peux faire tout ton apprentissage.

II. — Pour aller, donc, tête haute et sans crainte, souviens-toi de Dieu et de ses commandements; honore ton père, ta mère, tous les hommes, et ne fais tort à âme qui vive.

III.

He ben à touts ei la drete mesure,
Que lous antics mous an dit que nou cau
Aute presic que hé ben é nou mau,
E qu'un mau-heit, que ques* trigue, nou dure.

IV.

Huch coum la mort maubese coumpagnie,
Coum soun goluts, haubareus, jougadous,
Caoüaretés, trichots, arnegadous,
Que dab tau gent lou quei segue noui lie.

V.

Apren toutjour coume cau que tu bisques,
Nout truffes pas, sa dits om, deu men mau,
Que, quan sie bieil, lou toun que sera nau,
Noui y aura loc que t'en arregausisques.

III. — Faire du bien à tous, c'est la droite mesure; et les anciens nous ont dit qu'il n'est besoin d'autre maxime que : « Faire le bien, non le mal »; une mauvaise action, quel que soit le retard [apporté à son châtiment], ne dure pas toujours.

IV. — Fuis comme la mort, la compagnie des mauvais, tels que gloutons, pique-assiettes (?), joueurs, piliers de taverne, tricheurs, blasphémateurs : celui qui coupe la moisson avec de telles gens ne la lie pas en leur compagnie.

V. — Apprends toujours comment il faut que tu vives. Ne te moque pas, dit-on, de mon mal : quand il sera vieux, le tien sera nouveau, et tu n'auras pas lieu de t'en réjouir.

* quets *B C*.

VI.

N'ames arren que nou set apertengue,
Seguich lou dret en toutis tous ahés ;
Ben aquesit de tort ou de traoués
James sera qu'à male fin nou bengue.

VII.

L'ome de ben contre Diu nou marmure,
Mes quan a mau s'arretire enta et :
Lou maubes temps que lou ceu mous tramet
Nou ben de Diu, mes de la creature.

VIII.

Deu ben deu pai ou d'aquet que tu as are,
Nout hises pas, ses aprene caucoum :
Siou ben te fail*, ten cau ana peu moun,
Qu'au nesserous om que bire la care.

VI. — Ne convoite rien qui ne t'appartienne; suis le droit chemin en toutes tes affaires; il ne peut se faire qu'un bien acquis à tort et de travers ne vienne à mauvaise fin.

VII. — L'homme de bien ne murmure pas contre Dieu; mais quand il souffre, il rentre en lui-même; le temps mauvais que le ciel nous envoie ne vient pas de Dieu, mais de la créature.

VIII. — A la fortune de ton père, à celle que tu as aujourd'hui ne te fie point, sans apprendre quelque métier; si le tien te manque, il te faut aller par le monde, car du pauvre on détourne la tête.

* bail *C*.

IX.

Nou prengues pas mes d'ahés * que ta pene
E tous mouiens nou pousquen supourta;
Aquet que bo trop gran hech apourta
Et cau que cage ou que perde l'alene.

X.

Nou sies per trop amourous de chichesse;
Dan boulentés é pren ne coume cau :
Eu puing estret, sa dits om, que nou plau
E da surtout amuche sa noublesse.

XI.

Dous ei un temps deus granis lou seguichi,
Mes à la fin amarejant coum héu,
Qu'un gran seignou nou tire lou chapéu
Que tant que sab qu'om lou pot he serbichi.

IX. — Ne te charge pas de plus d'affaires que tes forces ou tes moyens en peuvent soutenir : celui qui veut porter un fardeau trop lourd, il faut qu'il tombe ou perde haleine.

X. — Ne sois pas trop chiche; donne volontiers et prends comme il convient; dans le poing fermé, dit-on, il ne saurait pleuvoir, et donner, par-dessus tout le reste, montre la noblesse.

XI. — Servir les grands est chose douce pendant quelque temps, mais, à la fin, amère comme fiel; car un grand seigneur ne tire devant nous son chapeau que tant qu'il sait qu'on lui peut rendre service.

* mes ahez *C*.

XII.

Abise plan qu'en feit de maridatge
Prengues cousseil deus amics é parens;
S'arrependi puch apres n'ei pas temps
Qu'om ei carguat de mouillé, de mainatge.

XIII.

En tous ahés nou t'aupiniastres* gouaire,
Estan en so qu'en haran gens de ben,
Que lou procez ei la quére d'un ben,
E l'espitau guigne lou plaidejaire.

XIV.

L'ome groussous que moussur om apére,
Riche, poutent, plen de bes é cabaus,
N'ei à la fin qu'un boilhou* de touts maus,
L'arroc batut de la gran bentoulére.

XII. — Souviens-toi, quand il s'agit de mariage, de prendre conseil de tes amis et parents; il n'est plus temps, après, de se repentir, quand on est chargé de femme et d'enfants.

XIII. — En tes affaires ne t'opiniâtre pas : tiens-t'en à ce que feront les gens de bien ; car un procès, c'est le ver rongeur d'un bien, et l'hôpital guette le plaideur.

XIV. — L'homme important qu'on appelle monsieur, riche, puissant, comblé de biens et possessions, n'est, à la fin, qu'un bouillon de tous maux, le roc battu de la grande tempête.

* au pinastres *A*.
* bouilhou *B C*.

XV.

Despen lou ben per coumpas et mesure,
E mes que mes lou que t'as amassat :
Que puch apres si lou t'as despensat,
D'en gaigna mes aquo ba à l'abenture.

XVI.

Tant qu'om te sab force argent en la bousse,
De toutis es Moussur é coumpaignoun;
Quan nou n'as mes, delechat es deu moun,
Coum si james counegut nou t'augousse.

XVII.

Dits la paraule, apres l'auë pensade,
A gens segrets que n'amen pas lou brut :
Atau ne ba deu perpaus qu'as tengut
Coume deu bent ou d'uë peire getade*.

XV. — Dépense ton bien avec modération et mesure, surtout si tu l'as amassé; car, après que tu l'as dépensé, en gagner encore est chose aventureuse.

XVI. — Tant qu'on te sait force argent en poche, tu es pour tous un monsieur, un compagnon [qu'on recherche]; quand tu n'en as plus, tu es délaissé du monde, comme si jamais on ne t'avait connu.

XVII. — Dis la parole après y avoir réfléchi, à gens discrets qui n'aiment pas le bruit : il en va du propos que tu as tenu comme du vent ou de la pierre lancée.

* gelade *A*.

XVIII.

Si hes plase, he lou de boun couratge;
Sapies à qui, gouerdet de t'empacha,
Que nou t'ac caille à la fin reprocha,
Queu regast pert e l'amic e lou gatge.

XIX.

Si bos auë peus bounis locs l'entrade,
Saget de hé coume beses que hén,
Nou sies fachous ni brutous ni bilén
Ni lampourné, coume bere mainade.

XX.

Si ta bertut force de ben t'amasse *,
Parens caitious bergoigne nou te hén :
Qu'et bau mes leu que lou darré bilen
Este prumé gentilhome en sa race.

XVIII. — Si tu fais du bien, fais-le de bon cœur; sache à qui tu en fais; prends garde de te tromper, de peur qu'il ne te faille à la fin le reprocher, car le reproche fait perdre et l'ami et le gage.

XIX. — Si tu veux avoir en bons lieux tes entrées, évertue-toi à faire comme tu vois y agir les autres; ne sois ni fâcheux, ni brutal, ni mal élevé, ni cancanier comme une jolie fille.

XX. — Si ton mérite t'amasse force biens, que tes parents pauvres ne te fassent point honte : il vaut mieux être le premier gentilhomme que le dernier vilain de sa race.

* s'amasse *C.*

XXI.

A tribailla hé tout so que tu pousques,
Esburbe-te per tout de la doun és :
Praube mestié qu'ei d'un truque-taulés,
D'un pan-perdut, enjourrit, bade-mousques.

XXII.

Nout hiques pas en ta* grane colére
Que tu madich nout pousques matiga :
Aquet que sab soun bici castiga
Per dessus touts lou plus sage s'apere.

XXIII.

Quan as lou temps de poude hé la cause,
N'ac boutes pas à tantos ou douman :
Qui pert un cop l'agine de la man
N'abigne plus ni lou temps, ni la pause.

XXI. — Au travail emploie toutes tes forces ; évertue-toi, où que tu te trouves ; c'est un piètre métier que celui d'un ivrogne, d'un pain-perdu, d'un écervelé, d'un gobe-mouches.

XXII. — Ne te mets point en une telle colère que tu ne puisses plus te maîtriser toi-même ; celui qui sait dompter son vice doit, plus que tout autre, être appelé sage.

XXIII. — Quand tu as assez de temps pour pouvoir faire une chose, ne la remets pas au soir ou au lendemain ; celui qui, une fois, laisse échapper de sa main la commodité ne retrouve plus le temps ni le moment.

* ia *A*.

XXIV.

Nou t'anes pas cargua de fantasies,
Mes tout gaujous aguergue* tous quehés ;
Nou dares ourde a cinq targes d'ahés
Ab mil escuts de tas malencounies.

XXV.

Aule escourgea, sa dits om, hé la couë
De loungs ahés, charges é coussoulats :
La poupulasse aporte tant de caps
Que mens escoute, oum mes** om l'arrasoue.

XXVI.

Las sages gens nou disen pas en bades :
Hemne que bo tant de joies pourta,
Si sous mouiens n'ac poden supourta,
Ou be hé mau ou be porte las bragues.

XXIV. — Ne va pas te charger de vaines imaginations, mais arrange (?) allégrement tes affaires : tu ne mettrais pas ordre à cinq sous d'affaires avec mille écus de rêves.

XXV. — Le plus dur à écorcher, dit-on, c'est la queue, celle surtout des longues affaires, charges et magistratures publiques : la populace a tant de têtes qu'elle écoute d'autant moins que plus on la raisonne.

XXVI. — Les sages ne disent pas en vain : « Femme qui veut porter tant de bijoux, quand ses moyens n'y suffisent pas, ou bien fait le mal, ou bien porte les culottes. »

* agergue *B*, agerge *C*.
** mens *A C*.

XXVII.

Tut troumpes plan lou mes souen se tu 'speres
De toun parent ben ou coumouditat :
Tu sabes trop, s'ac as esprimentat,
Que males soun de toun hust las estéres.

XXVIII.

Nou hasses mau d'aqueste ou d'aute sorte,
Pensan qu'apres degun n'ac sabera :
Tu nou pouires tant lou houec capera
Qu'a la perfin la humade noun* sorte.

XXIX.

Si toun prouheit d'entreprene t'assajes,
Nou creignes pas aquets que n'an despieit
Ni l'embejous que n'ame toun prouheit,
Que pan é bin s'apere : « Tu t'en ajes. »

XXVII. — Tu te trompes le plus souvent si tu attends de tes parents biens ou aisance ; tu ne sais que trop, si tu l'as expérimenté, qu'ils sont mauvais, les copeaux de ta souche.

XXVIII. — Ne fais le mal ni de cette sorte ni d'une autre, pensant qu'ensuite personne ne le saura : tu ne réussirais pas à couvrir si bien le feu qu'à la fin la fumée n'en sorte.

XXIX. — Si tu t'ingénies à entreprendre pour gagner, ne crains pas ceux qui en conçoivent du dépit, ou l'envieux que chagrinent tes avantages : car pain et vin s'appellent : « Attrapes-en autant ! »

* nou *C*.

XXX.

Nou sies d'aquets qu'espouzaran uë More,
Un arrebrec, mes qu'age force argent :
Si n'as mouillé de quauque boune gent,
L'argent s'en ba e la bestie demore.

XXXI.

D'ome trichot, jogue-tout, encoublaire,
Nou hasses pas amic é coumpaignoun,
Puch qu'et nou biu que de troumpa lou moun,
De t'aguerri nou s'en dare pas gouaire.

XXXII.

Si nou l'as heit, nout bantes de l'oubratje,
Ni d'autru ben nou prengues la bansoun,
Ou descridat seras per tout lou moun,
Lairoun d'aunou, que n'ei pas petit gatje.

XXX. — Ne sois pas de ceux qui épouseront une négresse, un avorton de femme, pourvu qu'elle ait force argent ; si tu n'as pas une femme d'honnête famille, l'argent s'en va et la bête demeure.

XXXI. — D'un tricheur, d'un joue-tout, d'un entre metteur, ne fais pas ton ami et compagnon ; puisqu'il ne vit que de tromper le monde, il lui en coûterait peu de te faire la guerre.

XXXII. — Si tu n'as pas fait l'ouvrage, ne va pas t'en vanter ; du bien d'autrui ne te glorifie pas ; autrement tu seras décrié par le monde, réputé comme larron d'honneur, et l'honneur n'est pas une petite richesse.

XXXIII.

N'ames per trop la hemne ahelequade
E que nou biu arrestade a l'oustau,
Qu'encoué noun y aje, om y pot pensa mau :
Boun renom bau mes que cinte daurade.

XXXIV.

Si t'en es* pres à l'aunou de nat ome
Nou sies ta pec de puch t'en affraira,
Qu'au desbrembat lou mau lou cousera** :
Aquoi, dits om, plague de gentilome.

XXXV.

Quan toun amic soun negoci dezegue,
Traidouramens, eu loc de l'acourda,
Per debat man si lou bas tarrida,
Tu hés lou mau, puch que boutes la bregue.

XXXIII. — N'aime pas trop la femme délurée et qui ne sait pas se tenir à la maison ; même à tort, on en peut mal penser : bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

XXXIV. — Si tu t'es attaqué à l'honneur de quelque homme, ne sois point, ensuite, assez sot pour en faire ton intime ; car au moment où tu y penseras le moins, le mal lui cuira : c'est ce qu'on appelle plaie de gentilhomme.

XXXV. — Quand ton ami fait mal ses affaires, si, traîtreusement, par-dessous main, tu vas le tarabuster au lieu de lui prêter aide, tu fais le mal, car tu sèmes le désordre.

* tu es *A*.
** coufera *A*.

XXXVI.

Nout cargues pas de maubeses noubeles,
Et si degun arren de mau t'a dit,
Hé coum hares si n'ac aués augit,
Qu'un lampourné engendre las querelles.

XXXVII.

Necessitat lou mes souen mous ahouque
Entaus amics per lous emportuna;
Brembet apres quan lous ac cau tourna,
Si n'as argent, d'auë meu en la bouque.

XXXVIII.

Hemne, si bos que ta mainatjarie*
Ane de dret e nou si perde arren,
Nou bires l'oueil de l'entour de toun ben,
Et n'anes pas mes louing que la garie.

XXXVI. — Ne te fais pas porteur de mauvaises nouvelles ; et si quelqu'un te rapporte le mal, fais comme si tu n'avais rien entendu : car un cancanier engendre les querelles.

XXXVII. — La nécessité, bien souvent, nous jette sur nos amis et nous force à les importuner ; si, plus tard, au moment de rendre, tu n'as pas l'argent, souviens-toi, au moins, d'avoir miel en bouche.

XXXVIII. — Femme, si tu veux que ton ménage marche droit et que rien ne s'y perde, ne détourne pas les yeux des alentours de ton domaine, et ne t'éloigne pas plus que la poule.

* mainatjerie *B C*.

XXXIX.

Nou tournes pas, puch que tu n'es dehore,
En un dangé oun t'es bist fort pregount :
Ta souen, dits om, ba la dourne a la hount
Qu'à la perfin lou tutét y demore.

XL.

Quan tu t'en bas per camis ou carréres,
Ages lou co de saluda las gens ;
Nou sies pensiu, barboutaire entre dens,
Qu'aquo nou hen que las gens traouesséres.

XLI.

L'om de ben qu'a la couscience boune
Nou boulouc mau james segretamens ;
Si t'an nousut, rencuret libramens,
Que dent de leit thesique la pressoune.

XXXIX. — Ne rentre pas, quand tu en es sorti, dans le péril où tu t'es vu bien bas : si souvent, dit-on, va la cruche à la fontaine que le goulot y reste.

XL. — Quand tu t'en vas par chemins ou rues, aie la courtoisie de saluer les gens ; ne sois pas absorbé, marmonnant entre tes dents ; pour agir ainsi, il n'y a que les gens à l'esprit de travers.

XLI. — L'homme de bien, qui a la conscience droite, ne hait jamais secrètement ; si on t'a nui, expose librement tes griefs : car dent de lait obsède la personne.

XLII.

Hé per soun cap cauquoum à l'abenture,
Quantes de gens s'en soun arrepentits :
Per da cousseil soun lous letre-herits
Omes sabens qu'an legit l'ascriture*.

XLIII.

Oundre coum cau las pressounes aqueres
Quet hen deu ben ou que mes que tu soun ;
Nout jogues pas en deguë faisoun
Ab toun seignou, n'a truffes n'a de beres.

XLIV.

Si biouë bos d'acort en aquest mounde,
Dab toun amic, sa dits om, minge é beu,
Més dab aquo sapies toustem qui deu :
Bounis amics entreten lou boun counde.

XLII. — D'avoir agi à sa tête, à l'aventure, que de gens s'en sont repentis ! Pour nous donner conseil, nous avons les lettrés, hommes savants, qui ont lu les écritures.

XLIII. — Honore comme il convient les personnes qui te font du bien ou sont plus que toi : ne joue en aucune façon avec ton seigneur, ni par plaisanterie, ni pour de bon.

XLIV. — Si tu veux en cè monde vivre d'accord avec ton ami, mange et bois avec lui ; mais avec cela sache toujours lequel doit [à l'autre] : les bons comptes entretiennent l'amitié.

* la scriture *A*; l'escriture *B C*.

XLV.

Quan tu t'as bist tant de mainatge neche,
La praubetat t'a heit poou autaleu :
Si Diu nouirich lous auserets deu ceu,
Creigneras tu que nout doungue que peche?

XLVI.

La hemne qu'ei més que nou cau sabente,
Que parle trop é que nou crein arren,
Si lou marit la bride nou lou ten,
A la perfin loun hé uë mes cousente.

XLVII.

Berou é force an prou bere parade,
Lou* ben deu mon hé gran gai a la gent,
Més tout aquo n'ei a la fin que bent :
Apren bertut, qu'aquere ei de durade.

XLV. — Quand tu as vu s'accroître ainsi ta maisonnée, ta pauvreté aussitôt t'a fait peur. Si Dieu nourrit les oiseaux du ciel, craindras-tu donc qu'il ne te donne pas la pâture?

XLVI. — La femme qui est plus savante qu'il ne faut, qui parle trop et ne craint rien, si son mari ne la tient pas en bride, elle lui joue, à la fin, le plus mauvais tour.

XLVII. — Beauté et force ont assez belle mine; les biens du monde font plaisir aux gens. Mais tout cela n'est à la fin que vent. Accoutume-toi à la vertu : elle seule est de durée.

* Iou.

XLVIII.

Sage ei lou jouen qu'a tribailla s'endresse,
Que qui nou pren pene quan ei pourin
Prene la deu quan ei bieil arrousin :
Lou pan des bieils se deu mole en jouenesse.

XLIX.

Dab ta mouillé si tengues boune bite,
Si de tu ei oundrade coume cau,
Toutjour auras boun temps deguens l'oustau,
Que doun a pax, sa dits om, Diu abite.

L.

Au pai e mai ei uë grane* houlië,
S'ets an nat hil ou hille countraheit,
Nou l'ama autant coume lou millou heit :
Diu lous ac da bét souen per estruguië.

XLVIII. — Sage est le jeune homme qui se dresse au travail : celui qui ne prend peine quand il est poulain en prend devenu vieux cheval ; le pain des vieux doit se moudre en jeunesse.

XLIX. — Si avec ta femme tu mènes bonne vie, si tu l'honores comme il convient, toujours tu auras bon temps à la maison, car, là où est la paix, dit-on, Dieu habite.

L. — Aux père et mère c'est une grande folie, s'ils ont fille ou fils contrefait, de ne pas l'aimer autant que le mieux formé : Dieu le leur donne bien souvent pour leur bonheur.

* gran *C*.

LI.

N'auges aquet que lou bin lou gouberne,
E més que més set bos acousseilla :
Lou que n'a sen noun pot gouaire bailla,
E boun cousseil n'ei pas à la taüerne.

LII.

Deguens, dehore, à la bile, au campestre
Quan és bailet, serbich fidelamens :
Bailet lejau, dits om communamens,
En * ben serbi de bailet tourne mestre.

LIII.

S'as maleoüat caucoum en ta nessere,
Eschorse ** te d'en hé leu la rasoun :
Counde trop long, sa dits om, ei lairoun,
E bieille arrouigne ei uë male prusère.

LI. — N'écoute pas celui que le vin gouverne, surtout si tu veux avoir de bons conseils; celui à qui manque le sens n'en peut guère donner, et bon conseil n'habite pas à la taverne.

LII. — Dedans, dehors, à la ville comme aux champs, si tu es valet, sers fidèlement : loyal valet, dit-on communément, en servant bien de valet devient maître.

LIII. — Si tu as emprunté quelque chose dans le besoin, efforce-toi d'en rendre vite raison : trop long compte, dit-on, est voleur et vieille gale cause une cuisante démangeaison.

* Et *B C*.
** Echorse *B C*.

LIV.

Gouerde de prés dab qui hés amistance :
Dab un amic, si l'esprobes coum cau,
Te cau minja mes d'uë coupe de sau,
Qu'atau sen dits que noui y a assegurance.

LV.

Quan lous marits seren de caps* de trouches,
Las mouillés cau que lous porten aunou :
Qui l'azou a, sa dits om, per seignou
Et cau per force anau coueille cardouches.

LVI.

Urous aquet qu'estudie é que beille
Per hé bale cauque jour la maisoun :
De ben aprene ei toustem la sasoun,
Qu'encouere apren en tout mouri la bieille.

LIV. — Regarde bien avec qui tu fais amitié; avec un ami, si tu veux l'éprouver comme il convient, il te faut manger plus d'une coupe de sel, car autrement, dit-on, tu ne peux t'y fier.

LV. — Quand les maris seraient des têtes de choux, les femmes doivent leur porter honneur : qui a l'âne pour seigneur, doit, dit-on, par force aller lui ramasser des chardons.

LVI. — Heureux celui qui étudie et veille pour faire valoir quelque jour la maison; de bien apprendre, c'est toujours la saison : la vieille apprend encore en mourant.

* se rende cap *A*, seran d. c. *B C*.

LVII.

Boute toun hil en mestié de boun d'oure
Que tant qu'ei jouen lou podes emplega :
Andorte berde ei aiside à plega,
E qui prim bare ac saje de boun'oure.

LVIII.

Coume bos tu que la gent te serbisquen
S'es t'arrouin que tout te hasse do ?
Quan t'an serbit, nout hausse mau lou co
Per toun mouien que la praube gent bisquen.

LIX.

Hemne, quan as uë paraule entendude*,
A toun marit lampourna nou la cau,
E més que més seu pot apourta mau,
Que male lengoüe ei uë dague ponchude.

LVII. — Mets ton fils au métier de bonne heure; c'est quand il est jeune que tu le peux employer; rameau vert est facile à plier, et celui qui danse bien s'y est essayé de bonne heure.

LVIII. — Comment veux-tu que les gens te servent si tu es chiche au point que toute dépense te fasse deuil? Quand ils t'ont servi, n'éprouve aucune peine à ce que par toi les pauvres gens vivent.

LIX. — Femme, quand tu as entendu une parole, ne va pas en faire des cancans auprès de ton mari, et surtout si elle peut lui apporter du mal, car mauvaise langue est une dague pointue.

* entenude *C*.

LX.

Nou huges pas las pressounes aqueres
Que t'an un cop per toun millou repres :
Escoute plan quan te dan boun endres.
S'es sage, men, qu'a tu que ban las peres.

LXI.

Groüa eu leit ei ben pres à la hede
Nou pas à tu, que n'as tout so que cau ;
De bon maitin perbesish à l'oustau,
Que lou leit caut hé minja soupe hrede.

LXII.

Deu mau d'un aute hé toun aprendisatje,
Que, coum om dits, aquet biu au segu
Qu'apren d'arraze en la barbe d'autru,
E huch l'esclau d'un dangeirous passatje.

LX. — Ne fuis pas ces personnes qui t'ont une fois repris pour ton bien ; écoute bien quand on te donne un bon avis : si tu es sage, mon [fils], c'est pour toi que seront les poires.

LXI. — Se dorloter au lit, cela est bon pour l'accouchée, et non pour toi, qui n'as pas tout ce qu'il faut ; de bon matin occupe-toi de la maison, car lit chaud fait manger soupe froide.

LXII. — Du mal d'autrui fais ton apprentissage : celui-là, comme on dit, vit en sûreté qui apprend à raser sur le menton d'autrui et fuit les traces conduisant au passage dangereux.

LXIII.

Dab ta mouillé prenes cousseil en causes
Que n'anen pas mes enla de l'oustau ;
Si hemne sab qu'as heit arren de mau,
Aquoi prou dit, e puch toquei se gauses.

LXIV.

Endure tout, que quet diguen ou hassen,
Que, coum om dits, qui souffric é biscouc
Dab lou temps bic so que beze boulouc :
Lou temps é gens, tout amasse se passen.

LXV.

Prése toutjour tous compaignons d'aufici,
Enquoere mes que nou lous s'aperten :
Deu qui la da, nou pas de qui la pren,
Ei* la bansoun, deu truffaire lou bici.

LXIII. — De ta femme prends conseil sur les choses qui ne sortent pas de la maison ; si elle sait que tu as fait quelque chose de mal, elle a vite fait de te le reprocher, et, après, « touches-y si tu l'oses ! »

LXIV. — Endure tout, quoi qu'on te dise ou fasse ; car, comme on dit, qui patienta et vécut, vit, avec le temps, ce qu'il voulait voir : temps et gens, tout passe.

LXV. — Loue toujours tes compagnons de travail, et même plus qu'il ne convient : l'éloge est pour celui qui le donne, non pour celui qui le reçoit, et le moqueur reste entaché de son vice.

* E *C*.

LXVI.

Si bos hé mau, nout hises de da ahute,
Que lou mauheit madich t'acassara,
E lou mes souen atau t'escounera
Que dab lou dit amuchara la tute.

LXVII.

Per qu'a tas gens nou leches trebalossis*,
Nou sies coubes, croumpe cla, pague plan ;
Que quan n'auren que tout echut lou pan,
Be leche prou qui nou leche negossis.

LXVIII.

Qui a so que cau à soun aise debise,
Es truffe souen de tu que n'as arren ;
Si tu noun as, tribaille é serque-t'en,
Que digne tart qui d'autru pan se hise.

LXVI. — Si tu veux faire le mal, ne te fie pas à la fuite, car ton méfait même te poursuivra et, le plus souvent, il te cachera si peu que du doigt il montrera ton repaire.

LXVII. — Pour ne pas laisser de tracas aux tiens, ne sois pas cupide, achète clair, paie net : quand ils n'auraient que du pain sec, il laisse bien assez celui qui ne laisse pas d'affaires.

LXVIII. — Celui qui a le nécessaire parle à son aise et daube souvent sur toi qui n'as rien : si tu n'as rien, efforce-toi et tâche de te pourvoir, car il dîne tard celui qui compte sur le pain d'autrui.

* treboulossis *C*.

LXIX.

Si bas eu loc oun degun nou te souë,
Aquiu seras amuchat dab lou dit
E maubengut, qu'à nosses ses coumbit,
Disen lous bieils, lou capoun ei ses couë.

LXX.

Boula trop haut ei peguesse é houlië
A tu que n'as las ales per ac hé;
Causse, dits om, sabatou de toun pé,
E gouerde plan dab qui prenes parië.

LXXI.

Puch qu'un hablaire à toutes gens auege,
Ages toustem en la bouque la sau;
Parle pauquet é que sie coume cau,
Queu bachet plen ei lou que mens toumege.

LXIX. — Si tu vas en un lieu où personne ne t'appelle, tu y seras montré au doigt et mal venu : aux noces où il n'est point invité, disent les vieux, le chapon [lui-même] est sans queue.

LXX. — Voler trop haut est sottise et folie pour toi qui n'a pas les ailes pour ce faire : chausse, dit-on, sandale à ton pied et regarde bien avec qui tu lies société.

LXXI. — Puisqu'un hâbleur ennuie tout le monde, aie toujours en la bouche le sel; parle peu et que ce soit comme il convient : une barrique pleine est celle qui fait le moins de bruit.

LXXII.

B'ei de laze é b'a pauque de coueite
Qui soun temps merse a gouarda jougadous;
L'un pert lou temps é l'autre ei mallurous,
Qu'argent de joc james nou s'aprouheite.

LXXIII.

Esprime-te, quin mestié que te hasses,
De hé toustem la besouigne coum cau;
Un cop soulet que n'ages heit que mau,
Semble à las gens que toustem tu pedasses.

LXXIV.

Et y a de gens que quant é quant lous trigue
De despensa so que s'an gouasaignat;
S'abisen puch trop tart, quan n'ei anat,
Qu'auren plan heit de hé coum la hourmigue.

LXXII. — Il a bien du loisir et n'est guère pressé celui qui passe son temps à regarder les joueurs; l'un [d'eux] perd son temps, et l'autre est malheureux : argent de jeu ne profite jamais.

LXXIII. — Efforce-toi, quel que soit ton métier, de faire toujours ta besogne comme il faut; pour une fois que tu auras manqué, il semblera aux gens que toujours tu bousilles.

LXXIV. — Il y a des gens pressés de dépenser ce qu'ils ont gagné; ils s'aperçoivent trop tard, quand l'argent est parti, qu'ils auraient bien fait de faire comme la fourmi.

LXXV.

Nout fondes pas en l'ouncle n'en la sie,
N'en nat amic; biu coum s'eres soulet;
Nous em aci coum l'oumbre deu houlet :
Tau penses biu que la mort loun amie.

LXXVI.

Beouë é mingea dab arregle é mesure
Hé be au cos é espraigne lou ben;
Si bos mingea à tout'ore que ben,
Tu bos hé mes que nout mande nature.

LXXVII.

La hille qu'ei prese d'amourousie
N'abise pas mes enla que deu nas;
Hille, goué plan, quan te maridaras,
Que n'ages pas mau marit é mau die.

LXXV. — Ne te fie ni à l'oncle, ni à la tante, ni à aucun ami; vis comme si tu étais seul. Nous sommes ici-bas comme l'ombre de l'esprit follet : tel se croit vivant que la mort emmène.

LXXVI. — Boire et manger avec règle et mesure profite au corps et épargne le bien; si tu veux manger à toute heure qui vient, tu veux faire plus que nature ne demande.

LXXVII. — La fille tombée en puissance d'amour ne voit pas plus loin que son nez : fille, prends bien garde, en te mariant, d'avoir mauvais mari et mauvais jour.

LXXVIII.

Qui ses mestié de pauc de ben se hise
Ou de l'amou de cauques sous amics,
Quan, dab lou temps, soun mersats lous ardits,
Trop tart apres lou boun ome s'abise.

LXXIX.

Beges toustem de tout so qu'entreprenes
Millou la fin que lou coumençament ;
Aquet y ba, sa dits om, de ciment
Que nou pert pas ni soun ben ni sas penes.

LXXX.

Quan om be mort quauqun que hé nessere,
N'aoüance arren de gemi, de ploura;
Nou poude pas tout a james dura,
Qu'et ei perdut per so que mourtau ere.

LXXVIII. — Celui qui, dépourvu de métier, se fie à un peu de bien ou compte sur l'amour de quelques amis, quand, avec le temps, les liards sont dépensés, il rentre en lui-même, le bon homme, mais trop tard.

LXXIX. — Regarde toujours, en tout ce que tu entreprends, la fin plutôt que le commencement ; celui-là, dit-on, marche droit (?) qui ne perd ni son temps ni ses peines.

LXXX. — Quand on voit mort quelqu'un qui manque grandement, il ne sert à rien de gémir, de pleurer ; il ne pouvait pas toujours durer : il est mort, parce qu'il était mortel.

LXXXI.

Si tu t'en bas per marcats ou per heires,
Que nou sie pas per engana degun,
Per y pana ou per troumpa quauqun,
Qu'en aquet jour cla s'i* besen las peires.

LXXXII.

Chiche maudit, digues me que t'aoüance
Biouë caitiu per ac tout amarra ;
Ses degun grat lou que toun ben aura,
Routgé-Bontemps s'en pleara la pance.

LXXXIII

Gouerdet d'aquet qu'a naturau de mule,
Que sab ques pense e sen saube toustem ;
Hiset d'aquet qu'ac dits coum ac enten,
Qu'ome de ben james nou dissimule.

LXXXI. — Si tu fréquentes marchés ou foires, que ce ne soit pas pour tromper autrui, pour y voler, y tromper quelqu'un, car, ces jours-là, les pierres même y voient clair.

LXXXII. — Chiche maudit, dis-moi à quoi te sert de vivre chétivement et de tant amasser ; il ne t'en saura aucun gré, le Roger Bontemps qui aura ton bien et s'en servira pour se remplir la panse.

LXXXIII. — Garde-toi de l'homme au naturel de mule, qui sait ce qu'il pense et toujours le garde pour lui. Fie-toi à celui qui le dit comme il le pense, car honnête homme jamais ne dissimule.

* si *A B C.*

LXXXIV.

Aule bachet nou ten arren que baille,
D'un sac nou sort que so quei as boutat;
Toustem auras mau é maluretat
S'aujes lampors de truans é canaille.

LXXXV.

Nou preses trop uë pressoune curouse*,
Ne lous que ban per touts locs à l'escout;
Aquets pounchuts qu'atau bon sabe tout
An houec eu có e l'arme cautelouse.

LXXXVI.

Ten plan ta hille en crente é retirade,
Qu'aci n'aquiu n'ane pas à touts bens,
E mes que mes demest las jouenes gens,
Que lou houec sort** de la peire truquade***.

LXXXIV. — Tonneau gâté ne contient rien qui vaille, et d'un sac ne peut sortir que ce qu'on y a mis; tu n'auras que misères et tracas si tu écoutes les cancans des truands et de la canaille.

LXXXV. — N'estime pas trop les curieux et ceux qui vont partout faire les espions; ces gens au regard acéré qui veulent tout savoir ont le feu au cœur et l'âme traîtresse.

LXXXVI. — Tiens ta fille craintive et retirée, qu'elle n'aille pas ici et là, volant à tous vents; surtout qu'elle ne fréquente pas les jeunes gens, car le feu sort de la pierre qu'on frappe.

* courouse *C*.
** fort *A*.
*** trauquade *A*.

LXXXVII.

Aquoi, dits om, un escudé de coupes,
Lou que ba trop fresat e causse-lis,
Car et a tant d'aupinioun d'et medich
Ques prese lin, mes que nou bau estoupes.

LXXXVIII.

Lou qu'a desi de perbengue é d'aprene
Tout a james males gens hugira,
Que dab lou cas om apren de laira,
E male arrouigne ei dangerouse à prene.

LXXXIV.

Un amourous, tant que l'amou lou dure,
N'abise pas nade sorte d'ahés;
En aquet temps gouerde l'amic que hés :
Mouillé n'ei pas benefici ses cure.

LXXXVII. — « Voilà un valet de cœur », dit-on en voyant un garçon trop attifé, à la fine chaussure; il a une si bonne opinion de lui-même qu'il s'estime lin alors qu'il ne vaut pas étoupes.

LXXXVIII. — Celui qui a le désir de parvenir et d'apprendre fuira à jamais les mauvaises gens, car avec les chiens on apprend à aboyer, et mauvaise gale est dangereuse à prendre.

LXXXIX. — Un amoureux, tant que dure l'amour, ne songe à aucune sorte d'affaires; prends garde, à ce moment, aux amis que tu fais : femme n'est pas bénéfice exempt de soucis.

XC.

Be lou s'ataing se mau a, lou que gause
Peirassegea lou moustin que s'endrom ;
Aquet n'a pas en bades, sa dits om,
Que serque e trobe empleguade la pause.

XCI.

Esta brembat, quan tu prenes en cure
Ben de pepils ou madiches quehés,
Qu'un jour aquets saberan lous ahés,
Que dab lou temps la mesple que madure.

XCII.

Bilen seras coum un sac de pesquaire
Si n'es ounest en tous acoutramens ;
Hemne que ba ta crocolourdamens,
Dits lou coumun, nou deu pas bale gouaire.

XC. — C'est bien fait s'il attrape du mal, celui qui ose jeter des pierres au chien endormi : celui qui cherche et trouve n'a pas, dit-on, mal employé son temps.

XCI. — Souviens-toi, quand tu prends en charge biens de pupilles ou semblables choses, qu'un jour ils connaîtront leurs affaires : car avec le temps la nèfle mûrit.

XCII. — Tu seras repoussant comme un sac de pêcheur si tu ne t'habilles honnêtement ; femme qui va salement accoutrée ne doit pas, dit-on communément, valoir grand'chose.

XCIII.

Nou sies d'aquets que bon hé gran parade
De bastimens e de mobles touts naus,
Que lous antics disen plan à perpaus :
L'oustau bastit e la bigne plantade.

XCIV.

Noun y a degun de sa bouque ques cante
Es bante fort s'et a lou sen rassis ;
Aquet, dits om, n'a pas bounis besis,
Que per aquo cau qu'et madich se bante.

XCV.

James lou sage en sa mage hraguere
Nous despuillec prumé qu'ana dromi ;
Bistis s'en soun queus ac qualé gemi
Mescouneguts en lou grane nessere.

XCIII. — Ne sois pas de ceux qui aiment à exhiber des bâtiments et des meubles tout neufs, car les anciens disent fort à propos : « La maison bâtie et la vigne plantée. »

XCIV. — Jamais nul de sa propre bouche ne se chantera ou se vantera, s'il a le sens rassis : celui-là, dit-on, n'a pas de bons voisins, et c'est pour cela qu'il se vante lui-même.

XCV. — Jamais le sage dans sa plus grande... ne se dépouilla avant d'aller dormir ; certains [qui ont fait ainsi] ont été réduits à en gémir, délaissés, plongés dans l'extrême besoin.

XCVI.

Dab sous amics quauque moutet de gorge
Arregausish, ten alegre e gaujous;
Mes parla lourd ei toustem auejous,
Que bet parla, dits om, bouque n'escorge.

XCVII.

Abise plan qui toun cousseil ourdoune,
Que subertout nou sien pas* jouenes gens
Que n'an usat lou mestié prou de temps :
Ab so de bieil haras la soupe boune.

XCVIII.

Et nouî y a eu moun ni moussur ni madame
Que n'age un cop d'effortunes é maus,
Que nous em touts malastrucs** é mourtaus,
E Diu castigue an aquet que mes ame.

XCVI. — Un propos un peu vif, entre amis, réjouit, entretient l'allégresse et la gaîté; mais le parler rude est toujours ennuyeux : jamais le beau parler, dit-on, n'écorcha la bouche.

XCVII. — Choisis bien tes conseillers; surtout n'admets point parmi eux des jeunes gens qui n'ont pas pratiqué longtemps le métier : c'est avec du vieux, dit-on, qu'on fait la soupe bonne.

XCVIII. — Il n'y a au monde ni monsieur ni madame qui n'aient, un beau jour, infortune ou misère, car nous sommes tous misérables et mortels, et Dieu frappe celui qu'il aime le plus.

* pas *omis dans C.*
** malaustrucs *B C.*

XCIX.

Si lou machant per un temps s'aprouheite,
Ome de ben, nou t'en estounes pas;
Espere un pauc qu'à la fin tu beiras
Que d'un machant à un boun bei y a aleite.

C.

Gouerdet, quan hes quine perde ques sie,
De marmura coum un desesperat :
Si Diu s'a pres aquo que t'aoué dat,
Dits coume Job : « Soun noum benasit sie ».

AMMEN.

XCIX. — Si le méchant prospère quelque temps, homme de bien, ne t'en scandalise pas; attends un peu, et tu verras à la fin qu'entre [le sort d']un méchant et [celui d']un bon, il n'y a pas à hésiter.

C. — Garde-toi, quand tu fais une perte, quelle qu'elle soit, de murmurer comme un désespéré; si Dieu t'a pris ce qu'il t'avait donné, dis comme Job : « Que son nom soit béni ! »

AMEN.

L'AUTHEUR

AUX GALANS HOMMES ET POÈTES GIMONTOIS

SONNET.

Je ne veux ni ne puis me taire avecque vous
Qui succés au berceau la biendisante Muse,
Et, quoy qu'autre subiect mes ieunes ans amuse,
Ie veux nourrir mon âme en vostre laict si dous.

Ce n'est pas que ie sois envieux ou ialoux,
Mais mon ame ne peut, endurcie et pierreuse,
Venir au pres de vous, comme aupres de Meduse,
Ayant l'esprit au vers si viste et si fogous.

Vous aymez tendrement vostre Muse Gascone,
Qui docte, riche, et belle en vostre vers resonne,
Et se faict escouter au langage voisin.

Je l'ayme, mais non pas pour allumer des flammes,
Mais pour remedier aux erreurs de nos ames
Et me dire en effect, d'ame et corps Médecin.

Ad eosdem authoris distichon.

Semper honos, virtus, vestris celebrata tropheis,
Vestrorum applausus pandet amica suos.

NOTES

[*Quatrain au lecteur.*]

Si je ne suis pas écrit à ta guise et ne parle pas comme tu veux, retourne-moi à ton gré la chemise, mais laisse-moi la moelle dans l'os.

— « Altère ma forme si tu le veux, dit le livre au lecteur qui est censé devoir en apprendre le texte; mais retiens (ou re produis) du moins mon sens. »

DÉDICACE.

Ligne 2. *Catoun lou Bieil.* Ader, comme tout le moyen âge l'avait fait, identifie Caton l'Ancien et l'auteur des *Distiques.*

3. *Berin.* Il s'agit de Miguel Verino, né à Majorque, auteur d'une traduction castillane des *Distiques*, souvent imprimée; la plus ancienne édition connue fut donnée par Jean Sobrarias à Saragosse, en 1503. (Voy. Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española*, III, 2567, et IV, 3950, 4282.)

3. Voy. la savante édition des Quatrains de Pibrac, par M. H. Guy, *Annales du Midi,* 1903, 445, et 1904, 65.

6. On peut hésiter entre *la size*, comme écrivent les trois éditions, ou *l'asize;* sur ce mot, participe passé substantivé du verbe *seire* ou *aseire*, qui a été d'abord usité dans le sens de « forme strophique », voy. Raynouard, *Lexique roman*, V, 220, et Noulet, *Joyas del gay saber*, Glossaire, s. v° *siza.* — *S'empare.* Sur la forme gasconne *empara* pour *ampara,* voy. Lespy et Mistral, s. v°. On trouvera dans le *Gentilome*, v. 2486, le curieux composé *soumpara ;* c'est certainement à ce verbe que se rattache le subst. *soumparete* (*ibid.*, Dédicace, p. 4, l. 6 du bas), formé sur *soumpara* comme *empare* sur *empara*, et dont le sens doit être voisin de celui de *hé punetes*, « faire la courte échelle » (dans Lespy, s. v° *punteto*, et *Dictons et*

proverbes du Béarn, Pau, 1892, nº 672). — Outre les recueils de proverbes mentionnés plus haut (p. XXIX, n. 3), j'ai utilisé celui dont on vient de lire le titre et celui de l'abbé Dardy (voy. note sur XXVII, 1-2).

21. Cette phrase est presque mot pour mot celle qui ouvre le *Discours de la Méthode.* On ne s'attendait guère à voir Ader précurseur de Descartes.

23. *Besiadure*, proprement « complaisance » (pour soi-même); voy. Lespy, *s. v*º et *besia.*

25. C.-à-d. lui parle vertement, sans ménagement. *Parler à son bonnet,* dans un passage célèbre de *l'Avare* (I, 3), signifie « se parler à soi-même ». (Cf. *Dict. général*, à *bonnet.*) Dans le même passage, c'est *parler à la barrette* qui est à peu près équivalent à la locution gasconne.

TEXTE.

I, 3. *Catounet,* diminutif formé sur *Caton*, comme *Ysopet* sur *Esope.*

II, 1-2. C'est aussi par les devoirs envers Dieu que commencent le recueil de Denys Caton et celui de Pibrac.

III, 2. La forme *mous* est fréquente dans le *Gentilome* (717, 860, etc.).

— 4. *Mau ha non pot dura.* (*Proverbes béarnais,* recueillis par J. Hatoulet et E. Picot, Paris et Leipzig, 1862, p. 67.)

IV, 2. *Haubareu* paraît être le français *hobereau*, dont le sens primitif est « petit oiseau de proie »; je propose de voir ici une altération de ce sens. Celui de « petit gentilhomme campagnard » n'apparaît qu'au cours du XVIIe siècle (voy. Littré).

— 4. L'éditeur d'Auch comprend : celui qui se lie avec eux « perd le fruit de son travail ». Le sens me paraît être que de telles liaisons ne peuvent être durables.

V, 2. Sur la forme *men,* fréquente dans le *Gentilome* (1264, 1358, 1373, etc.), voy. plus loin, note sur LX, 4.

VII, 2. [Je comprends : « Se réfugier en lui » (Dieu), au lieu de se révolter. Actuellement, au moins dans le Gers, l'autre sens exigerait *en* au lieu de *enta* et *et mèmo.* — J. D.]

VIII, 2. *Disce aliquid : nam, cum subito fortuna recessit,*
Ars remanet, vitamque hominis non deseret unquam.
(Cat., IV, 19.)

IX, 1-2. *Quod potes, id tenta...* (Cat., III, 15, et IV, 33.)

— 3-4. *Nout hasques mey grand hex que nonn pousques lheba.* (Hatoulet, p. 77.)

X, 1. *Utere quæsitis opibus, fuge nomen avari.*
(Cat., IV, 16.)

— 4. [Il est curieux de trouver en gascon ce tour, étudié par M. Tobler (*Vermischte Beitræge*, II, 76, ss.), qui existe aussi en portugais et en français. — G. M.]

XII, 3-4. *Regoarde que haras aouan quet marida, — qu'aquet nouset atau nou se pot deliga.* (Voltoire, *Le marchant, traictant des proprietez et particularitez du commrece et négoce*, etc., *ensemble les motets gascons.* A Tolose, chez la veuve de J. Colomiez, 1607; petit in-12. Les « motets », au nombre de 616, occupent les pages 129-195. Celui qui précède porte le nº 33.)

XIII, 3. *Quére* (lat. *caria*), proprement « artison » ou « ver du bois ». Voy. Lespy, *quère*, et Mistral, *quérat*.

— 4. Même proverbe (sous même forme) dans Hatoulet, p. 43, et Lespy, *Dictons et proverbes*, nº 486.

XIV, 1. *Groussous*, dérivé de *gros;* manque dans Lespy et Mistral.

XV. Plusieurs distiques de Caton recommandent l'économie (I, 24, 39; II, 17; III, 9, 22). Les v. 3-4 paraissent une réminiscence du proverbe béarnais : *Lou purmè estaubiat qu'ey lou purmè ganhat.* (Hatoulet, p. 53.)

XVIII, 4. *Regast*, reproche. Cf. Mistral, *recast*. — *Lou gatge*, c'est-à-dire ce qu'il a mis du sien pour acquérir cette amitié.

XIX, 4. *Lampourné* correspond à l'ancien français *ramposnier*. Sur ce mot, voyez *Annales du Midi*, XVII, 75. [Le gascon ne présente que cet exemple du passage, devant consonne, de *s* à *r*. Faut-il voir une transformation analogue dans le nom propre *Wermoster*, qui traduit, dans des chartes du quatorzième siècle, l'anglais *Westminster* (dans Abadie, *Livre noir de Dax*, pp. 221, 297, 331, 363, etc.)? — G. M.] — Comme une belle fille, sous-entendu à qui on passe tout.

XXI, 2. *S'esburba*, qui manque à tous les dictionnaires, se trouve dans le *Gentilome* (744) au sens de se débrouiller, se tirer d'affaire »; *esburbat* (*ibid.*, 2074), « dégourdi ». Le second hémistiche ne m'est pas clair.

— 3-4. *Truque-taulés*. Le sens est sûr, mais la métaphore est peu claire. Ce mot signifie « frappeur de planches »; mais de quelles

planches s'agit-il? Des devantures de boutiques, auxquelles se heurte l'ivrogne en titubant (c'est l'interprétation de Sauvages), ou des tables de cabaret que l'ivrogne frappe en gesticulant (comme préfère comprendre Mistral)? [Actuellement, à Lanne-Soubiran, le *truque-taulè* est le marchand forain qui vend sa marchandise en plein vent, sur quelques planches, qu'il frappe pour attirer le client. De là par extension, « homme sans métier fixe, sans emploi, qui ne fait rien de sérieux. — J. D.] Même sens dans le proverbe béarnais : *Sentourès, truquetaulès* (Lespy, nº 603), « pèlerins, vauriens ». — *Pan-perdut*, homme de si peu de valeur que le pain qu'on lui donne est perdu. C'est évidemment en vertu de la même conception que ce sobriquet avait été donné à Marcabrun; cf. Dejeanne, *Annales du Midi*, XVII, 28, n. 2. Ed. Auch : « Homme qui ne gagne pas son pain ». [Cf. l'esp. *pan-perdido*, « vagabond », formé comme *pan agradecido*, « personne reconnaissante ». — G. M.] — *Enjourrit*, proprement « effarouché » comme une poule qu'on chasse (le mot paraît un dérivé de *ex-aura*). Voy. Mistral (*enchaura*) et Noulet (Glossaire de Goudelin); le mot est associé dans Goudelin à *bauch*. Je ne sais pourquoi l'éditeur d'Auch le traduit par « engourdi ».

XXII. Cf. Caton, I, 37.

XXIII. *Quam primum rapienda tibi est occasio prima :*
Ne rursus quaeras, quae jam neglexeris ante.
(Cat., IV, 45; cf. II, 26.)

— 3. *Agine*, autre forme de *aizine*, facilité, occasion favorable. (Lespy.)

— 4. Je ne connais pas le verbe *abigne*, que je traduis d'après le contexte. [Lespy veut remplacer *abigne* par *ahige* (voy. sous ce mot), qu'il traduit par « ajuster, joindre ». D'après le caractère employé (cf. p. XII), le mot serait encore usité en Béarn. — J. D.]

XXIV, 2. Je ne connais pas *aguerga* et traduis d'après le sens général. [Peut-être, par métathèse, pour *agrega*, « réunir », en limousin; cat. *agregar*, « dans tes affaires ne disperse pas tes efforts. » — G. M.]

— 3-4. Calembour sur *escut*, au sens de petit bouclier, petite targe.

XXV, 1. C'est le proverbe espagnol *aún falta el rabo por desollar* (voy. Dict. de Taboada). Mais la construction est peu claire; il faut entendre probablement : *La coue hé* [*un*] *aule escourgea*, « la queue fait, constitue un difficile écorchement ». Je ne crois donc pas nécessaire de changer *hé* en *ei*.

XXVII, 1-2. Cf. *Aquet que s'aten trop au ben de la cousine* —

de parens e besis, certes, souben tard digne. (Voltoire, nº 277.) *Qui s'aten à la soupe deu besin nou l'a pas toutjour de matin* (Dardy, *Anthologie populaire de l'Albret*. Agen, 1891, I, 256).

XXVII, 4. Allusion au proverbe *Deu hust l'estère*, qui existe encore en Béarn (Hatoulet, p. 95). Il y en a plusieurs autres dans le *Gentilome*, par ex. 1347. Sur ce proverbe voy. Couture dans *Revue de Gascogne*, 1897, 472, Ducamin dans *Annales du Midi*, X, 369, et XI, 212, et Lespy, *Dictons*, nº 165.

XXVIII. *Temporibus peccata latent, sed tempore parent.*
(Cat., II, 8; cf. III, 3.)

— 3-4. *N'ey pas jamey ta pregoun lou houec — Que lou hum noun sortie.* (Hatoulet, p. 72.)

XXIX, 4. C'est-à-dire : « le pain et le vin n'appartiennent qu'à ceux qui savent les gagner. Continue donc à prospérer, car ce ne sont pas les envieux qui te nourriraient. » C'est aussi de cette façon que comprend l'éditeur d'Auch. [Littéralement : « aies-en pour toi-même », c.-à-d. « donne t'en à toi-même » (car les autres ne t'en donneront pas). On pourrait traduire : « Pain et vin s'appellent : chacun pour soi. » — Sur cet emploi du verbe *avoir*, voy. *Almanac de Gascougno*, 1904, p. 62, où il est répondu plaisamment à des litanies de Rogations : « *Diu t'en ange!* », « que Dieu t'en donne! » — J. D.]

XXXI, 1. Cf. Caton, III, 13.

— 2. *Arrebrec;* voy. Mistral, *rebré*.

— 4. *L'aryen s'en ba e la besti demoure.* (Hatoulet, p. 42.)

XXXI, 1. *Encoublaire* paraît se rattacher à *encoubla*, « accoupler, entraver des bestiaux, marier, en style familier » (Mistral); peut-être « maquignon », avec un sens péjoratif. [Le cat. *encoblador* semble certifier la forme *encoublaire*, qui a peut-être le sens péjoratif du fr. *marieur*; ex. dans les *Contes d'Eutrapel* (cité par Littré) : « Vesiel, ce notable marieur et maquignon de telle marchandise. » — *Aguerrit* est donné par Mistral comme usité en Limousin et en Gascogne, avec le sens de « en état de guerre ». — G. M.]

XXXIII, 1. *Aheleqnade*, « dissipée, sans retenue » (Lespy); cf. Mistral, *aferleca*. Ed. Auch : « bavarde ». [*Hélécat*, actuellement, à Lanne-Soubiran, « impudent, effronté ». — J. D.]

XXXIV, 4. Ce dicton m'est inconnu.

XXXV, 1. *Dezega*, proprement « déranger » (*dis-aequare*); voy. Mistral, *deseiga*.

— 1-2. Cf. *Hilhe que s'agrade d'esta trop en carrere — Lengoassere sera e praube maynatgere.* (Voltoire, nº 128.)

XXXV, 3. [*Tarrida*, actuellement, à Lanne-Soubiran, « enjôler, suborner, séduire » (en parlant d'une femme). — J. D.]

XXXVII, 1. *Ahouca* (de *hogo*, *fogo*) « pousser impétueusement »; voy. Mistral, *afouga*.

— 4. *Qui n'a argent en bource — qu'aye miel en la bouche*. Proverbe cité par Monluc (éd. de Ruble, III, 493).

XXXVIII, 1. *Mainatjarie*, tout ce qui relève du *mainatje* (*mansionaticum*) au sens étymologique.

XXXIX, 4. Sur *tutet*, voy. Lespy, *tutou* 2. Même proverbe dans Voltoire, nº 354 et Dardy, I, 298.

XL, 4. Je traduis *trauesseres* comme l'éd. d'Auch; « à l'esprit contrariant » (voy. Mistral, *traversié*) serait plus littéral, mais moins satisfaisant. [Peut-être : « gens qui suivent les chemins de traverse », tortueux, obliques, au sens moral. — J. D.]

XLI, 4. « Une dent de lait (qui ne veut pas tomber) suffit à vous agacer » (voy. Mistral, *tica*, et Lespy, *tesica*). L'éd. d'Auch traduit peu exactement par « mine ». Entendez : « Débarrasse-toi d'un petit grief qui finirait par t'exaspérer, comme une dent de lait sur le point de tomber ». Nous saisissons ici l'origine de la locution : « Garder une dent à quelqu'un ». [Cf. « Vous avez une dent de lait contre lui » dans Molière, *Malade imaginaire*, III, 3, dans Littré. — G. M.]

XLII. Cf. Caton, IV, 23.

— 3. On sait que Montaigne (I, 24) a pris dans un sens défavorable, qui paraît être primitif en effet, le mot *letre-ferits*, qu'il attribue à son « vulgaire périgordin ».

XLIII, 4. *A de beres*, locution adverbiale, comme *a de bounos*... Sur une autre forme du même proverbe, voy. *Annales du Midi*, XI, 210. « Il n'y a lieu ni à risées ni à plaisanteries » (éd. d'Auch) ne rend pas le sens.

XLV, 3-4. *Considerate corvos, quia non seminant, neque metunt, quibus non est cellarium neque horreum, et Deus pascit illos. Quanto magis vos pluris estis illis?* (Luc, XII, 24.) Cf. Ps. 146, 9.

XLVIII, 2-3. *Lou qui non tribailhe en estan pouri — que can que tribailhe en estan roussi*. (Hatoulet, p. 61.) Même proverbe dans l'Albret (Dardy, I, 290). [Il existe aussi dans le Marensin; voy. Foix, *Poésies populaires landaises*, p. 60. — G. M.]. — [Cf. à Lanne-Soubiran : *Lou qui ne hè pas pourin — que hè roussin*. — J. D.]

— 4. *Pan de bielhesse — qu'es den moule en jouenesse*. (Hatoulet, p. 82.)

XLIX, 4. *Oun a patz Diu qu'habite.* (Hatoulet, p. 80.) — Ce dicton se trouve dans le préambule de certaines chartes. *Vos atendens que aqui on patz es, Dieus es.* (Accord entre la Cité et le Bourg de Rodez, quatorzième siècle, dans Baillaud et Verlaguet, *Coutumes et privilèges du Rouergue*, p. 275.) Cf. Lespy, *Prov.* nº 1.

L, 4. Proprement : « par une influence heureuse des astres, par une heureuse chance » ; il faut sous-entendre probablement : parce que celui-là du moins ne fera pas de sottises ; cf. dans Mistral (*astruguio*) les deux exemples de d'Astros. Ed. Auch : « Dieu le leur donne bien souvent pour épreuve ».

LII, 4. *Qui plan serbex de baylet tourne meste.* (Hatoulet, p, 110.)

LIV. 3. *Daouan pousques cougneisse un amyq — de sau te cau mingea dab et un muyq.* (Voltoire, nº 592.) [*Para coneixer à algu se hi ha de menjar una fanega de sal.* Prov. catalan cité par Labernia, *Dictionnaire.* — G. M.]

LV, 1. *Trouchis.* Voy. Lespy, *trouix;* le mot trognon est souvent complété par *de caulet;* c'est le français *trou* (de chou). Ed. Auch : « des bûches ».

— 3. Cf. *Lou qui a l'asou ta seignou que cau qu'en bayse la courpiere.* (Hatoulet, p. 54.)

— 4. [Même proverbe à Lanne-Soubiran : *la bielho que mourino e qu'apreneuo.* — J. D.] Lespy (nº 477) le signale aussi en Béarn.

LVII, 4. *Prim*, finement, c'est-à-dire avec élégance, distinction. — *Bare*, signifie certainement « danse ». Voyez *Gentilome*, v. 1261, 1270. [A Lanne-Soubiran, *bara*, c'est « tourner en dansant » ; le mot s'emploie particulièrement en parlant de la toupie. Dans les autres cas, on dit *bira.* — J. D.] — *Sage* = *sagè*, au prétérit ; la forme *saja* se retrouve ailleurs (XIX, 2). Je ne comprends pas la traduction d'Auch : « que celui qui est actif, frèle encore, l'essaie dès l'âge tendre ». [Le présent de l'indicatif est également admissible. — J. D.]

LVIII, 2. *T'arrouin*, c'est-à-dire *ta arrouin;* ce mot, qui manque à Lespy, est évidemment identique à l'espagnol *ruin* et au catalan *ruhí*, « chiche, avare » ; Mistral le signale dans les Alpes avec le sens de « acariâtre ».

LIX. 4. Cf. *Maubese lengue, piquante coum lou dard.* (Voltoire, nº 408.)

LX, 4. Phrase censée adressée à un enfant à qui on promet des friandises. *Men*, forme du possessif tonique dans l'ouest du domaine gascon.

LXI, 1. *Groua*, proprement « couver » ; voy. Mistral, *s. v°*.

— 4. *Lou quis lhèbe de tard que minge la soupe rede*. (Hatoulet, p. 62.)

LXII, 1. *Multorum disce exemplo, quae facta sequaris*
Quae fugias. Vita est nobis aliena magistra.
(Cat., III, 14.)

LXIII, 4. C'est-à-dire « frappe-la, si tu oses ». Ma traduction du premier hémistiche force peut-être un peu le sens, qui ne m'est pas bien clair.

LXVI, 1. *Da ahute*, au sens de « fuir », est aussi dans le *Gentilome*, 1867. Voy. Lespy, *ahute*.

LXVII, 1. *Trebalossis*, dérivé de *trebalh ;* manque à Lespy.

— 4. *Que leche prou qui nou leche negocis*. (Hatoulet, p. 96.)

LXVIII, 1. Même proverbe (*lou qui* au lieu de *qui*) dans Hatoulet, p. 52.

— 4. Cf. le proverbe cité plus haut, sur XXVII, 1-2.

LXXI, 1. Non le sel de la satire, mais celui du bon sens.

— 4. Sur ce proverbe, voy. Ducamin, *Annales du Midi*, X, 369, et XI, 213. — *Toumeja*, dont M. Ducamin avait conjecturé l'existence, se trouve dans le *Gentilome*, 1678.

LXXIII, 1. Lespy donne *esprima* et *esprime* (*se*). — *Esprima se* est dans le *Gentilome*, 54.

LXXV, 1. *Sie* dérivé, comme *tia* (voy. Raynouard, V, 387), de θεία (cf. italien *zia* et espagnol *tia*). La forme *sia* était connue à Toulouse au XIVe siècle, comme en témoignent les *Leys d'amors* (I, 48) ; elle paraît avoir disparu de partout ; le bordelais, selon L. Piat (*Dictionnaire français-occitanien*), connaît encore le dérivé *sian*. [*Sian* s'est conservé dans les Landes (voy. Foix, *Poésies populaires landaises*, p. 74). J'ai retrouvé ce mot à Luglon, mais il y est « très vieux ». — G. M.]

— 3. Sur *houlet*, voy. Lespy, *s. v°*.

— 4. *Quocumque ingrederis, sequitur mors, corporis umbra.*
(Cat., IV, 37.)

Cf. *Tau se pense esta san — Qu'a la mort en la man*. (Voltoire, n° 466.)

LXXVI, 1. *Hoc bibe quod possis, si tu vis vivere sanus.*
(Cat., IV, 24.)

LXXIX, 3. Le sens précis de *ciment* (qui manque à Lespy) m'échappe ; dans le *Gentilome*, v. 38, 2090, la locution *a hin*,

corde é cimen, a corde é à cimen paraît signifier « exactement en ligne droite » (cf. l'espagnol *cimiento*, fondations); c'est-à-dire « comme le maçon qui se sert du cordeau pour tracer les fondations » (?).

LXXXI, 4. Je ne suis pas sûr de ce sens, mais il est certainement plus près du vrai que celui de l'éd. d'Auch : « en ces grands rassemblements il arrive bien des misères », laquelle provient au reste d'une faute de lecture (*la* pour *cla*).

LXXXII, 4. Mention curieuse de ce personnage symbolique; aucun des exemples cités par Littré et le *Dictionnaire général* n'appartient à la Gascogne.

LXXXIII, 1. *Demissos animo ac tacitos vitare memento.*
(Cat., IV. 31.)

— 2. *Sauba se*, « conserver pour rien »; voy. Lespy, *s. v°*.

LXXXIV, 2. Cf. *Et nou pot sorty deou saq que so qu'es dehens.* (Voltoire, n° 324.) Même proverbe dans l'Albret (Dardy, I, 294).

LXXVVII, 1. Proprement « valet de coupes »; la coupe, comme encore aujourd'hui en Espagne, était anciennement l'une des quatre couleurs du jeu de cartes.

— 2. *Causse-lis*, dans le *Gentilome* (1275), est appliqué aux mignons de l'armée de Joyeuse. *Lis* est ici employé adverbialement, comme dans plusieurs locutions citées par Lespy.

LXXXIX, 3. Cf. Caton, IV, 47.

XC, 4. *Lou qui serque e qui trobe nou perd pas soun temps.* (Hatoulet, p. 63.)

XCI, 4. On sait que la nèfle mûrit très lentement. *Dab lou temps la mesple que madure.* (Hatoulet, p. 28.) Cf. *A la patie dab lou tens — Maduren mesples e gens.* (Voltoire, n° 441.)

XCII, 3. *Crocolourdamens.* [Peut-être de *crouca*, « manger » (notamment en parlant du bœuf, du porc), et de *lourdamen*, « salement ». — G. M. — Peut-être aussi de *croucan*, « sale, dégoûtant » (à Lanne-Soubiran), et de *lour*, « sale ». — J. D.]

XCV, 1. C'est-à-dire que les parents ne doivent jamais se dépouiller au profit de leurs enfants. Même proverbe dans Hatoulet, p. 73. Cf. *Qui de soun ben aouan moury* (il manque ici un mot) — *s'apparelhe a bet cop souffry.* (Voltoire, 235.) *Hraguère* serait-il pour *hrabére*, dérivé de *hrébe*, « fièvre »? [Ou ne serait-ce pas le même mot que *flaquère*, « inertie » (Lespy), « faiblesse » (physique ou morale); *r* pour *l* ne fait pas difficulté, et la gutturale sourde peut aussi passer à la sonore. — J. D.]

XCVI, 1. *Inter convivas fac sis sermone modestus*
Ne dicare loquax, dum vis urbanus haberi.
(Cat., III, 20.)

— 3. *A paraules lourdes — Aurelhes sourdes.* (Hatoulet, p. 6.) Même proverbe dans Voltoire, nº 21.

XCVII, 4. Ader paraît avoir ici altéré le proverbe suivant : *Dins un vieil pot hèn bounos soupos.* (Dardy, I, 304.)

XCIX, 4. *Aleite* pour *eleite* (*electa*). Cf. Lespy, *Lheyte.*

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION.

I. Vie de Guillaume Ader VII
II. Le « Gentilome gascoun » XIX
III. Le « Catounet gascoun » XXVII

APPENDICES.

I. Note bibliographique XXXV
II. Du lieu de naissance de G. Ader XXXVII
III. La prétendue édition du « Catounet gascoun » parue en 1607 XXXIX
IV. Poésies liminaires du « Gentilome gascoun » XLI

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

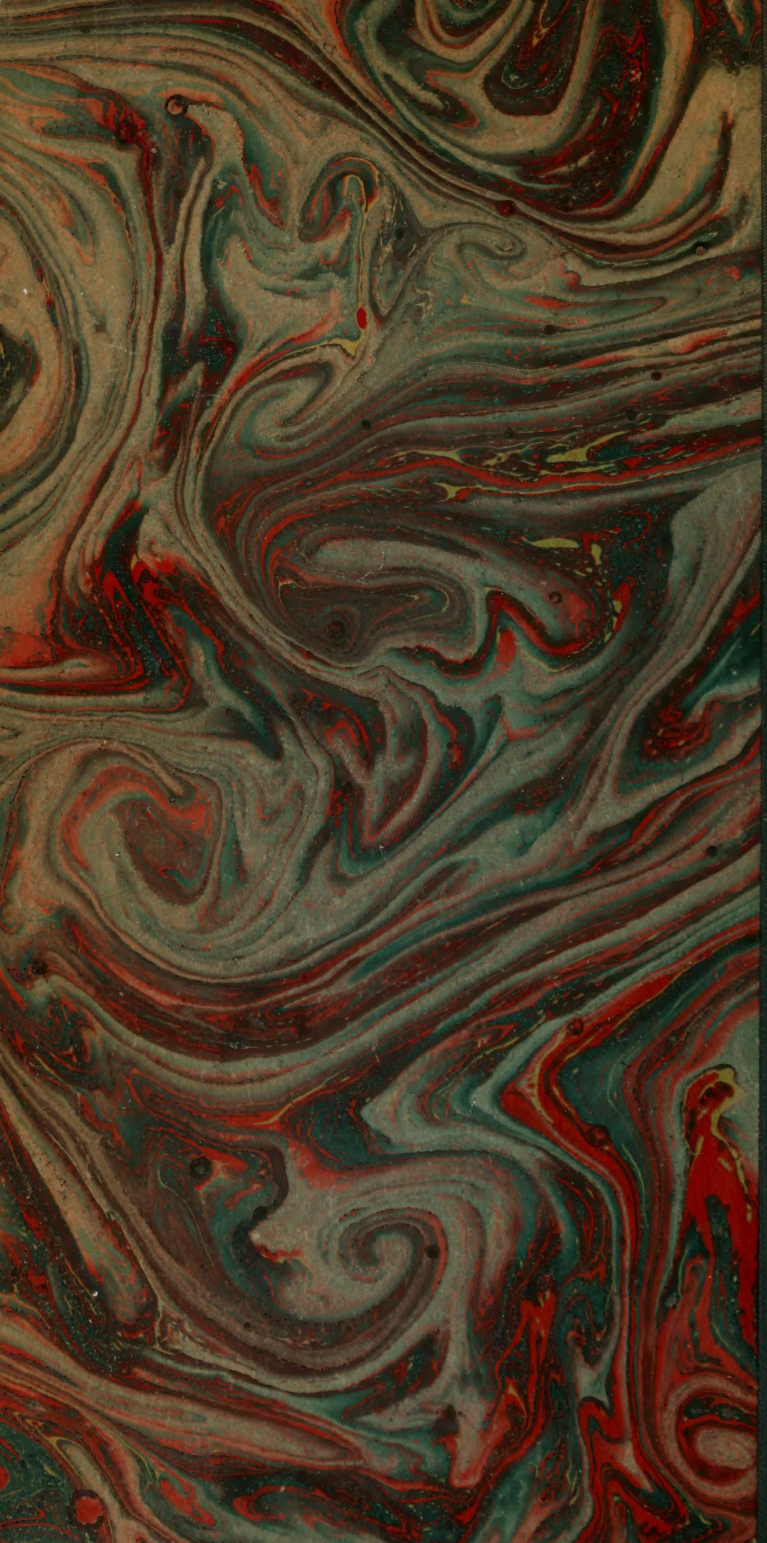
I. Acte de mariage de Françoise d'Ader et d'Antoine Lavigne XLVIII
II. Acte de décès d'Ader XLVIII

LOU GENTILOME GASCOUN.

Dédicace 3
Livre I. 7
— II. 49
— III. 86
— IV. 119
Notes 171

LOU CATOUNET GASCOUN 181
Notes 221

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 3217

189

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.
189.